UNIVERSITY OF ARIZONA
39001015863387

SUITE VARIÉE

DU MÊME AUTEUR

Didier Flaboche (Ollendorff).

Abisag ou l'Église transportée par la foi (Albin Michel).

Le Cabaret (Fayard).

Indice 33 (Fayard).

La nuit de saint Barnabé (Albin Michel).

Huon de Bordeaux, *mélodrame féerique* (Albin Michel).

Écoute s'il pleut (Fayard).

Petite Lumière et l'Ourse, *féerie* (Le Divan).

Le Règne du bonheur (Fayard).

« LES CAHIERS VERTS »
PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE DANIEL HALÉVY
55

PQ
2601
R62
S7
1925

SUITE VARIÉE

PAR

ALEXANDRE ARNOUX

PARIS
BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES
1925

CE CINQUANTE-CINQUIÈME CAHIER, LE HUITIÈME DE L'ANNÉE MIL NEUF CENT VINGT-CINQ, A ÉTÉ TIRÉ A SIX MILLE SEPT CENT QUARANTE EXEMPLAIRES, DONT QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT LUMIÈRE NUMÉROTÉS I à XL; CENT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE XLI à CXL; ET SIX MILLE SIX CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BOUFFANT NUMÉROTÉS DE 141 à 6740; PLUS DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA CRÈME, NUMÉROTÉS H. C. 1 à H. C. 10 ET CINQ CENTS EXEMPLAIRES DE PRESSE NUMÉROTÉS EXEMPLAIRES DE PRESSE 1 à 500.

EXCEPTIONNELLEMENT IL A ÉTÉ TIRÉ CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE CHINE NUMÉROTÉS CHINE 1 à 5; DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER JAPON NUMÉROTÉS JAPON 1 à 10 ET CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER HOLLANDE VAN GELDER, NUMÉROTÉS HOLLANDE 1 à 50.

4,995

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Bernard Grasset 1925.

SUITE VARIÉE

SEXTUOR

A Madame H. Piazza.

Je me doutais bien qu'il se passait des événements singuliers dans le salon de musique. La prétention de l'homme, ce bipède, ce bimane, ce vertical glabre, n'a pas de limites ; il s'imagine que la nature ne peut vivre en dehors de lui, que le soleil ne se promène que pour lui permettre de régler sa montre, que le coucou n'a pas d'autre but, quand il chante, que de lui annoncer le printemps. Loin de moi de partager de tels préjugés. Je n'ai jamais pu concevoir, en particulier, que ces innombrables notes détenues, emprisonnées aux geôles des partitions, se répandent, sous la poussée du doigt qui tourne la page, avec tant de joie, de folie, de tourbillonnement, de langueur, de

poignant et de morbidesse, pour regagner, à l'ordre de l'homme, le néant de l'infiniment plat, du morne noir sur blanc. Ces vibrations ne s'éteignent pas d'un coup ; ces essaims ne s'endorment pas sans quelques tentatives d'évasion, parqués entre les barres de mesure, sous la garde de la houlette de la clef de sol, de l'arc bandé de la clef de fa, des menottes de la clef d'ut, avec, en guise de chiens, les bémols, briards tendres, et les dièzes, lévriers inquiets et anguleux.

Bien des jours, bien des nuits, j'ai guetté, caché au ventre d'un coffre de contrebasse dont la chrysalide s'était envolée. Tout yeux, tout ouïe, pas un souffle, pas un frisson ne m'eût échappé. Je n'ai rien vu, je le confesse, étant indigne peut-être et mal épuré de l'orgueil de ma race. Les croches n'ont pas bondi d'une détente de leur petite jambe à ressort ; les triolets ne sont pas venus garnir les oreilles du buste de Mozart, sur son piédouche, comme ces triolets de cerises dont les jeunes filles se parent en juin ; les rondes n'ont pas étagé leurs accords ainsi que les cercles nés d'une pipe, ainsi que les sept cycles qui conduisent au nirvana ; les trilles n'ont pas tremblé, pareils à la pointe de la montagne contre le ciel, quand il fait très chaud ; les gammes chromatiques n'ont pas enflé leurs vagues

hérissées de signes et d'épaves. J'ai assisté, en revanche, à un spectacle à quoi je ne m'attendais guère. Blotti dans la demeure de cette contrebasse volage, grosse dame enlevée par un gigolo d'ocarina, j'héritais, en quelque sorte, de la sensibilité de l'ancienne locataire ; je sympathisais profondément, sourdement, aux péripéties du drame qui se déroulait devant moi, dont mes viscères rendaient les harmoniques. Nul repli des cœurs, nulle nuance des langages ne se dérobait.

*
* *

J'épiais depuis tantôt deux heures, l'œil collé à une petite lucarne, lorsque le croissant de la lune perça la fente des rideaux bis, alla inscrire une virgule au milieu de la glace, page sans texte, encadrée d'or. Le diapason gémit en rêve et donna le *la*. C'est tout son vocabulaire ; pour le bien, pour le mal, pour l'offense, pour la bienveillance, il rend toujours le *la* ; son âme innocente n'a pas de complications. Armance, la flûte, s'éveilla et se mit debout avec lenteur, sans plier la taille, tirée par un aimant ou des câbles invisibles, obélisque d'une seule venue, levé parmi les rosaces du tapis. Le diapason se tenait tranquille ; il se borne à remplir son rôle qui est d'accorder

les gens ; il y a mille paroles de discorde et une seule voix de paix, la sienne ; on ne l'entend jamais beaucoup. Armance sautillait d'ici, de là, à cloche-pied. Elle est taillée dans un morceau de lune, matière angélique et froide ; son chant, animé d'une fureur platonique, cache bien des détours de conscience et de la perversité. Qui pourrait me dire, au juste, son sexe? Vierge et androgyne, d'une ligne sans courbe, sans renflement, incapable d'engendrer, ne possédant rien pour s'asseoir et soutenir la cadence de l'amour, munie d'une bouche traversière et de petits bras de pingouin, elle excite cependant le désir ; elle l'excite, mais ne le contente pas. Je déteste ces puretés arrogantes et insondables, qui méprisent, de haut, les charnalités qu'elles déchaînent, et dont la vertu se délecte au spectacle du péché, sans même l'excuse de le commettre parfois. Pour le moment elle cherchait le vent, tournait sur elle-même, s'orientait dans l'ombre. Un petit cri de bois musicien, qui a des cauchemars, la guida vers le catafalque où repose Monsieur le marquis de Santa-Lucia, le violon napolitain, ce polichinelle romantique qui ne peut que rire et sangloter, ne prononce pas trois phrases posément, sans vibrato, et se couche, quand il est fatigué, dans un cercueil, comme Charles-Quint. Cabotin, pas une idée,

une tête minuscule à volutes et à chevilles, des élans, des pâmoisons, des délires à ensorceler un couvent de carmélites, et ce beau justaucorps zébré, pincé, évasé, couleur d'automne pourrissant ; voilà de quoi allumer Armance, vestale unijambiste, pour qui la virginité est une gloire publique et une insupportable démangeaison cachée.

Elle bondissait sur place, la flûte, battait l'air de ses moignons d'ailes, oscillait sur sa base, au défi de toutes les bienséances de l'équilibre, comme un pendule inverti ; son chant planait à une altitude de neige ; elle coupait parfois son incantation d'un gazouillis d'une volubilité glacée. Peu à peu le couvercle du cercueil se prit à bâiller ; une cheville d'ébène parut, puis une autre, puis un crâne de bois rubané, un long cou cravaté de noir. La porte de l'habitation du violoncelle, baron de Herzsturm, s'entr'ouvrit ; une pointe d'archet passa, semblable à un bras maigre qui dépose la boîte à lait sur le paillasson, le propriétaire encore en chemise ; un soupir s'échappa de cette demeure nostalgique, un soupir fait de tous les regards enivrés, de toutes les mélancolies, de toutes les solitudes, de tous les astres disparus, et la porte se referma. L'esprit malicieux du piano cogna à coups pressés ; Dom Allargando, le trombone, s'étira, coulissa, lâcha un rot de

cuivre et Madame Bouldoul, grosse caisse, poussa un de ces petits gémissements de femme obèse et romanesque qui précèdent le fracas des passions. Armance s'allongeait, plus diaphane que la fumée des herbes évocatoires, et atteignait presque le nez de Mozart. Tout geste devenait impossible à ce degré d'immatérialité, et le chant n'était plus qu'un fil de silence, tendu à sa limite.

Soudain, monsieur de Santa-Lucia jaillit de son tombeau, dont la dalle retomba derrière lui avec un bruit de soie et de planche, et il commença à tourbillonner sur son bouton, ainsi qu'une toupie de Hollande, autour d'Armance qui, muette, avait repris ses proportions naturelles. Le baron de Herzsturm franchit le seuil de son château, majestueux et passionné, l'abdomen jaune et rouge, piment mélodieux frit à l'huile, poudré d'un frimas de colophane. La lèvre du piano se retroussa sur une denture de sept octaves, régulièrement gâtée, et le gnome facétieux bondit en arpèges. Dame Bouldoul et sa mailloche se rapprochèrent de Dom Allargando, belliqueux, législatif, évêque officiel des batailles et des jubilés, moine incongru des rag-times. Santa-Lucia virait déjà d'un emportement plus languide, avec des soubresauts de vitesse et de lassitude. Il s'arrêta enfin, secoua sa tête d'oiseau-reptile,

assura ses cordes dans les encoches du chevalet et du sillet et attaqua la plus mordante sérénade du monde. Il s'arrachait le cœur et les boyaux ; une odeur de lagune et de femme masquée s'élevait du tapis parcouru de sillages. Armance, toute droite, humait avec extase ces aveux, ces douleurs trop magnifiques, ces mensonges subtils, ce marécage étoilé. Herzsturm ne put y tenir ; sa candeur germanique se révoltait de tant d'emphase italienne ; il s'élança, titubant de vertueuse indignation.

« Holà ! cria-t-il, faquin tziganissime, cessez d'importuner madame. Vernis plein de vent, rentrez dans votre cercueil. L'amour est idée parfaite, fusion au sein de la divinité, solitude double de l'Unique, étanchement de la soif par les fontaines intérieures, et non ce ramage sensuel, ce désert de chair amère, cette tarentelle de moustique, cette malaria. Hors d'ici, miasme, entremetteur des puissances basses ! Laissez s'épanouir la profondeur et la plénitude. »

Il entonna un prélude aux graves assises ; Santa-Lucia éclata de rire et d'insulte ; c'était un cyclone fantasque et malsonnant qu'Herzsturm essayait en vain de contenir et de surmonter. Armance encourageait l'un et l'autre de ses amants, à la dérobée ; chacun d'eux pouvait s'estimer l'objet de son inclination jalouse et croire qu'elle supportait, en victime, l'empres-

sement du rival. Cette coquette façonnière jouissait, avec prudence, de son humble triomphe. Dom Allargando et Bouldoul échangeaient de sages maximes sur les passions de l'amour ; ces instruments d'apparat, si éclatants aux solennités, vivent, dans le privé, de lieux communs. Les touches du piano sombraient sous les pointes du gnome véloce, et les gammes déferlaient mécaniquement.

« Tudesque, tudesque, glapissait le marquis napolitain, viole de jambe, potiron d'érable, andouille à archet, plénitude de porc, double solitude de couillon... »

Herzsturm essayait en vain de poursuivre sa romance :

« Armance, disait-il, fermez les oreilles, fermez les yeux ; je réduirai à quia l'insolent qui ose maculer de boue votre neige et ternir en vous, d'une haleine pestilente, le miroir des anges. Mais vous ne l'entendez pas ; cette rumeur infâme ne peut vous atteindre et, seule, ma faible voix...

— Armance, crissait de plus belle le violon, il vous emmènera dans sa forêt, le baron ; il vous nourrira de café au lait et de saucisses, de soupes de poumon de veau et de bière ; le soir, du donjon de son château plein de rats, il invoquera les constellations mangées de brume et cet Unique qu'on ne voit jamais.

Arrière lourdaud, butor, dom [illegible] à lard triple ! Armance, je suis le sel de la mer et de la terre, le rayon, la mouche dorée, le vin des longs soleils et des laves, le loup de velours et l'épaule nue, le faubourg haletant, la sueur et le parfum, le rythme secret des chambres secrètes, qu'on garde au fond de soi, un doigt sur la bouche et l'œil allongé par la détresse du souvenir. »

Herzsturm hurla à quatre cordes :

« Ç'en est trop ! La crapule et l'obscénité se disputent son âme. Armance, long reflet d'un astre bleu au flot de la rivière, ondulé par la fièvre de mon regard mais non disjoint...

— Eh ! Eh ! s'esclaffa le marquis, voici qu'il use de métaphores nautiques, le capon.

— Monsieur, reprit avec beaucoup de dignité Herzsturm, tenez-vous pour giflé et taisez-vous. »

Santa-Lucia demeura interloqué. Armance lança, à droite, un merci langoureux au baron, à gauche une œillade friponne au marquis. Dom Allargando murmura :

« Insulte. Gifle en public. Affaire d'honneur. Duel. Compétence de trombone. Hum ! Hum ! »

Bouldoul acquiesçait, soulignait chaque mot d'un oui étouffé qui prenait peu à peu de l'ampleur. Allargando s'avança noblement et proclama, héraut de cuivre :

« Honneur. Sang. Offense. Dame présente. Aux armes. Poitrine ouverte. Combat loyal. Gonfanons. Sonneries. Jugement de Dieu. Sans appel. Mort. Pompe funèbre. Marche funèbre. Survivant. Mariage. Pompe nuptiale. Marche nuptiale. Lit. Enfant. Pompe baptismale. Marche baptismale. La mesure, Bouldoul, la mesure. Crescendo. Adultère. Répudiation. Pompe répudiatoire. Marche répudiatoire. Légat du pape. Basse-taille. Contre-mi. Excommunication. Pompe excommunicatoire. Mort. Résurrection. Maestoso. Josaphat. Gloria in excelsis. Trombones. Éternité de trombones. »

Il se borna à l'éternité. Madame Bouldoul frappa les trois coups qui ouvrent la porte au destin. Les rivaux tombèrent en garde après un salut à Armance et croisèrent l'archet.

Par la lucarne de ma cachette je pouvais aisément suivre les phases du combat. Santa-Lucia, bretteur mobile, guêpe ardente, harcelait sans répit le calme, le brave Herzsturm à qui son pudique amour servait de cuirasse. Armance éthérée dominait la bataille et en marquait les péripéties d'un grupetto rauque ou de quelques notes piquées. Dom Allargando veillait à la régularité de l'affaire. Les plus fougueuses, les plus tortueuses bottes napolitaines n'entamaient pas la défense méthodique d'Herzsturm ; les plus savants arrêts ne trou-

vaient pas de touche sur l'insaisissable Santa-Lucia. Engagements de quarte et de sixte, parades d'octave et de septime, redoublements en tierces et en quintes, les adversaires obéissaient aux lois strictes de l'escrime et du contrepoint. Ce duel était une sonate violente et régulière.

« A vous, Armance ! » s'écria Herzsturm en tournant les yeux vers sa bien-aimée, avant de se fendre. Cet excès de courtoisie le perdit. Santa-Lucia profita de la brève extase qu'une Dame d'argent verse à un violoncelle valeureux qui perd, l'espace d'une seconde, sa ligne de garde et se découvre ; il saisit l'ouverture avec une rapidité d'exécution vraiment latine et digne de Paganini l'infernal. La pointe de son archet s'engagea dans l'ouïe droite, arracha un lambeau de la table, coucha le chevalet sous la pression des cordes. Le baron s'abattit ; les dissonnances de l'agonie brouillaient sa voix ; offert en holocauste, il dédia son dernier souffle à Armance et la bénit, cependant que Santa-Lucia essuyait le crin de son arme aux franges du rideau. La flûte fit une grimace assez ambiguë, qui pouvait passer pour cruelle ou pitoyable. L'infortuné Herzsturm, couché face au ciel, exhalait les premières mesures du chant de renoncement et de mort, tôt assourdies, tôt éteintes ; son âme s'envola, par la plaie de

sa poitrine, sous la forme d'un bâtonnet, et il la rendit à Dieu, maître-luthier des créatures.

« Honneur au courage malheureux, proclama Dom Allargando, ponctué par Bouldoul qui toujours approuve. Honneur également au courage heureux. Dieu a choisi. Pompe funèbre. Marche funèbre. *Requiescat in pace.* Adieu Herzsturm, baron, chevalier, amant. Mort glorieuse. Trompettes célestes. Paradis. Chœurs de chérubins. Trône. »

Il soupira profondément, changea de ton et poursuivit :

« Votre main, Armance. Votre main, Santa-Lucia. Pompe nuptiale. Marche nuptiale. Échange de serments. Fidélité. Constance. Amour. Postérité. Cortège. Vivats. Soleil. Fleurs. Foule. Cloches. Allargando. Tutti quanti. Maestoso. Pomposo. »

Le cortège, Santa-Lucia et Armance en tête, suivait la bordure du tapis. Le gnome du piano versait à toutes jambes une pluie de perles, ascendante et descendante tour à tour. Arrivé sous le buste de Mozart, Santa-Lucia prit tendrement Armance par la taille et baisa son front ; il me sembla que la flûte pliait un peu. Le diapason frémit. Puis la virgule de la lune, qui avait parcouru la glace, franchit le cadre d'or, et l'ombre devint si épaisse que mon regard se refusait à la pénétrer. Plus tard seu-

lement, j'entendis un appel argentin, angoisse ou plaisir, du côté de la boîte de Santa-Lucia, et, de l'autre, un roulement spasmodique de caisse que calmait une voix de cuivre, fort alanguie dans sa rudesse. Une corde du piano cassa.

* * *

La coquette comblée, la vertu bafouée, la futilité triomphante ; ainsi va le monde, quand on le contemple à travers un coffre de contre-basse.

CUISINE D'AME

J'avais atteint les sommets de la délectation et de la puissance, l'épanouissement de la joie ; les jardins, les poètes, les femmes m'avaient livré leurs ombrages, leurs cadences, leurs formes ; les philosophes ordonnaient et désagrégeaient les idées pour le contentement de mon esprit ; mes armées élargissaient les frontières de mon royaume et mon imagination celles de mon désir. A la fin je fus comme un point au centre de l'univers, avec le désert de l'accomplissement autour de moi et il ne me resta plus qu'à mourir. Mais, auparavant, je voulus goûter une fois encore aux fruits de la terre et je fis appeler mon Chef.

« Chef, lui dis-je, je vais sauter le pas, car ma volonté de vivre est usée par l'absence de contradiction. Prépare-moi donc à manger, ainsi qu'à un voyageur qui ne reviendra jamais plus, afin que j'emporte au moins un regret de ce monde illusoire où l'envie ronge le pauvre, où l'ennui tue l'omnipotent. Et songe

que, de l'éternité peut-être, je ne digérerai plus. »

C'était un maître-queux de haute gamme, savant par les coulis, orateur par les sauces, architecte par l'art de dresser les viandes, musicien par l'harmonie des fumets, métaphysicien par la subtilité et la symbolique des menus, géographe par la connaissance des produits des continents et des îles. Il savait satisfaire, à la fois, la vue, l'odorat, le palais, l'œsophage, l'intestin, l'intelligence ; et la jouissance de son œuvre se prolongeait jusqu'à la défécation. Cet homme considérable, le premier de mon empire après moi, s'inclina donc et proposa à mon choix une longue suite de plats ornés de noms magnifiques dont l'audition seule faisait jaillir la salive d'entre les dents : Dodine de caneton fleurdelisée, Éclanche de mouton en hérisson de Venise, Polonaise d'écrevisses aux laitances de carpe, Sarcelles à la Rocambole, Oie farcie au Père Douillet. Et il m'énumérait, à chaque coup, les vins dont le bouquet accompagne le plus justement ces mets délectables. Comme il parlait depuis près d'une heure et qu'il atteignait les bornes de son savoir, il commença d'attaquer les nourritures étrangères, pilau de Turquie, langoustines d'Espagne, pâtes de sterlet du Volga, venaisons au curry de l'Inde et, bercé par son

chant, je ne songeais pas à l'interrompre. Alors il reprit haleine :

« Sire, dit-il, il arrive que les héros se détournent de l'empire, abdiquent et se retirent au lieu sauvage de leur enfance. Ainsi, les estomacs comblés de délices renoncent et cherchent obscurément, à travers l'inappétence, quelque ragoût grossier dont le souvenir les tourmente à leur insu.

— C'est cela même, répondis-je, tu m'as deviné, ô Chef. Voici ce que je veux. J'avais quinze ans et je fuyais avec mon père, chassé par la révolution des Hommes de la Hache Rouge, qui fut, plus tard, noyée dans le sang. Une vieille femme nous recueillit et nous hébergea pendant une semaine, au fond de la forêt de Camandre ; elle avait une petite fille, ma cadette de peu, blanche avec des taches rousses, des yeux de scabieuse et des dents comme des grains de riz. La vieille nous nourrissait de laitage et d'omelettes aux herbes. Je veux manger une omelette semblable à celle que préparait la grand'mère du bois de Camandre et qu'elle faisait sauter à la poêle, en fredonnant une singulière chanson. Tel est mon seul désir avant ma mort. »

Le Chef se recueillit un instant :

« Je connais la recette de l'omelette du bois de Camandre. On bat les œufs, l'estragon,

l'oseille et quelques fanes de radis, de gauche à droite, au rebours du mouvement ordinaire, avec une fourchette en racine de bruyère. Je sais aussi la chanson qu'il faut chanter en la retournant :

« Poule blanche, poule noire,
Poule verte, poule jaune,
Hop ! Hop !
Si Jésus fut mis en croix
Le coq a chanté trois fois.
Hop ! Hop ! Hop ! »

Je l'interrompis et l'embrassai :

« C'est bien ce que marmonnait la vieille, tenant la queue de la poêle à deux mains et dessinant un pas de gavotte. Fais-moi cette omelette sur-le-champ, afin que je puisse mourir. Si tu la réussis, je te lègue la moitié de mon royaume, sinon tu seras saigné comme un porc. »

Le Chef devint plus pâle qu'un cadavre et se prit à trembler.

« Eh bien ! Quoi ? Tu hésites.

— Sire, dit-il, vous pouvez appeler le bourreau.

— Que te manque-t-il donc pour achever cette omelette? L'estragon, l'oseille, les fanes de radis, la fourchette de bruyère? Ne sais-tu pas battre les œufs de gauche à droite? Ta gorge

se refuse-t-elle à la chanson? As-tu oublié le pas de danse?

— Non certes. Mais où sont, Sire, la forêt de Camandre, l'angoisse de la fuite, la menace des Hommes de la Hache Rouge, la petite fille blanche aux yeux de scabieuse et aux dents semblables à des grains de riz? Où sont les quinze ans de Votre Majesté? Vous m'avez engagé comme cuisinier de votre nourriture et non comme cuisinier de votre âme. Ici se trouve la limite de mon art. Pour chaque homme il y a un plat, un seul, que nul ne peut préparer, puisqu'il y entre des ingrédients qu'on ne vend guère dans les boutiques. Si je commande aux sucs gastriques, le passé ne m'obéit pas. Et c'est l'omelette impossible que vous exigez aujourd'hui ; car je ne saurais, avec l'estragon et l'oseille, battre la forêt, votre jeunesse et l'appel de votre cœur. »

Alors, je fis grâce à mon Chef et le bannis seulement de ma vue, chargé de présents ; et je résolus de vivre encore, puisque j'avais en moi un désir inassouvi et un motif de souffrir.

L'ÉCRAN

Quoique menant la plus large vie de grand seigneur de cinéma et d'étoile vagabonde, j'avais amassé plusieurs millions lorsque cette cruelle faiblesse vint soudain me frapper et me rendre impropre au dur travail du studio, sous les vitrages étouffants et les projecteurs féroces, devant l'objectif qui ne pardonne rien. Ce n'était pas, à proprement parler, une maladie ; je me portais, mangeais et dormais comme à l'ordinaire ; mon partenaire d'entraînement, car je cultivais avec soin mon corps, ne remarquait aucune diminution de ma vigueur athlétique, ni ma maîtresse de mon pouvoir amoureux ; ma tension artérielle se maintenait à un degré fort satisfaisant ; ma peau et mes poumons respiraient ; mes idées claires, ma volonté précise n'annonçaient pas cette neurasthénie dont le Sort se plaît à frapper les heureux, ceux qui sont comblés de toutes choses et finissent, singulier retour, par s'appauvrir d'eux-mêmes et se trouver démunis du seul bien dont

les misérables ne sauraient être dépouillés. Non, en vérité, ils ne rentraient dans aucune rubrique usuelle cet évanouissement de ma faculté d'extériorisation, cette atonie de ma face devenue molle et hermétique, opaque à tous les sentiments qui m'agitaient, cette défaillance de mes membres, de mon torse, de mes reins, jadis traducteurs sensibles de mon âme, maintenant simples supports ou propulseurs, constants en force et en souplesse, vidés de leur vie expressive. Ainsi des mots avilis, des images trop vues, des mélodies rabâchées, qui se perdent dans un néant vague, dans des limbes mornes et confus. Mais les hommes, que diable, ont beau vieillir, ils demeurent frappants et communicants et ne se dissolvent qu'à la mort ; ils ne s'égalisent pas comme les monnaies qui ont longtemps couru ; bien souvent au contraire leur relief se marque et s'accuse. Moi pas. Sans usure intérieure appréciable, je fondais doucement, je m'effaçais, ne me détachais plus du monde extérieur ; la lumière refusait de me mordre et me noyait. Mal sans remède ; je n'impressionnais plus la pellicule et mes gestes ne donnaient qu'une sorte de remous sans contour, d'agitation floue où transparaissait le paysage ; on eût dit d'un fantôme, quand c'était bien moi, en chair et en os, sans truquage ni tricherie, qui avais joué

devant la lentille et la chambre noire. Je dus donc, en plein succès, à l'été de mon âge, abandonner mon art. J'étais riche, blasé de gloire, et il ne m'en coûta que l'incommodité de l'inaction, que je ressentis vivement ; car, inhabile à tout autre métier, rien ne me semblait digne de moi que de répandre mon visage travaillé et la perfection émouvante de mon corps sur l'univers.

Réfugié dans une maison des champs, aux entours de la petite ville où je suis né, je vécus quelques années paisibles, sans événements, au milieu de mes fleurs, de mes chiens, de ma volaille, comme un bonnetier au vert, fortune faite. Du plus noir faubourg j'étais parti, à quinze ans, et je m'étais élevé tout soudain, après deux lustres de métiers obscurs et de figuration, à l'emploi qui m'avait apporté la renommée et l'argent, la renommée la plus directe, la plus aveuglante, le trésor composé des plus sûres devises, au change le plus éclatant, livres anglaises, piastres argentines, dollars. Tous les yeux m'avaient vu, toutes les effigies m'avaient payé ; il n'y avait pas de gloire plus pleinement terrestre que la mienne, ni de plus abrupte déchéance. Parfois, le soir, je tirais quelque bobine de l'armoire et la projetais dans la grande salle, sur le mur crépi qui granulait les ciels et écorchait les lacs.

Je passais la bande pour moi, et pour moi seul, en chantonnant, acteur, public, opérateur, orchestre, lancé à l'écran, recueilli en moi-même, dédoublé et uni. Nuits d'automne ! Dehors le vent sec et les étoiles nues, la solitude glacée ; dans la salle s'accomplissait le cycle mélancolique entre l'appareil, le mur, ma rétine ; le cône de projection me transportait et m'écrasait contre le crépi bleuâtre ; et de là, les images de ma vie rentraient en moi, d'où elles ne savaient plus sortir. Mon chien dormait à mes pieds et grommelait. C'était une folie mécanique, une extravagance bien réglée, une hallucination logique, et la vieille pellicule me rendait ma jeunesse, amèrement.

Un type, j'ai créé un type dont rêvent encore les cervelles humaines de l'ancien et du nouveau continent. Tout armé, il est sorti de mes entrailles ; il a meublé de son passage, de sa mobilité, de son silence, de ses chevauchées, des myriamètres de surface blanche encadrée de noir et de brun. Olivier Maldone, c'est son nom, ne m'appartient plus ; il a emprunté mon apparence et s'est séparé. J'ai inventé cet Olivier Maldone ou, plutôt, l'Europe, le monde ravagé, la détresse du siècle m'ont imposé de l'engendrer ; j'ai prêté une forme, une matière, pareil à la fille séduite et forcée qui retrouve dans son fils les traits de son amant, mêlés aux siens.

J'ai offert mon corps et ma face ; un type, un héros en est sorti qui ne garde même plus mon nom. Cette volonté de puissance, ce désir de joie, ces déchirements, ces chutes, cette angoisse qui, après tant de combats, nous font flotter de l'adoration de la force à la délectation de la faiblesse, de la soif de la richesse à la religion de l'humilité, de l'abdication intérieure à l'orgueil le plus compressé, d'un certain rire impérieux et détestable à des larmes délicieuses, ces éclats désespérés, cette ivresse de vie qui n'est pas dupe de son exaltation, cette tendresse brutale, tout cela je l'avais matérialisé charnellement par l'intermédiaire de mes muscles et ce génie du mouvement et de l'attitude qui m'a été donné. Je rendais aux hommes leur bien commun, leur mal indivis. Eh quoi ! par quelques contorsions, quelques violences, quelques bonds, quelques fragiles anecdotes, j'aurai donc incarné, en blanc et noir, toute une époque ! Par quelques cabrioles et quelques artifices, j'aurai obligé mes semblables à prendre conscience d'eux-mêmes. Tout le déséquilibre du monde actuel tient dans cette irrésolution volontaire de ma bouche, en gros plan, qui remplit la paroi de la chambre, pendant que le chien clabaude à un fantôme de novembre ! Olivier Maldone !... Alors je m'effondrais et demeurais là, jusqu'à l'aube,

le déroulement de la bobine arrêté, un grand rectangle désert, découpé dans le mur, éclairant la chambre comme un clair de lune pierreux.

Une nuit, je tombai soudain, au moment de me mettre au lit, les tempes humides d'une sueur glacée ; et cette étrange atonie de mon épiderme qui avait interrompu ma carrière s'empara de mon être entier et ravagea ma moelle. Je ne souffrais pas ; je me sentais délivré de mon propre poids et distant de toutes choses. Je m'avisai alors que mes films, après une éclipse de quelques années, venaient justement d'être relancés et jouissaient d'un regain de vogue ; car mes imitateurs et mes successeurs éphémères n'avaient pas su me remplacer et la mémoire des hommes me réclamait encore. En ce temps aussi, après une accalmie et une période inerte et repliée, l'Europe recommençait à souffrir, à saigner, à se débattre, voulait ou périr ou respirer à poitrine franche. C'est pourquoi je... ou plutôt Olivier Maldone hantait à nouveau l'imagination des peuples et couvrait de son ombre le blanc de zinc et le plâtre fin des écrans. Et, en contrecoup, ma vie, ménagée pendant ce repos, s'échappait, cette vie que j'avais distribuée ; ma créature me dévorait, suçait ma substance, décomposait mon sang, anémiait mon énergie

ainsi qu'un nourrisson vorace. Je savais, je comprenais par qui j'étais tué, par ce fils ; et je connaissais le remède, l'unique, le difficile, l'infaillible. Je brûlai donc toutes les bobines qui m'appartenaient ; je dépensai ma fortune, me ruinai littéralement, vendis ma terre, ma maison et mes chiens de race et rachetai, une à une, toutes mes bandes qui couraient le monde, afin de les détruire et de me conserver, moi. Et faible, exsangue, sans un sou, je partis un matin et pris la route comme à quinze ans, tout un glorieux passé dévoré par le feu, un souffle ménagé, au prix de tous mes biens, à mon misérable avenir.

Je voyageai quelque temps, selon le hasard des aumônes et de la compassion et j'arrivai, une nuit de février, dans une bourgade mal éclairée, dont le seul foyer lumineux était un cinéma, à l'entrée de la place. Des gens y pénétraient par groupes ; sur le seuil ils secouaient leurs capuchons et leurs parapluies ; ils s'engouffraient ensuite et une tenture rouge les dérobait à la rafale de neige. Je m'approchai et lus l'affiche : « *Le Rapt*, le célèbre film d'Olivier Maldone ». Une bande avait donc échappé à ma destruction méthodique. J'avais, par bonheur, quelques piécettes ; j'achetai une place de galerie, poussé par une infernale et double curiosité, celle de me voir revivre,

celle de me sentir mourir goutte à goutte. Ce fut une heure, la bande ne dure pas plus, horrible et voluptueuse ; je me vidais, je perdais conscience ; un suicide consenti et obligé, un spectacle d'agonie ; et dans les grands silences du piano rachitique à bout d'invention, j'entendais décroître les battements de mon cœur. « Ceci est mon sang », avais-je envie de crier, et je ne pouvais pas articuler une parole. A la fin tout se brouilla dans un coma parcouru de délire et, la salle dégorgée, je demeurai sur mon banc, où on m'oublia, accroché comme une défroque sans maître.

Je repris mes sens quand l'horloge de l'église sonnait deux heures, deux coups sans fêlure, précédés des quatre quarts boiteux. Une lampe, en veilleuse, éclairait fort mal la salle encore imprégnée de tabac. L'écran luisait au fond, en face du petit carré d'où avait jailli la pointe de la projection, au bruit d'abeille de la lampe à arc. J'avais traversé, invisible, tendu sur les rayons bleus, toute l'étendue de la salle pour m'incruster, ayant pris substance, dans le mur ; peut-être quelque mince tranche de ma vie y demeurait-elle plaquée. Car l'écran est mon bien, ma vraie patrie, mon habitat ; ma figure, en vérité, n'a, dans l'espace, que deux dimensions, et si quelqu'un m'en attribue trois, c'est aberration de sa part ou merveilleux artifice

du metteur en scène qui a ménagé des plans de feuillage mobile et dupé savamment son public. Du reste, on ne s'y trompe guère. Qui ignore Olivier Maldone? Qui me connaît, moi? Des milliers d'écrans, sur la terre, m'ont digéré, ont assimilé à leur matière froide des lamelles infinitésimales de moi-même, m'ont dérobé mon existence, se sont nourris de mon suc, par larcin. Si on les grattait au couteau, on me retrouverait peut-être, dissous dans leur épaisseur. Je m'avançais, à grand'peine, me tenant aux dossiers, faisant claquer les strapontins, dans le chemin de milieu, sur le tapis en pente. L'écran, surmonté de son manteau d'Arlequin à franges, se moquait de moi, ma parole, bouche rectangulaire, arrondie aux coins, rire géométrique insultant ; et comme je ne sais quel souffle animait la lampe, mon image passa furtivement, brève ondulation, moire rapide, poisson captif sous la glace et qui fuit en transparence. La bande déroulée une fois encore, c'était ma mort, mon absorption totale par ce mur, une léthargie de reflet sans conscience, la perte des seuls biens qui me restaient encore, mon désespoir, mon souffle. Olivier Maldone devait disparaître à jamais. Je ramassai quelques journaux abandonnés, des papiers poisseux qui avaient enveloppé des sucreries ; j'enflammai ces brandons et, par le

trou de projection, les précipitai dans la cabine où se trouvaient les bobines, les dernières, celles qui se consumeraient si je voulais vivre.

Une heure plus tard, dans le tumulte et la confusion de l'incendie, par miracle, je m'échappai, à demi asphyxié déjà. Toute la baraque y passa, et les bobines ; il ne restait, au petit jour, que l'écran noirci, couvert de suie, calciné. Alors je repartis, le cœur content d'une de ces misérables et aigrelettes joies de vieillard. Olivier Maldone était mort, très mort, tout à fait mort. J'avais encore quelques jours à respirer sur la terre, sans postérité assassine. Et justement fleurissait, aromatique, bien racinée, bonne pour l'escalade, dans les roches exposées au midi, une touffe de romarin bleu, le premier parfum de la terre, le premier cri de l'avant-printemps. J'avais tué le héros issu de moi, je vivais pauvrement. Tout allait bien.

LOUIS ET LOUIS

Le bal se composait de trois étages concentriques, le plus bas étouffé par de lourdes colonnes, le plus haut coiffé d'une calotte de verre, trois étages remplis de danse, de bruit, de moiteur. Le monument tremblait de rythmes mariés ou antagonistes jusqu'en ses assises nouées par une boucle du métro. C'est là que la Ville trompait chaque soir sa fatigue, oubliait son labeur d'ennui, se fournissait de mélodies fortement scandées qui traverseraient ses jours noirs, qui soutiendraient ses tâches languissantes et fiévreuses. Un lieu pour se soustraire au monde, ce bal, une thébaïde encombrée, pullulante, déserte. On songeait, en y pénétrant, à la forêt équatoriale, quand les porteurs nègres sautent sur place, du crépuscule à l'aube, et trouvent un repos léthargique dans le paroxysme du mouvement ; puis, le matin, ils rechargent leur balle sur la tête et repartent. Ainsi des couples citadins, accrochés par le hasard, dont les corps talés et fumants se fer-

maient les uns sur les autres, dont les cervelles construisaient des rêves divergents.

Monsieur Louis franchit le seuil de la plus haute salle au moment où le chanteur du jazz poussait dans le porte-voix une note longue et triste à rouiller le fer. Il marchait droit devant lui, sur une table libre, contre le garde-fou d'où le regard découvrait toute l'étendue de la fosse encaustiquée, de la piste à couples.

« L'homme, pensa-t-il, se refait quadrupède pour se divertir. »

Il sourit à cette saillie intérieure et, soudain, battit l'air de son gant pour chasser une vision. Un autre homme, qui lui ressemblait merveilleusement, se dirigeait vers la table. Cet autre fit le même geste, hésita une seconde et reprit sa marche. Nulle tromperie de glace, dans le voisinage, ne pouvait jouer le regard, et le fantôme, qui portait un pardessus d'un bleu plus gros, n'avait pas de décoration. A cela près, l'identité était parfaite. Ils s'assirent à la place vide, commandèrent chacun une menthe verte et ne bougèrent plus ; ils s'observaient en dessous, le nez pincé, la bouche mordue. Des femmes aux bras blancs et aux mains rouges bostonnaient avec des cavaliers avantageux, bien achalandés, aux mines astucieuses et brutales de placiers. Il y avait quelque chose d'excessif dans les raideurs ou les désar-

ticulations ; cette rude jubilation d'une foule arrachée atteignait rarement l'équilibre de la joie. Pourtant une paire ou deux sauvaient l'honneur de la race humaine et descendaient visiblement des demi-dieux ; la musique originaire, la grande joie primitive n'avaient pas encore divorcé d'avec leur sang. Monsieur Louis et son sosie approchèrent, en même temps, leurs lèvres de la paille et se virent dans le miroir d'émeraude de la menthe. L'orchestre attaquait un tango.

*
* *

« Monsieur, dit monsieur Louis, je ne sais quelle envie m'a sorti de chez moi, ce soir, ni quel démon, plus tard, m'a mené au milieu de ce bal, ni pourquoi je vous parle. Je suis de mœurs casanières, peu liant, et me couche tôt à l'ordinaire. Quel prodige a agi sur vous et nous a réunis? Pourquoi me ressemblez-vous si furieusement? La nature ne possède-t-elle pas des milliards de combinaisons de nez, de cheveux, d'yeux? Pourquoi nous a-t-elle affublés des mêmes? Quel coup de dés du sort vous a, enfin, conduit ici, à cette heure, à mon vis-à-vis?

— Je ne saurais mieux vous répondre, répliqua l'autre, que par de pareilles questions.

Je soupçonne quelque diablerie dans tout cela.

— Je suis notaire et jouis, comme on dit dans les rapports de police...

— Ne prononcez pas le mot de police, ça porte malheur.

— ... d'une entière considération d'honorabilité. Or, ce soir, je me suis senti ravagé d'un dégoût profond de toutes choses, affaires, femme, foyer, enfants, bonheur, envahi de ce *tædium vitæ* des Pères de l'Église qui est la voie la plus insidieuse de Satan. Et me voici, devant vous, à m'encanailler.

— Vous contez ma propre aventure, sauf renversements des motifs. J'ai fui la coquille où s'abrite mon existence, ma très modeste existence traquée, inquiète. Car, monsieur, au rebours de vous, cet endroit me paraît élégant et affiné. J'ai revêtu mes plus beaux habits, je m'élève.

— Quelle est donc votre profession, monsieur?

— Hum... hum...

— Je vous ai avoué la mienne sans fausse honte. Nous avons dépouillé, pour une nuit, tout préjugé de caste.

— Je vous avouerai donc, monsieur, que j'exerce celle de voleur.

— Ah !

— Ne craignez rien, je me suis octroyé congé.

Oh ! un médiocre voleur, pas une vedette. Je n'aurai jamais mon portrait, le vôtre, dans les journaux. »

Le notaire fit craquer ses doigts un à un, puis il poursuivit, d'un ton fort décidé :

« Je me nomme Louis.

— Moi aussi.

— Ah !

— Et votre patronyme?

— Hem...

— Pourquoi l'extraordinaire ne pousserait-il pas jusqu'au bout la logique de son absurde loi? Je me nomme, vous aussi sans doute, Louis Durand. »

Le tabellion ferma à demi les yeux, comme pour savourer une liqueur de feu, une romanesque brûlure.

« Le hasard, dit-il, arrange bien les choses.

— Avez-vous des enfants?

— Une fille.

— Quel âge?

— Seize ans. Et vous?

— Un fils.

— Quel âge?

— Vingt-deux ans.

— Cela devient dangereux. Oh ! oh ! ces rencontres... Ainsi, de ressemblances internes, invisibles, naissent peut-être, en coup de foudre, la passion, la rupture des cadres, la

mort, la mésalliance. Nous deux, ça va. Mais les hiérarchies, la discipline sociale, hors les vacances qu'on leur donne et qu'on se donne, reprennent leurs droits. Il le faut. Pardon, si vous ne partagez pas...

— Le pacte social nous protège aussi, nous voleurs. De quoi vivrait le hors la loi sans la loi, et le braconnier, toute chasse permise?

— Vous avez raison. Je préfère cependant que votre fils n'aperçoive pas au thé, à l'Opéra, au concert...

— Aucun risque, pour le moment ; il est en prison.

— Excusez-moi, monsieur.

— Il n'y a pas d'offense. »

*
* *

La conversation, muette et sans regard, se poursuivait dans les profondeurs. Des rythmes discords montaient des assises du bal, des trois orchestres superposés.

« Il existe des chaînes, dit le notaire, des chaînes entre les hommes, et dont le point d'attache se perd au delà des âges. Imaginez, monsieur, que, jadis, un notaire honorable, irréprochable, ait caché, sous l'habit noir et l'apparence de la régularité, une âme de fraude, de rapine, et qu'il soit mort, n'ayant jamais

sacrifié sa réputation à ses goûts. Une telle prudence, ou lâcheté si vous préférez, est fréquente ; vous ne l'ignorez pas. Imaginez que cet honnête officier ait eu deux fils, que chacun d'eux ait hérité une part de lui-même, qu'ils aient couru, l'un sa carrière publique, l'autre sa secrète aventure longuement comprimée...

— Imaginez, interrompit le voleur, que pendant des générations les Durand, branche aînée, se soient montrés scrupuleux confidents des familles, gardiens des volontés dernières, prêtres de l'acte authentique, que la branche cadette, à l'opposite, toujours rouée, marquée au fer rouge, ramant au banc de galère, traînant le boulet du bagne, revêtant le casaquin du forçat...

— Et qu'enfin deux frères extrêmes se retrouvent un soir, le premier avide de dégradation, l'autre de stabilité et d'honneur...

— Qu'ils se retrouvent, attirés par le bruit, l'odeur, le fourmillement, la solitude de ce bal populaire...

— Et qu'ils éprouvent, une seconde, ne fût-ce qu'une seconde, l'envie de troquer leur destin, de changer de branche, de secouer le carcan séculaire... Voilà-t-il pas, monsieur, une hypothèse à la fois singulière et plausible?

— Puis, ce désir savouré complaisamment, une légère ivresse d'imprévu, d'incohérence,

de paradoxe, de révolte, de sympathie ayant précipité le mouvement de leur cœur, ils rentrent dans leur vieille hérédité, leur tabellionage et leur flibuste...

— Un vieux dicton prétend que, tous les mille ans, pendant un jour, les fleuves remontent à leur source, puis qu'ils redescendent la pente dont ils étaient las, après cette échappée.

— Ainsi deux compagnons se lèvent de la table où ils ont bu la liqueur verte...

— Et sont séparés par la danse, les cris, les tourbillons... »

Les deux hommes étaient debout. Le notaire sortit sa bourse de sa poche.

« Permettez-moi de payer les consommations.

— La prochaine tournée sera donc la mienne.

— Quand, monsieur?

— Dans mille ans peut-être.

— Comme les fleuves...

— Comme les fleuves... Bonsoir.

— Bonsoir. »

L'officier ministériel descendit par l'escalier de droite, le voleur par celui de gauche. Au-dessus de la coupole, où bouillaient trois orchestres, les étoiles tissaient une éternité silencieuse, matrice du monde et des conjonctions.

LA MALÉDICTION DE L'OVALE

Au delà du vestiaire où les maillots pendus gardaient la forme de l'effort et le gonflement du souffle, plus loin que les douches ripolinées qu'un robinet mal clos défendait goutte à goutte, obstinément, contre l'invasion du silence, contre la pression de la nuit étendue sur la prairie, collée au cottage, le placard d'exil, dont la targette rouillée ne jouait plus, contenait les choses inutiles, vouées à la mort. Le grignotement d'un rat, la marche d'une escouade de fourmis, le bouton de nacre qui chaparde un éclair de lumière, on ne sait par quel prodige, et le dilapide aussitôt, voilà la seule vie de l'antre morose ; nul garçon aux jambes lisses n'en ouvre la porte, n'y pousse son rire ou l'haleine de ses poumons aux cavernes dépliées par la course, aérées par tout le ciel. Le placard entend à peine la cascade de l'eau sur les reins, le fracas du jet contre les poitrines, le joyeux barbotage de la jeunesse en sueur et le grand cri de victoire de l'homme

quand il a fait entrer, par sa vitesse, beaucoup d'espace dans le temps, quand il a volé un dixième de seconde à la dédoublante, qu'une divinité fugitive descend en lui, que ses cuisses tremblent et qu'il se sent délivré de la loi de servitude, du péché originel de pesanteur. Onze secondes aux cent mètres, quarante-neuf deux cinquièmes aux quatre cents ! Mais le placard ne contient qu'un chronomètre perclus, découragé devant la fuite des heures, trois souliers aux pointes déchaussées, qui ne sauraient plus mordre l'herbe élastique, une semelle qui a oublié le goût charbonneux de la cendrée, deux brodequins aux crampons séniles, une culotte de jersey écorchée, impudique, un témoin meurtri de liège qui ne témoignera plus d'aucun relai, qui ne bondira plus de main en main, unité de l'équipe des quatre coureurs, âme transmise par quatre générations rapides, du coup de pistolet du départ au fil de laine du poteau, et Plouck enfin, le ballon ovale de rugby, le melon d'Espagne aérien, pneumatique, couturé aux côtes, dégonflé aujourd'hui et concave, larve molle, vessie à jour, insensible à la pompe. Tout cela sent le cuir ranci, la transpiration très ancienne, la moisissure, le vieillard malade, gisant à la dernière chambre de la maison, et qui se souvient.

Ce soir-là, quand l'eau eut fini de s'écouler par les rigoles de la salle de douches, quand le bruit de bottines, de faux-cols, de bretelles, de discussion et de bourrades du vestiaire se fut éteint, un pas s'approcha du placard, une main tira la targette, la força à libérer le battant ; une bouche siffla dans le noir du cercueil dressé un air de fox-blues, un œil lança un regard dont s'illumina le bouton de nacre.

« Oh ! oh ! dit une voix, le débarras pue... »

Puis un autre pas retentit, d'une cadence plus massive ; une lampe de poche projeta un éblouissement parmi les déchets et les ruines ; le bouton de nacre en fut ivre plusieurs mois et le chronomètre se mit à luire, jaune comme un soleil terreux, hors de forme. La première voix reprit :

« C'est avec ces croquenots-là que j'ai gagné la finale du cent-dix haies, devant Chiberre déclassé, après cinq faux départs...

— Et voici Plouck, dit l'autre, le ballon qui a fait France-Écosse, match nul, malgré une ordure d'arbitre qui pénalisait à tour de bras, toujours contre nous, malgré la boue, les mêlées défoncées et le dribbling des gars du chardon. Ah ! ah ! l'ai-je talonné, ce cuir !... Un sacré demi toujours off-side, la balle glissante comme une anguille, des touches impossibles devant un mur d'os noueux et de viande

bien cimentée... Vieux Plouck, ça ne nous rajeunit pas...

— Bah ! interrompit la première voix, celle de la démarche sans poids de sauteur de haies, toi aussi on te mettra aux Invalides quand tu seras devenu trop roublard et pas assez vite, et que tu n'auras plus le cœur de te coucher sur l'œuf, de plaquer aux jambes. A moi aussi, mon style se désunira un jour... »

La porte se referma, la targette cria durement, les pas s'éloignèrent avec la chanson de danse et, de nouveau, dans la nuit que ne traversent plus même un mépris, même une insulte, régnèrent l'oubli, l'inquiétude et le sommeil trouble des enterrés à qui les vivants ont jeté des paroles. Un moteur ronflait au loin ; une corne sauvage appelait les derniers joueurs de la prairie où la coronille et le pied-de-chat écrasés levaient déjà la tête et respiraient le crépuscule, après l'exode du troupeau de buffles, des piétineurs légers à la terre, lourds aux fleurs de l'herbe. Un grillon impassible chronométrait le parcours de la lune blanche, un mélancolique steeple à travers les nuages. Mais ceux du placard ne voyaient rien, ne savaient rien. Et quand la lune se fut perdue derrière un paquet de laine noire, le grillon cessa de scier le temps et s'endormit.

Alors Plouck, ballon de rugby, le ci-devant

ovale, maintenant plat et vidé, rampa obscurément jusqu'au chronomètre qui reposait sur un tas de journaux à la tranche alternativement rose fourbu et olivâtre. Le journal n'espère pas se survivre ; il sait que sa longévité est quotidienne ; il enclôt le passé de la veille, annonce l'avenir du lendemain et meurt entre les deux ; son indifférence à la durée n'a pas d'égale ; il s'en soucie autant qu'un poisson d'une pomme. Cet esprit déplorable avait sans doute gagné le chronomètre affaibli par l'âge, empoisonné par les vapeurs de son socle ; il ne prêta aucune attention aux propos ni aux mouvements de Plouck qui se traînait sur le ventre ainsi qu'une limace jaune de novembre.

« Je ne veux pas mourir, disait Plouck, nous ne voulons pas mourir, n'est-ce pas, vieux coupeur de secondes en dix, ni vous les souliers à pointes, ni toi le témoin de liège, ni toi la semelle, ni toi la culotte de jersey, ni vous les brodequins. Il y a encore de beaux jours pour nous, de nobles foulées à chausser, des prairies bien en chair où planter sa dent et son crampon, des goals en arche à botter, des rubans de piste à faire entrer dans la gorge du Père Temps. Hein, que dites-vous? Pourquoi ne répondez-vous pas? Êtes-vous morts? Jersey, ton âme a-t-elle fui par la blessure de ton séant? Témoin, ne possèdes-tu plus de cou-

rage? Vas-tu tomber en poussière au creux de la main et répandre une courbe de sciure sur le virage, parallèlement à la corde? Et toi, chronomètre, attends-tu la trompette du dernier Jugement pour renouer ton tic-tac, relancer tes aiguilles, quand le vieil Adam te brandira à son poing, sortant de terre à demi et dira à Dieu : « Seigneur, neuf mille siècles, treize années, sept mois, onze jours, cinquante minutes, trois secondes huit dixièmes, voilà le record de l'humanité sortie de mon flanc. Elle a passé le poteau ; prépare-lui un bon massage et du linge propre ; elle en a besoin. » Si tu te laisses rouiller, chronomètre, le temps ne sera pas exact, et l'Éternel refusera de l'homologuer. Quelle honte ! Allons, mes frères, parlez-moi ; je demande de l'assentiment, du réconfort. Eh ! quoi ! sourds, muets, paralytiques... Dieu de Dieu, l'univers a-t-il atteint son terme?... »

Le placard n'avait pas d'écho. La nuit enveloppait le cottage d'un silence de velours qu'alimentaient la poussée de l'herbe, l'occupation lente de la terre par les racines, le glissement des nuages contre le ciel et l'atterrissage en douceur de la lumière des étoiles sur le gazon ras. Au vestiaire, une serviette-éponge se décrocha de sa patère et s'accroupit mollement, pareille à un pendu sans vertèbres dont la corde

a cassé, qui rejoint son ombre et s'y fond ; et ce mince bruit de repliement appartenait encore au silence. Plouck se débattait, à plat ventre, contre la mort définitive et ne trouvait pas de renfort en dehors de soi ; sa gloire antique, périmée, était son seul soutien ; une vaste rancœur l'animait, sans le gonfler toutefois ; sa carrière de ballon ovale, talonné, passé, botté, mis en touche, pris de volée, il l'évoquait intérieurement, entre cuir et vessie, afin de l'emporter, viatique pour le grand voyage dans la pourriture sans remède, dans les limbes où même les noms d'une seule syllabe, comme le sien, perdent leurs consonnes d'abord, leurs voyelles ensuite et jusqu'à toute trace de dessin sonore et de vibration.

« Qui m'a connu, murmurait-il, qui m'a compris ? Personne. Et moi-même, je ne me connais, je ne me comprends qu'en ce jour de ténèbres, au fond du placard, quand mes souvenirs poussifs forcent les coutures de mes côtes. La pompe, jadis, me remplissait d'un air touffu, empressé ; je contenais plus de ciel que mon gabarit n'aurait pu le laisser croire ; le vent briguait l'honneur de pénétrer en moi, se tassait molécule à molécule et se serrait les coudes pour m'habiter. Savais-je alors apprécier toute ma gloire ? Un chant national éclatait d'abord, étranger, puis un second, le mien.

Quinze garçons entraient d'un côté, quinze de l'autre, et l'arbitre gris au milieu des deux équipes de couleur. On me plaçait à terre, au centre du terrain, au croisement des diagonales du rectangle tracé à la chaux sur la prairie, à égale distance des touches marquées de fanions et des lignes de vingt-deux mètres où commencent pour les uns l'angoisse de la défense et la résolution de désespoir, le jeu fermé, soudé au terrain, pour les autres la furie d'attaque, l'ouverture véhémente, le débordement par les ailes, le vol des grands trois-quarts mécaniques, à ressort, dont le bras droit fauche la brise, dont le gauche me maintient contre un cœur que j'amplifie, à égale distance des buts, des poteaux debout, avec leur barre transversale, qui dessinent le double signe, patrie mystique de quinze hommes, leur part de ciel d'hiver qu'il faut garder intacte, désir de quinze hommes, leur part de ciel d'hiver qu'il faut forcer. Et moi, je suis là. Ces jarrets, ces yeux, ces poumons, ces vitesses, ces poids, ces mêlées en carapace où fument les reins, ces déploiements, ces dispersions, ces courses en ligne et en ciseaux travaillent à ma conquête, travaillent pour moi, l'ovale, le prince capricieux, celui qui n'épouse pas la terre, à qui tout est tremplin, lancée, bondissement. Oh ! la prodigieuse journée ! Autour du rectangle de jeu et de

bataille s'éploie le rectangle de peuple spectateur, participant par la vociférération, l'applaudissement et l'injure, le peuple bavard et noir des tribunes et des touches. Trente hommes aux genoux nus, aux membres libres, dix mille aux genoux couverts de drap, aux torses prisonniers, tous assemblés à ma dévotion, à la vénération du pur ovale, qu'on ne touche que selon des règles, des rites. Moi seul compte ici. Qu'on me passe, me botte ou me dribble, que je sois terrestre, aérien ou morceau d'athlète emporté, j'imprime leur direction à tous les regards, à tous les muscles, à l'avant qui me suit, au demi qui me brusque, au trois-quarts qui me ravit, charge, croche, et ne m'abandonne que lorsqu'il bascule, pris aux cuisses, à l'arrière qui m'attend, arqué, anxieux, mains aux hanches, à l'arbitre qui me défend de la fraude, au peuple étagé des gradins qui ne quitte pas de la vue, ni de l'âme, mon parcours brisé. Je suis l'hostie volante, partagée entre deux tabernacles. Je dirige les têtes de la tribu immobile et leur rotation ; je hausse ces corps sur la plante des pieds et les tire à moi quand je m'élève. Le drapeau de touche salue ma trajectoire ; quand la mêlée me dérobe, il n'y a plus de souffle sur la prairie. Et quel cri unanime lorsque je franchis d'une courbe majestueuse, plus alanguie et plus pompeuse en son

sommet, la barre transversale, entre les poteaux de but, pareil à un soleil oblong qui domine le cercle de fumées, de collines, de bois sans feuilles. Moi, moi, il n'y a que moi, servi par trente prêtres bien entraînés, aux prières puissantes et décisives, par un gardien sifflant de l'intégrité des dogmes, et bruyamment adoré par dix mille esclaves noirs que maintiennent des barrières. Il n'y a que moi... il n'y avait que moi, hélas... Malheur ! les dieux vieillissent et perdent la divinité par les trous de leur cuir ; tant d'honorables coups de brodequin exaltent jusqu'au firmament et finissent par lancer dans un placard en compagnie d'un chronomètre paralytique et de souliers à pointes édentés. Cependant il existe encore, sans doute, des prairies, des foules aimantées sur une balle, des garçons aux longs fémurs et aux poitrines riches sous les maillots bariolés, des rectangles populeux déformés par les poussées du délire, des orbes qui coupent la respiration de dix mille poitrines et bloquent dix mille cœurs. Mais Plouck, qui se souvient de Plouck? Maudit soit un univers où la majesté n'est pas durable, où l'ovale bombé s'aplatit, où la gloire a pour tombeau un placard ! Maudit, sept fois maudit ! Tout est promesse de cendre, enfantement de pourriture. Ils ne savent pas ; ils courent, ils s'agitent, ils sont hors-jeu, tous sont hors-

jeu... Pourquoi le créateur ne siffle-t-il pas l'arrêt de la partie? C'est un mauvais arbitre, un arbitre aveugle et vendu... Oh ! Ah ! Maudit... »

Plouck se traîna jusqu'au coin le plus sombre, frétilla un peu, comme une limande à sec ; il lui sembla qu'une mêlée de masse énorme s'effondrait sur lui, une mêlée accablante dont nul talonneur, nul demi ne le tirerait jamais ; il eut un sursaut encore ; il revit des poteaux, de l'herbe, l'équipe en formation d'attaque, un déplacement sur l'aile, une charge oblique dans les bras d'un garçon aux bielles actives, une passe rectiligne et sèche, à hauteur de bas-ventre, en pleine course ; il entendit la clameur, la clameur vaste, il sentit contre son abdomen l'épiderme de la terre... Alors l'aiguille du chronomètre bougea d'un cinquième de seconde, puis s'arrêta. L'éternité commençait.

ISMAEL LE BORGNE

Ismaël naquit dans le plus sordide faubourg de Bagdad, voici bien des siècles, au temps des grands califes. Paix à son âme ! Son histoire est pleine d'enseignements, même pour les chiens de chrétiens, mes frères.

*
* *

Ismaël avait reçu le surnom de Borgne, quoiqu'il ne jouît, à vrai dire, d'aucune infirmité. Son père, ses oncles, ses cousins, mendiants de profession, portaient les sobriquets de Manchot, Bancroche, Punais, impotences qu'ils avaient simulées jadis, mais qu'ils négligeaient de feindre, une longue coutume étant mère de l'illusion. Un ancêtre, dit l'Agonisant, était mort centenaire, éventré par un taureau furieux. Bref, Ismaël le Borgne possédait deux yeux et le patrimoine d'un fonds de mendicité bien achalandé. L'ambition le perdit.

Après une enfance passée à tendre la sébille, il se sentit appelé à une plus vaste carrière ; il se découvrit une âme avide d'action ; il sentit vivement la honte de ne point gagner sa subsistance par un travail hardi, pénible, assaisonné de nobles risques. Il résolut donc de se faire voleur.

Il commença par pilloter le menu fretin de la rue, gens de peu et boutiquiers ; puis il coupa quelques bourses aux carrefours, osa pénétrer dans les maisons bien gardées, commanda enfin une bande qui attaquait les caravanes sur les routes. Alors il conçut le projet de s'emparer des trésors mêmes du calife ; car son avidité croissait avec le succès et un chatouilleux point d'honneur lui interdisait d'entreprendre des actions au-dessous de la gloire qu'il s'était acquise dans la contrée.

Quand ce sublime projet germa dans son cerveau, Ismaël était âgé de 25 ans. Il étudia pendant plusieurs mois le terrain, s'abouchant dans les cafés avec les soldats de la garde chargés de veiller sur le trésor, rôdant sans cesse, épiant les relèves, notant les entrées et les sorties. Les coffres, gorgés d'or, de perles et de gemmes, dormaient au plus profond d'un souterrain fermé de trois portes de bronze, sous une tour cerclée de sept enceintes fortifiées. Ismaël reconnut que c'était folie de

tenter une telle effraction. Mais comme Dieu l'avait doué de patience, d'acharnement, de toutes les vertus, en un mot, de son état, il n'abandonna pas sa résolution. Et voici ce qu'il imagina.

Tout d'abord il s'éloigna, durant une année, afin qu'on oubliât son visage, et subsista de maigres rapines ; puis, le temps révolu, il prit le nom d'Abdul le Clairvoyant et revint. Les recruteurs l'engagèrent, moyennant un honnête pourboire, comme garde du trésor, métier où la plus rude discipline ne le rebuta point. Il gagna peu à peu ses grades, fut promu successivement de la première à la septième enceinte, obtint un poste dans la tour centrale, qui était comme le moyeu d'une roue à sept jantes, qui ne tournait pas ; il arracha de la faveur du chef des coffres, par son exactitude et sa probité, la fonction de tourier de la première porte du souterrain, puis de la deuxième. Il n'y avait plus, qui régnât au-dessus de lui, dans la confiance du vizir, que Mohammed octogénaire, à qui les cinq clefs de la troisième porte étaient commises. Ismaël avait passé la quarantaine à conduire cette lente captation d'emplois ; il attendit dix ans encore la mort de Mohammed et ne la précipita point, malgré son envie. Que Dieu lui tienne compte de cette mansuétude, quand il pèsera ses actions, le

jour du jugement, dans les plateaux de la balance où il n'entre point de faux poids ! Enfin Mohammed s'éteignit, et Abdul, fils d'Ismaël, recueillit sa place, au bout d'un quart de siècle de loyaux services et de patience obstinée.

Quand le chef des coffres lui remit les cinq clefs, d'après le cérémonial d'usage, Ismaël trembla d'une telle joie que le soleil lui parut bondir au-dessus de la tour, comme une boule de buis poli sur la pointe d'un bilboquet. Il ferma les yeux et prononça le serment rituel, formulé dans un dialecte ancien, qui lie d'autant plus terriblement que le sens en est perdu depuis des générations et qu'on ne sait pas à quoi il engage.

Le soir même il ouvrit la porte et contempla les trésors auxquels il avait sacrifié sa jeunesse et l'automne de son âge mûr. Une grande mélancolie serra son cœur. Pourtant, il suffisait d'emplir les sachets avec cet or, ces rubis, ces perles qui reflétaient mille fois la flamme de sa lampe à huile dans leur orient. Il se souvint du temps où, mauvais garçon des rues de Bagdad, il maraudait les éventaires des marchandes, des embuscades derrière les dunes, sous les étoiles. Le poids de tant d'années de servitude l'étouffa ; il cherchait, en remontant dans son passé, à retrouver l'ardeur et la

décision de sa jeunesse. Effort vain. Ses mains jouaient dans le fleuve rafraîchissant des perles et il songeait avec amertume :

« J'ai cousu cinquante sachets de bonne toile que je puis dissimuler sous mon manteau. Le mot de passe me donne la liberté de sortir. Qui me soupçonnerait? Me voici riche ; je connais le triomphe d'avoir, par ma ruse, abaissé la puissance du calife. Et cependant j'hésite, je faiblis... Je me suis envieilli dans cette discipline, ces travaux domestiques, cette probité dont j'ai pris l'apparence. Et maintenant le masque a remplacé la peau de mon visage ; Abdul le Clairvoyant a pénétré Ismaël le Borgne et l'a dépossédé de soi-même. Au terme de mes peines, je n'ai plus assez d'âme pour en tirer le profit ; le fil de ma volonté s'est émoussé. Allah m'avait émis voleur, parmi le peuple des créatures, et me voici honnête homme. Ayant usé ma vie, je ne suis plus digne d'en cueillir le fruit. On m'arrache les dents devant la table servie, après un long jeûne. Est-ce une justice? Je ne puis comprendre. Allah m'a placé, simple et nice, dans un monde trop compliqué. »

Alors Ismaël ferma la porte aux cinq serrures. Le lendemain, dès l'aube, il sortit de la ville, après avoir acheté un lacet à un cordier du faubourg, car il n'était plus capable de

dérober même un fiferlin, et il se pendit à un arbre.

***

Telle est l'histoire qui me fut contée et que je conte à mon tour. S'il convient d'en tirer une morale, je laisse ce soin à de plus éclairés. Pour moi, j'ai fini.

LE THERMOMÈTRE

La mansarde, de forme bizarre, pleine de coins, de retraits, de golfes, de caps, de pans obliques, prenait ciel par une tabatière bien close, au carreau serti d'un ruban de glace. Dehors, la lumière était d'un froid de gel, d'un gris d'ardoise, immobile, vitrifiée, et résistait durement au vent âpre qui l'attaquait par surprises et tourbillons, la ceinturait et ne l'ébranlait pas. Il n'y avait rien dans la mansarde que deux lits de sangle misérables, rencognés, une table sans tiroir et bancale qu'ébranlait chaque autobus, et deux hommes debout au milieu de ce fouillis d'angles, deux formes de chair dans cette géométrie heurtée, abstraite et malveillante. Leurs faces mal rasées, leurs habits fléchissants, renflés aux genoux, pointus aux coudes, mous et fripés sur le ventre, effondrés aux épaules, disaient leur détresse. Les vêtements des riches ont leur pli propre, leur personnalité, protectrice de celui qui les porte ; ceux des pauvres s'enroulent désespé-

rément à leurs propriétaires, les accablent et ne les défendent pas. Un des hommes, plus élégant et hautain sous ses défroques, dont le dénuement gardait de la race et de l'autorité, souleva la tabatière, puis la laissa retomber ; un vent perfide fouilla les anfractuosités de la chambre et se perdit dans quelque poche anguleuse. L'autre donna un coup de pied à un pauvre poêle de fonte en cœur, affamé et morne ; le tuyau rapiécé se mit à vibrer et à geindre douloureusement. Une horloge tinta.

« Poloche, dit le premier, celui qui paraissait un riche sans argent, un démuni par la mauvaise fortune, un être en état transitoire et dégradé, tandis que son compagnon avait l'apparence absolue, héréditaire, du pauvre, Poloche, il est neuf heures, tu peux y aller. Ne te trompe pas de porte ; c'est au coin de la rue des Noues, au-dessus d'une fruiterie espagnole, jaune et rouge, avec des rayons de bouteilles clissées et des régimes de bananes. Tu sonneras, au quatrième, au-dessus de l'entresol, et demanderas monsieur Paupin, de ma part. Tu lui diras que ma santé ne me permet pas encore de sortir et que je garderai la chambre jusqu'au quinze du mois.

— Bien, Borusse, et s'il demande ton adresse ?

— Tu auras oublié le numéro et tu te tromperas de nom de rue.

— Compris.

— Qu'il ne se dérange pas surtout. J'irai le voir dès que le médecin m'y autorisera.

— Quel médecin?

— Le médecin, le... sans autre désignation, l'idée même de médecin. Boutonne ton pardessus, Poloche ; c'est ce que tu possèdes de plus présentable. Pauvre, mais décent ; observe la consigne. Et pas de blagues, n'est-ce pas, pas de tentative de te faire offrir un verre. Refuse même s'il te propose une fine ou une eau de coing. Officiellement, le pauvre ne boit pas d'alcool ; le vin ne lui est permis qu'à la rigueur, et de crû grossier, teint à l'aniline. Le Pauvre est sec. Celui qui donne retient toujours, par opération mentale, la valeur du liquide siroté, et il le cote au plus haut tarif. Si le pauvre montre du plaisir et clappe de la langue, voilà tout perdu ; l'hôte se tient quitte. Évite la servante, si tu peux, c'est une ennemie ; caresse le chien et rigole si le vieux fait un calembour. Surtout surveille ton vocabulaire. Pas d'argot ; ça déprécie. Dis toujours « *Monsieur Borusse* » en parlant de moi ; n'oublie pas le *monsieur* ; ne me ravale pas à ton niveau, à ton apparence misérable. Il s'en tirerait avec cent sous. Le mépris se défalque. Pour le reste, je me fie à toi.

— Compris, Borusse, compris. »

Poloche sortit presque sans ouvrir la porte, à la façon des gens de condition chétive, à la façon des vents coulis. Borusse demeura un moment immobile devant la lucarne, regardant et ne voyant pas le paysage de toits enchevêtrés, aux gouttières rehaussées d'un trait de neige, aux cheminées coiffées de chapeaux annamites, de mitres ou de manches à air semblables à celles des ponts de navires. Misère ! Il se souvenait de jours d'autrefois, dorés, nourris, chauffés, de voitures glissantes, à son ordre, de bains d'eau claire, de sa peau de jadis, de sa peau de riche, lavée, frictionnée, rouge du gant de crin, qui avait tant de pores libres, qui consommait tant d'oxygène, et si allègrement. Puis l'oisiveté, la noce, les vices, les dilapidations, la routine des nuits gâchées au jeu, les compagnies sinistrement frivoles, les filles âpres, toutes choses qui laissent des regrets, que les hypocrites nomment remords, et la guerre enfin qui s'entend mieux encore qu'une femme à couler à fond un homme chaviré, qui lui retranche toute volonté, mutilation cachée et terrible dont l'État ne reconnaît pas le dommage, la guerre qui vous pervertit par l'habitude d'être logé, dirigé, exténué, tué sans fatigue de décision, et vous lâche à vau-l'eau, la paix faite, intoxiqué des noires voluptés de la discipline. Ah ! que vivre est

dur à qui n'en a pas assez le goût pour y sacrifier tout agrément de paresse ! Les expédients, les complaisances, les escroqueries à peine déguisées, la rencontre de Poloche, un camarade de régiment, ivrogne, renforcé dans sa passion par la guerre, ancré par la paix, et tombé au rôle d'écuyer louche, respectueux et insolent... Ces souvenirs, ces pensées se détachaient de Borusse comme des larves, traînaient par la chambre, avaient faim, froid, envie de boire et de fumer, rôdaient, hargneuses, ou se tapissaient aux recoins. Borusse supputa que M. Paupin, ami de feu son père, très vieux, vivant dans la mélancolie et l'attendrissement du passé, se serait laissé toucher par sa lettre et ses mensonges, qu'il le croirait malade, qu'il lui enverrait, une fois encore, cinquante, peut-être cent francs, qu'il se mettrait en quête de lui trouver un emploi, que l'attente de cet emploi fournirait de nouvelles armes et des motifs de commisération. Et après tout, pourquoi ne pas travailler? Tant d'hommes s'y appliquent. Borusse sentait bien qu'il ne pousserait pas plus loin que l'intention de travailler ; il en éprouvait un orgueil vague, une lassitude marquée déjà. Et ce froid, ce froid qui lui donne des pieds de marbre, aux doigts d'une seule masse, des mains mortes, un nez bleu, insensible, dépendant d'un autre corps, d'une cha-

rogne gelée, dont le contact est répugnant...

Le regard de Borusse fait l'inventaire du logis ; la matière combustible n'y abonde pas. La table sans tiroir? Mais débiter la table, n'est-ce pas perdre, à jamais, l'espérance de manger assis? Un journal plié, écorné, un réchaud à mèche sur l'étagère, une bouteille grasse et poussiéreuse, avec, au fond, deux ou trois doigts encore d'alcool à brûler et, là-haut, accroché à un clou, un beau thermomètre de devanture de pharmacien, long de deux pieds, ornemental, gradué en gros chiffres et portant, en marge de l'échelle, ces inscriptions qui font s'élever, au tournant de la rue aride, entre les bocaux de la boutique, des pays, des fleurs, des vols pressés, des terres à palmes, des eaux fumantes : *orangers, vers à soie, îles Canaries, essaims d'abeilles, Soudan...* Le thermomètre.. songe Borusse. Le froid et la misère le conduisent au seuil des mirages, promènent devant ses yeux d'étranges divagations, qui semblent pensées par une cervelle de remplacement et projetées par un opérateur trop nerveux, des divagations fondues, enchaînées, naissant l'une de la précédente, à chaque ressaut de l'esprit, comme les fleurs successives d'un jouet du Japon. C'est ce qu'il aime dans le froid, la misère, ces breuvages glacés, ardents, bus sur le pouce,

aux lieux sombres, et dont certains hommes ont besoin comme d'autres de soupe chaude, de lampe à abat-jour et de lit à courtepointe. Le thermomètre...

Borusse prend le réchaud à mèche, y vide la chopine d'alcool à brûler, place une casserole bosselée sur le trépied, la remplit de l'eau de la cruche, gratte une allumette. La mèche charbonneuse rend une flamme hésitante, une couronne boiteuse qui s'égalise peu à peu et embrasse le fond de la casserole. Ce feu déjà ragaillardit la chambre et donne à l'idée de chaleur un air de vraisemblance, la ramène dans le possible ; des reflets courent sur les murs et humanisent leur géométrie revêche. Borusse chantonne. A cause d'un peu d'eau qui chauffe, qui va lancer des bulles, devenir vapeur aérienne, il se sent porté à l'espérance. Paupin bavera d'émotion, dira : « Je l'ai connu comme ça, petit, frisé... sa première dent... son premier furoncle... je tenais les cataplasmes de farine de lin... le soir, après son bachot, quand il est entré à minuit... sa mère pleurait, le voyait, déjà, assassiné à la sortie d'un bouge ; son père marchait de long en large... sa mère était belle, belle... il n'y a plus de femme comme cela maintenant... j'ai gardé une photographie... » Il donnera à Poloche un fafiot, ou deux ; il cherchera une place

qu'il faudra attendre, puis refuser, puisque, d'ici là, tant d'heureuses coïncidences auront contraint la fortune... Le thermomètre, Borusse, machinalement, le décroche du mur où il semble un symbole religieux, un dieu de la température qui paie les prières et les offrandes en chaleur, punit le crime et le sacrilège par le gel. Pourquoi pas? Nous avons décrété, nous, les hommes, qu'il obéit aux calories et mesure des degrés. Qu'en savons-nous? Si c'était lui qui commandait la glace, le tempéré, l'étouffant, l'ébullition, s'il sécrétait les états de l'atmosphère, notre sueur, notre aise et notre tremblement. Folies... Borusse plonge dans l'eau de la casserole le réservoir où le mercure, contracté encore, va bientôt se dérouler, s'étirer comme l'escargot hors de sa coquille, dresser sa corne unique à pointe brillante et gagner, le long du tube et de l'échelle, les régions de haute chaleur. Que marque-t-il? Moins cinq à peine; le niveau où gèlent l'encre, les vins et les rivières. A Paris, les inscriptions de la planchette l'assurent, en 1854 et 1830, il est descendu jusqu'à quinze, à vingt-cinq en 1879. Moins cinq, les buveurs peuvent encore boire, les bâteliers guider la péniche entre les balises, les poètes coucher leurs rimes sur le papier. L'encre est libre, fleuve noir d'argent, où la plume pêche,

pêle-mêle, la lettre d'amour, la facture, la mort de l'héroïne à l'épilogue du roman. A moins six, tout cela serait supprimé de la terre ; on patinerait sur la rivière, autour des bélandres captives et des trailles au repos ; l'écluse serait la marche d'un escalier de marbre ; le poète s'ouvrirait une veine pour écrire, en vermillon, la fin de la strophe.

L'eau tiédit ; le corps du thermomètre se dilate ; la petite colonne de vif-argent monte, d'un allongement sans hâte, au zéro, glace fondante, le dépasse d'un quart, d'un tiers de degré. Voici le monde délivré du négatif ; on recommence à vivre selon une échelle réelle, sensée, positive ; les nombres et les signes deviennent favorables à l'homme. Le cylindre de métal liquide atteint cinq, dix, le tempéré, où se plaisent les orangers, où naissent les corolles blanches, les pommes vermeilles et sanguines. Baléares, île Majeure de la mer, la fille au châle noir, semé de rose et de vert, le poivrier aux grappes de corail fumé, le mur que couronne la fleur de la Passion, le marché de piments et de tomates, rouge sur rouge, la ruelle tortueuse que guide, entre les poutres avancées, couvertes d'or ancien, de deux palais au visage clos, un cordon pur de ciel, fil d'Ariane répété, sur le dallage, par le ruisseau de milieu... Pourquoi, certes, Poloche ne réussirait-il pas?

Monsieur Paupin verse d'enfantines larmes de vieillard qui a mangé toute sa tartine de vie ; il hoquette, tamponne ses yeux, cède. La servante à face de légataire mal assurée, toujours inquiète, qui attend avec une dure patience que le sceau de la mort vienne entériner ce testament, fragile et provisoire jusqu'au dernier souffle du moribond, la servante est absente. Elle ne fixe pas son maître d'un regard qui lui rentre sa pitié, ses souvenirs et ses largesses dans la gorge, ne l'assujettit pas, de loin, à son avarice, à sa domination, ne lui réclame pas, impérieusement, le salaire total et non ébréché de ces dix ans de flatteries, de cuisine, de soins sans agrément, de caresses domestiques, de savantes brouilles qui ont écarté les neveux. Elle marchande à cette heure le poulet, la crème et les fonds d'artichaut. Borusse compte ; et la montée du thermomètre renforce sa certitude. Un bien-être fondant s'insinue en lui, mollit sa chair rèche, adoucit ses articulations prêtes à jouer ; il possède des pieds non plus d'un bloc et pareils à des marteaux, mais construits de cent pièces bien engrenées, aux jointures silencieuses et lubrifiées peu à peu, des mains habiles à appréhender, des doigts de flûtiste, capables de trilles sans fin, un nez qui fait partie de sa personne, où son propre sang circule, qui n'est plus une dépendance arctique,

hostile, de son corps. Le jet de vif-argent, dont l'eau embrassée par la flamme baigne le réservoir, poursuit son ascension ; il traverse la chaleur humaine, la chaleur bruissante des essaims d'abeilles, la fièvre. Le vide du tiroir, au front de la table, s'ouvre et ricane, rectangulaire, comme une gueule de dragon chinois. Les trapèzes, les sections de pyramide de la mansarde s'embrouillent, les pointes aiguës et obtuses dansent un ballet illusoire, sans substance, composé de lignes et de vitesses, délirent, s'apaisent, regagnent les murs et le pan coupé. Voici les quarante-cinq degrés de la Nouvelle-Calédonie, les forçats, les corps suants, l'évasion dans la jungle et le crapaud-bœuf, le radeau guetté par les requins. Voici les cinquante du Sénégal. La transpiration coule le long de Borusse ; le casque blanc de liège, à revers de visière couleur de feuillage, rabat sur ses yeux une ombre de forêt tropicale ; la file des porteurs, chaîne brisée, précède le palanquin harcelé de mouches. L'eau fume, le mercure presse jusqu'à la cime la branche du thermomètre, le tube où il ne demeure qu'un demi-pouce de vide, qui éclatera bientôt si... Par bonheur la mèche, qui a lampé tout l'alcool, se dessèche et charbonne ; la flamme tourne au bleu, au rougeâtre, à l'intermittent. Le thermomètre a atteint ses plus violentes

températures ; il s'y maintient, hésite à décroître. Borusse, debout, un peu hagard, écoute une marche lourde, clopinante, d'éléphant entravé, des grognements, une toux molle armée d'interjections et de jurons.

La porte s'est ouverte avec fracas. Un pauvre furtif, une ombre quémandeuse avait franchi le seuil et glissé le long de la rampe sans qu'une marche gémisse, un enrichi entre, péremptoire. Poloche est là, hilare, les bras allongés ; sa bouche souffle une haleine de vin et de tord-boyau ; il attend des questions, mais Borusse ne parle pas. Aperçoit-il seulement Poloche? Le thermomètre va redescendre, repasser, dans sa chute, par tous les degrés de l'échelle, retomber de l'Équateur aux essaims d'abeilles, aux magnaneries, aux serres, à la glace et, peut-être, au gel des rivières, de l'encre, du vin, aux quinze degrés romantiques de 1830, à l'hivernage polaire de 1879. Pourtant le mercure se maintient encore, ne se précipite pas pour regagner son terrier rond. Poloche est déçu d'un accueil si réservé :

« C'est comme ça que tu me reçois, moi, l'ambassadeur...

— Quoi? Qu'y a-t-il? dit Borusse.

— La cuisinière à moustaches faisait le marché. Une petite, grassouillette, une perdrix de sixième étage, m'a introduit. Mignonne,

un tablier à bavette, et des bras nus jusqu'au coude, tout ce qu'il faut pour égayer un vieillard, lui apporter sa tisane au lit, en rougissant, et sans malice encore, incapable de marcher dans les plates-bandes de la dondon. Elle disparaît, la caillette, et regarde au trou de la serrure. Monsieur Paupin te voit toujours en col marin, les mains sales, un sac de billes à la ceinture, ou pendu à un cerf-volant. Tout y a passé, ton père, leur jeunesse, les noces pas chères de l'ancien temps, les grisettes de l'époque, celles qui tiennent maintenant des kiosques à journaux et des lavatories, et ta mère, la photographie de ta mère, à la mode de l'époque. Il a dû avoir le béguin. Ta lettre l'a remué. Il nous recommandera à des gens qui touchent des jetons de conseils d'administration, qui ont le bras étendu et vous procurent, du jour au lendemain, des emplois bien payés et pas astreignants. Il a un pied dans la tombe, le vieux, mais l'autre est encore solide. Je ne craignais qu'une chose, que la cuisinière arrive et déglingue tout ce beau travail. Il a fallu pourtant raconter comment je t'avais sauvé la vie...

— Tu m'as sauvé la vie, toi.

— Oui, à la guerre, à Verdun naturellement. Verdun, ça fait historique, ça fait riche ; c'est le seul endroit où l'on puisse avoir sauvé la vie

à quelqu'un ; ailleurs, ça ne serait plus qu'un quart de vie. Je t'ai porté sur mon épaule à travers des barrages de deux-cent-dix ; je n'ai pas, non plus, marchandé le calibre. J'abrégeais, j'avais peur de la cuisinière, de son barrage, à elle, que je n'aurais pas traversé si facilement. Enfin il y est allé...

— De combien?

— Devine.

— Cinquante...

— Non, cent... cent balles, frérot...

— Où est le billet?

— Cassé, parbleu. J'ai acheté des margotins, du bois, deux briques d'aggloméré, un litre, du pain, de quoi briffer, et il en reste... le temps de trouver un emploi... Sinon on rappliquera chez le vieux qui a un pied dans la tombe, on te sauvera la vie, on franchira les barrages, les gaz, on pincera la petite à la sortie...

— Tu as bu, Poloche.

— Presque rien, un rhum de bistro, un rhum de zinc... rien... Laisse-moi entrer, Borusse, aide-moi à me débarrasser du chargement. Tu es un homme de la bourgeoisie, mais tout de même faudrait pas me traiter en larbin... »

Borusse, comme pris de honte, saisit le thermomètre et le raccroche à son clou. Poloche

pose les victuailles sur la table, bourre le poêle et l'allume ; une fumée âcre se répand ; les hommes mangent muettement, se passent à tour de rôle la bouteille dont ils essuient le goulot d'un demi-tour de paume. Le cœur de fonte ronfle, prend une teinte rouge sombre et se cramoisit. Le saucisson est nettoyé jusqu'à la pelure, le fromage râclé jusqu'à la croûte. Le tuyau de poêle vibre ; la couleur de sang du cœur s'étend jusqu'à la clef de tirage ; la buée court sur le carreau de vitre et tout le paysage de toits et de neige ruisselle avec elle, comme fondu par des brises du Sud.

« On est bien, s'écrie Poloche, on est tranquille. Regarde le thermomètre ; il marque quinze, la chaleur des appartements. Pas d'erreur, on est dans un appartement, dans une maison, dans une ville, dans un pays, et non pas campé dans un gourbi crevé, au milieu du bled sans gouvernement. Hein ! Borusse, quinze degrés, et le ventre bien tendu... »

Borusse ne répond pas. Son compagnon tire de sa poche deux méchants cigares, lui en offre un, crache la pointe de tabac qu'il a coupée avec ses dents. Borusse plie soigneusement un fidibus de papier journal, se penche vers le poêle, hésite ; sa main tremble un peu :

« C'est curieux, dit-il, c'est curieux comme il fait froid... »

HISTOIRE DE MARIE

Combien de mois ai-je passé dans ce pays? A quelle époque? Était-ce pendant la guerre ou dans les âges de féerie, alors que la Belle aux cheveux d'or cheminait sur des montagnes d'aigue-marine? Je ne sais plus. Et quand je revois la maison de Marie, avec sa glycine musculeuse, ses asters, ses tournesols d'automne jaunes, sa cheminée de brique qui fumait si honnêtement, mon souvenir égare ses repères et se dissout au fond d'un passé sans bornes, sans mesure, et qui me semble presque antérieur à moi-même. Pourtant j'ai connu Marie, avec sa coiffe tuyautée, sa bouche qui n'avait pas de dents, et sa canne de cornouiller à crosse polie sur laquelle elle appuyait son boitillement ; j'entends son pas chaussé de socques et sa voix de ruisselet qui va mourir faute d'eau.

Nous arrivâmes chez elle fin septembre, quand les vignes abandonnées portent des

feuilles ardentes et fauves et des grains mal mûris couleur d'améthyste et quand les prunelliers ont des baies noires, saupoudrées d'une poussière bleue. Elle habitait, seule, un maigre hameau ravagé, au pied d'une colline, à l'orée de la forêt joignante. Elle savait tout : ravauder le linge, cuire la soupe, épeler le journal, conter des histoires plus vieilles que le monde, composer de mauve, de bourrache, de violette et de coquelicot la tisane de quatre fleurs qui guérit la toux, distiller la menthe contre le hoquet et macérer l'herbe de casse-lunettes qui est un remède pour les yeux. Le soir elle reprisait les bas sur un œuf de buis, près de la lampe et s'émerveillait d'avoir du pétrole, à cause des soldats qui logeaient chez elle. Elle disait en hochant la tête et en s'épanouissant d'aise :

« C'est un bon tour que je joue au gouvernement. »

Elle me semonçait aussi :

« Vous gardez trop le nez dans les livres, monsieur, toutes ces petites lettres noires vous sauteront au regard et s'amuseront à danser. Alors vous deviendrez aveugle comme l'ermite de Saint-Epvre à qui les corbeaux apportaient la nourriture. »

Je fermais le bouquin et je répondais :

« Contez-nous votre mariage, Marie. »

Elle souriait, se laissait un peu tirer l'oreille, puis commençait :

« J'étais jeunette et en condition ; je paissais les vaches et personne ne me remarquait sauf le fossoyeur, un bel homme, quoique d'âge et un peu bossu ; mais il avait de grandes mains et l'œil vif. Un soir il me donna un bouquet : « Qu'en penses-tu? » dit-il. « Je pense qu'il est beau et qu'il a un refrain de verveine qui me plaît. » Il me dit encore : « Ne penses-tu pas autre chose? » Je lui répondis : « Non pas. » Alors il me prit le gras du bras et me dit : « Veux-tu de moi pour ton homme, malgré mon métier, ma bosse, et que je sois un peu vieux? » Je lui répondis : « Laissez-moi réfléchir. » J'étais bien contente, car il me parlait avec respect et comme à une personne de conséquence. « Combien d'heures? » me dit-il. « Oh ! le temps de traire la vache. » Quand ce fut fini, je topai : « Ça va, fossoyeur. » Il m'embrassa : « Ça va, vachère. » Alors je l'épousai. Il était jovial et ne sentait pas le mort, malgré son état. J'apprêtais le manger, je pétrissais, je lavais la maison, je lessivais tous les mois et je dormais avec lui. Il m'a fait trois enfants. »

Elle soupirait et baissait toujours la mèche de la lampe à cet endroit :

« Et puis il a péri d'une fièvre maligne.

Je l'aimais bien et j'ai fait dire des messes à son intention. Alors, comme j'étais une bonne femme d'ouvrage et que mon mariage m'avait attiré de la considération, son frère a demandé une dispense et il m'a épousée en secondes noces, étant veuf lui aussi. C'était un homme qui avait fait les guerres. Il y avait aussi des guerres dans ce temps. En avez-vous entendu parler? Il avait voyagé en Afrique, en Italie, en Crimée. Il avait rapporté des maladies. Il est resté dix ans sans pouvoir garder un verre de vin sur l'estomac. Le dimanche il s'asseyait devant une bouteille et un verre et il disait : « De ce vin-là, autrefois, j'en ai eu cinq litres dans le ventre avant dix heures du matin... Ah ! j'ai bu... j'ai bu... » Il se ravageait l'esprit et il m'appelait de tous les noms. C'est le curé qui l'a guéri, un homme savant qui l'a forcé à se réhabituer. Et puis il a péri, lui aussi, parce qu'il s'était trop réhabitué. J'étais défraîchie pour me remarier, et puis, deux hommes c'est assez pour une femme ; il ne faut pas en user trop. Je me suis retirée dans le hameau, loin du village. La messe est à une heure de marche et, l'hiver, j'attends qu'elle vienne me chercher. J'ai ma vache, mon jardin, mon noyer sur le devant, des pommes et des mirabelles. Mais vous savez ce que c'est que la récolte ; tout cela est pendu

en l'air... Enfin je prends patience, car je devine bien que tout n'est pas achevé, qu'il n'y a qu'un moment à vivre, et qu'après ça ne fait que commencer. »

Un soir de novembre comme elle m'avait conté, pour la vingtième fois, son histoire et que j'écoutais la pluie battre les vitres intarissablement et la rigole chanter, elle demeura un moment les yeux perdus, sans travailler à ses bas, ce qui ne lui arrivait pas souvent. Je la considérai et il me sembla que sa figure avait maigri depuis la veille et que ses rides s'étaient creusées. Elle toussa deux ou trois fois, par quintes dures et grasses ; j'entendais craquer ses côtes. Alors elle se leva péniblement, alla chercher dans l'armoire un vieux journal illustré et me dit d'un ton de reproche :

« J'ai trois fils. Pourquoi ne m'avez-vous jamais demandé de mes fils ?

— Je n'ai pas osé, grand'mère.

— Je suis bonne à mettre au rancart. J'ai un rhumatisme au pied ; je le badigeonne avec de la teinture d'iode, mais ça ne me soulage guère. Mes nerfs se sont croisés sur l'estomac et ça me donne de la bronchite, comme on l'appelle. Je ne vaux plus la soupe pour me nourrir. J'ai trois fils. Pourquoi ne m'avez-vous jamais demandé de mes fils ? »

Je ne répondis rien. Elle semblait divaguer un peu et poursuivit :

« Si je ne vous en ai pas parlé, vous croyez que c'est manque de cœur, peut-être. On conte une histoire pour user le temps, il ne faut pas qu'elle soit trop triste. Je ne passerai pas l'hiver ; c'est les soldats qui m'enterreront. Savent-ils bien enterrer les gens? Je n'ai regret de rien. Mes trois fils sont morts, sauf un... Et puis tout est cher ; ça a doublé au moins trois fois. Je ne veux pas aller voir le médecin ; ils donnent quelque chose de trop fort et on meurt. Mais ça m'est bien égal, puisque mes trois fils sont morts, sauf un... »

Elle ouvrit la brochure et me montra un groupe de *prisonniers français* d'après un *illustré allemand* ; puis elle tira d'une enveloppe une photographie jaunie :

« Jurez-moi de me dire vrai, monsieur, de ne pas me mentir. J'ai eu trois fils. L'aîné est mort, tout petit, dans les convulsions. Les deux vivants travaillaient à la tuilerie ; l'un était enfourneur et l'autre défourneur. Ils s'entendaient bien et riaient de bons coups après l'ouvrage. François s'est fait buter par le train il a traîné un peu et puis il s'est éteint à l'hôpital. Le dernier servait dans le 20e corps il aurait trente-cinq ans aujourd'hui. J'ai reçu un papier, il y a tantôt trois ans, qu'il était port

disparu, et puis un autre papier qu'on le considérait comme mort. Mais un papier, ça n'est que noir sur blanc, ça n'est pas la réalité des choses. Un soldat m'a expliqué que, des fois, on portait un bonhomme disparu et qu'il était prisonnier et qu'on lui défendait d'écrire. Il paraît que, dans son pays, un forgeron qui croyait son gars perdu avait vu sa photographie dans un journal et l'avait reconnu sans faute ; même qu'il avait une entaille dans le front, d'une chute quand il était petit enfant. Un jour je suis allée à la gare, loin d'ici, et j'ai acheté tous les journaux où il y a des images. Voyez, monsieur, le deuxième groupe, là, sur la droite, s'il ne ressemble pas à la photographie de mon fils. Il paraît plus vieux et plus maigri ; c'est naturel, à cause des années et de la fatigue ; il a de la barbe ; mais peut-être qu'il ne trouve pas, là-bas, tout ce qu'il faut pour se raser... N'est-ce pas qu'il n'est pas mort, qu'il reviendra... Mais vous jugerez mieux que moi. Vous avez de bons yeux et vous voyez sans besicles. »

A partir de ce jour, Marie ne me conta plus l'histoire de ses mariages. Chaque soir, penché sur le journal, je trouvais de nouvelles ressemblances décisives entre les deux photographies. La courbe du nez, le bombement du front, le lobe de l'oreille, et même une ver-

rue, vue à la loupe, sous la barbe du prisonnier, confirmaient la moribonde dans son illusion. Car vraiment, elle ne tenait plus à la vie que par un fil de souffle et une nourriture d'espoir.

Elle disait parfois :

« J'ai eu bien du tourment. Mais je ne suis encore pas trop à plaindre puisque mon dernier est portant. »

Elle mourut avant Noël. Nous l'enterrâmes dans son jardin et je peignis moi-même une belle épitaphe, afin que le fils, quand il reviendrait, connût où reposait le corps de Marie ; elle m'avait gagné, par contagion, à sa folie. Caroubaud, le menuisier, tailla une croix ; Mazargues tressa une couronne de sapin ; Béroude orna la tombe de deux douilles repoussées ; et, quand nous eûmes achevé notre ouvrage, il dit :

« Maintenant, le fieu peut rentrer chez lui ; il sera content de voir la vieille bien logée. »

REDOWA

Tout le monde croyait la chanson morte ; les gens ne savaient même pas qu'elle avait vécu ; elle était comme dans un cercueil enfoui au milieu d'un champ, quand la pluie a effacé le nom et pourri l'entourage, que l'herbe a tout couvert, tout fondu avec la plaine. Pourtant la chanson ne faisait que dormir avec cinq autres de sa génération ; le vieux piano mécanique, historié de pagodons et de bergères, monumental, relégué au grenier par les disques du gramophone, les contenait toujours, vivantes quoique endormies, aussi sèches que les pruneaux de l'autre an, et les défendait de l'injure des rats. Le mausolée à cordes et à manette, mangeur de sous, qui avait avalé tant de billon sous l'Empire, sans rien économiser, dépérissait depuis la République, les nègres, le jazz. Aigri aujourd'hui, gastralgique et muet, les araignées l'attachaient de leur soie aux poutres, aux murs écaillés, digéraient sans repos le silence, le filaient, le tramaient, ten-

daient leurs hexagones, étouffaient les voix, la lumière, la musique même des mouches et leur mandoline irritante. On pouvait lire encore, au-dessus de la manette et de la bouche à sous, les titres des six airs de danse ensevelis : *La Saint-Barthélémy*, quadrille historique, *Ernesta*, valse brillante, *La perle du Nord*, varsovienne, *la Sensitive*, polka, *l'État-Major*, galop, *les Patins de Mathilde*, redowa. Le tombeau d'une époque, en vérité...

L'Homme-qui-n'est-plus-un-jeune-homme entra dans le grenier, et le jardin avec lui, car il mâchait une tige de cerfeuil musqué. Le plancher fumait un peu autour de ses semelles ; il retenait l'élan de son pas, saisi de cette déférence, de cette contrainte qu'on éprouve devant les temples à l'abandon, devant les poètes de génie séniles, désaffectés. Une araignée regrimpa le long de son fil vertical, ravalant, eût-on dit, le silence que troublait l'intrus ; un oiseau de nuit secoua ses plumes derrière la tapisserie à verdure. L'Homme était à ce point de l'âge où la jeunesse qui se retire laisse une mousse d'argent aux tempes, où le passé existe et l'avenir se rétrécit, où on ne brûle plus ses lettres, où, la ligne passée, on compte autant d'amitiés parmi les défunts que parmi les vifs. Que cherchait-il? Que voulait-il ressusciter? Qui l'avait poussé à

monter les degrés vermoulus de l'échelle? La lumière se précipitait par l'ouverture de la porte, excitée, aiguillonnée par une guêpe ardente ; les grains de poussière y caracolaient, cavaliers d'une armée innombrable et minuscule. Une semence volante, portée par ses bourres ébouriffées et ses aigrettes, pénétra de façon brisée, nonchalante, et rebroussa chemin ; car rien, là, n'attendait la fécondation ; tout se consumait de souvenir. Le jour coulait droitement jusqu'au piano, suivait le sillon de la vallée, ne se hasardait pas aux montagnes de bric-à-brac poudreux où il se fût émietté sans espoir de conquête ; il éclairait l'épitaphe des six chansons de danse, des six belles au piano dormant, peut-être épuisées d'attente et de consomption. La fente barlongue, bordée de nickel, qui avait englouti tant de sous à l'effigie de Napoléon le troisième, recevait un rayon sur sa rouille. L'aiguille de marche marquait le numéro 6 : les *Patins de Mathilde*, redowa, la dernière danse entrée en catalepsie.

L'homme aux tempes d'argent tira de son gousset une pièce de bronze, la poussa dans l'ouverture, à grand'peine. Enfin elle tomba au fond de la caverne, et le visiteur, après maints efforts, fit tourner la manivelle d'un tiers de cercle. Il s'éleva un brouhaha de métal et des rouages crissants, geignants, s'efforcèrent de

rompre leur ankylose. Un accord extraordinairement faux tenta de s'étager, perdit le souffle, s'écroula en débris qui n'étaient que des cassures de bruit, n'appartenaient à aucune tonalité du ciel ni de la terre ; un rythme ternaire, aux basses, boita des trois jambes ; une sorte de mélodie cacochyme cracha, toussa, balbutia, ne réussit pas à prendre son vol, à décoller de la ferraille, culbuta, râla, se tut. Le piano s'était décroché le cœur. Il eut deux petits cris, un cuivré et dur, un autre mou de boyau qui se détord ; la manette remonta, d'elle-même, de quelques degrés, pareille à un bras cadavérique. Ce fut tout. Un pigeon roucoulait sur les tuiles faîtières ; le braiment d'un âne, au loin, proclamait que la musique ne meurt pas, que les chardons mêmes en fournissent, qu'un artiste n'est jamais rebuté par la pauvreté de la matière. L'homme-qui-n'est-plus-un-jeune-homme, le visiteur aux tempes d'argent avait entendu...

Ce dessin de mélodie, esquissé et contrefait ainsi qu'une danse de sa jeunesse par une grand'mère à béquilles, cet air informe et désarticulé par l'âge, pétrifié, le possède maintenant. Il voit un cher visage détruit, une bouche où tremble une voix, un coin de feu, un fichu à grosses mailles, une croix d'or pendant à son jaseron ; il respire la vapeur d'une infusion

de verveine mêlée de menthe, le fin bouquet d'encaustique, de pomme de rainette, de pâte à cuivre que répand le buffet. *Les Patins de Mathilde*, redowa... Il se souvient même, par bribes, des paroles ; il les arrache à son enfance, à sa mémoire, au cher visage détruit qui avait été beau, aux lèvres décolorées, mauves, minces, qui avaient été vermeilles et charnues. Des mots, des bouts de phrase, qu'il ramène, gardent leur chevrotement, leur sourdine... *Des grelots... un traîneau...* oui, c'est cela... *des flambeaux... le fleuve de glace... la Néva... la Vistule...* Ah ! qu'importe !... *les bijoux... la fourrure... le poignard... la vitchoura...* c'est cela même... *Les patins à ton pied de duchesse... Mathilde, Ladislas vous attend ce soir...* La mélodie balancée, avec son coup de botte à chaque mesure, elle s'évade du piano mécanique, du sépulcre ; elle veut vivre. Elle a trouvé un être vigoureux encore, elle s'y colle comme une plante parasite, enfonce ses suçoirs dans sa peau, dans sa chair, dans cette essence plus subtile, plus concentrée, dont il est pétri, qui est le suc du temps, de son passé, du passé de ses aïeux ; elle l'enlace, s'applique à lui, s'épuise à en tirer une gorgée de sang, la nourriture d'une résurrection de trois jours.

L'Homme est sorti du grenier avec la guêpe,

les escadrons voltigeants de poussière, a rabattu la porte sur les verdures déteintes, le piano, le bric-à-brac, les chats-huants qui rouvrent un œil après l'autre, retrouvent leurs douces ténèbres, les araignées qui déglutinent leur corde et tombent perpendiculairement des poutres, réoccupent leur domaine, reconstituent le silence, les moisissures prudentes, opiniâtres, les cinq danses endormies qui n'ont pas été réveillées, qui ont perdu toute espérance aujourd'hui, puisque le cœur du piano s'est décroché !

La redowa, cependant, l'Élue, marche par le monde. L'Homme la fredonne. Son aïeule, le fleuve glacé, les courbes des patineurs, les traîneaux, le poids, le poivre des fourrures, le romanesque à la fois mutin et bestial, le fumet carnassier, l'élégance de chasse et de tanière qu'y prend un corps de femme jeune, quand sa joue est une rose de neige, les clochettes et les harnachements, les torches, tout cela renaît à une existence sans étoffe, sans enchaînement, faite d'instantanés et d'éclairs, mais si étincelante, tandis que *Ernesta* ne brillera jamais plus aux irisations des cascatelles, que les chamarrures de *l'État-Major* s'effilent, se ternissent, que s'étiole à jamais *la Sensitive* à qui manquent ses aliments éthérés, le clair de lune, la harpe, les chastes pressions de mains, les cils

baissés, le parfum des violettes de Parme dissoutes dans un tiroir de bois de rose. Les *Patins de Mathilde* vont gaillardement. Leur possesseur, ou plutôt celui qu'ils possèdent, a fermé la maison de campagne ; il regagne la ville. Les phares de son automobile creusent les cassis de la route, accusent les bosses du macadam, arrachent violemment les troncs d'arbre de la nuit où ils reposaient, durcissent les limbes des feuillages, en font des palmes d'airain. Les pneus liment le sol du virage comme le papier verre un ongle en amande ; un passant, sur le débord, allonge une ombre démesurée parmi les foins, la remboîte et disparaît, englouti par lui-même. La redowa se superpose au moteur qui ronfle si uniment, qui déblaie si méthodiquement les kilomètres. Les patins glissent et tracent des initiales entrelacées, des serments qui dureront jusqu'au dégel. Quel froid ! Vingt degrés au moins. La moustache de Ladislas est un double yatagan de glace, acéré ; la bouche de Mathilde exhale un brouillard qui sent le vétyver. Un hameau, sur la droite, range ses lumignons en demi-cercle. Ainsi les loups du steppe, immobiles sur le flanc du traîneau qui court, quand ils ne sont pas assez affamés encore pour attaquer les chevaux. Le hameau ne bouge pas, non plus. Une montée. Le débrayage, l'embrayage

interrompent l'enchantement. Mais la descente entre les talus, ce sommeil de la vitesse qui cesse d'agir, où les rêves amorcés s'accélèrent, tirés par la force qui est au creux des vallées, dans les eaux dormantes, dans les maisons de pierre assemblées, la descente renoue l'enchantement et le pousse à sa limite d'intensité et de nonchaloir. Voici le tournant en S, le pont, le rocher fendu, le déportement des virages. Ladislas vole au rendez-vous. La Pologne est ivre.

L'Homme aux tempes d'argent ne s'appartient plus. Une maîtresse l'habite, exigeante, rythmée, tonale. Elle imprègne de sa nuance, de sa cadence, de son timbre, les objets, les êtres, les sons, les pensées, colore les spectacles, les désirs, l'indifférence aussi, ordonne à son gré les combinaisons de l'âme, trouve des groupements imprévus, choisit parmi les souvenirs, élimine ou appelle, annule la volonté. Un grand amour, une foi sans ombres, l'approche de la mort ne déforment pas mieux l'univers, ne l'éclairent pas plus tyranniquement. Tout rythme se rattache à la redowa ou périt. L'image, qui ne pourrait vivre baignée de son atmosphère, avorte ; celle qui s'y accorde acquiert un lustre, une vivacité sans bornes, comme le tison dans l'oxygène, comme la bouche qui s'est refusée dans l'insomnie de l'amant. L'Homme essaie

de se divertir, de se délivrer. En vain. A table, au bureau, au carrefour, l'envoûtement le détient. Son lit ne le défend pas, au contraire. Il est l'esclave d'un magnétisme qui dirige ses mouvements, ses affections, ses actions, le plus précis et le plus confus de lui-même, oriente ses songes, s'incorpore à ses habitudes, les affole, brouille ses chemins, imprime à sa démarche un caractère de danse comprimée, à son langage un nombre, une volubilité, une mollesse nerveuse que son parler naturel ne connaît pas, empoisonne ses déterminations, les atteint à la source. Un vieil air bégayé par un piano mécanique moribond, et l'Homme se trouve captif ; sa prison n'a pas de murs ; elle se déplace avec lui, se mêle à lui ; l'évasion en est impossible, inconcevable.

Le journal ne lui offre plus que des nouvelles de l'Europe Centrale, des dépêches de Cracovie, de Varsovie, des tempêtes de neige, des embâcles de fleuves, des diètes. Le reste est effacé. Il ne lira le programme du concert que si Chopin y figure, ou Paderewski. Sur la carte du restaurant, il n'aperçoit que les mets dont le nom répond, même de loin, à son obsession, à son appétit qui est aussi celui de la redowa, qui exige une cuisine à double fin : caviar, sterlets, eau-de-vie de Dantzig. A la Bourse il achète des Potok, des Dabrowa, des Wan-

kowa, des marks polonais. Et le bonheur de lire aux vitrines des changeurs, la cote de si beaux vocables, n'est-il pas la plus certaine des richesses, le plus assuré des placements? Les pétroles plafonnent, lit-il un soir. La plaine, les puits, les wagons-citerne, la neige dure, le vent d'Asie, le vent tatare et bolchevik, le traîneau, le poignard, la fourrure... *Les patins à ton pied de duchesse...* Comme ces basses mordent l'âme !... Les Potok ont perdu trois points... Ah ! Mathilde, *Ladislas vous attend ce soir...*

L'Homme aux tempes d'argent est dans le métro, serré, lié, javelle d'une gerbe ; chaque arrêt le lance en avant, comme si sa hâte voulait brûler la station ; il retarde sur chaque départ comme s'il ne pouvait s'arracher aux délices de la gare vernissée, où un œillet fleurit la cage du chef de halte, parmi les sonneries, rossignols souterrains, vêtus de nickel. La rame s'enfonce dans une nuit en arche, qui n'a que quelques coudées de rayon, sans astres ni lune. Le vent chaud et morne vient du Sud ; il a passé sur des troupeaux et sent la laine, le suint et le petit lait. La redowa se dégage de la cantilène concassée des roues ; ses intervalles montent dans l'Homme coincé dont les pieds l'esquissent, en puissance du moins, dont la tête, plus libre, car il est grand, dodeline,

obéit à l'ange impérieux, au démon polonais ; il contracte les mâchoires au temps fort, va fredonner pour la millième fois depuis dimanche... Mais non. Son voisin barbu, coiffé d'un feutre vert, chargé d'une serviette en peau de crocodile et d'un ventre en poire, l'a prévenu. C'est lui, lui qui chantonne les *Patins de Mathilde* ; et ses yeux bleu de pervenche, à fleur de visage, s'emplissent d'une nostalgie émouvante, ridicule. D'un bond, ainsi qu'une puce de la maigre à la grasse, de la coriace au tendron, la redowa a changé de domaine. Le parasite abandonne son fief, jette son dévolu sur un nouveau parasité. L'Homme aux tempes d'argent est libre ; il a repris la possession de sa démarche, de ses pensées, de ses cadences. Le nouvel esclave, laissant là celui qu'il vient d'affranchir, fend la foule à la station prochaine, se fraie un chemin avec l'étrave de son ventre, les ailerons de ses coudes, aborde le quai, sautille en s'éloignant. Adieu neige, fourrure, patins, et vous Mathilde aux bottes rouges, et toi, prince aux moustaches en yatagan double, brûlant Ladislas ! Le métro démarre sans vous ; vous affleurez à la lumière du boulevard, vous vous faufilez entre les taxis, vous vous emparez de l'autobus, vous marquez de votre domination le ventre en poire, la serviette en peau de crocodile...

La redowa court la ville. Elle a pris goût au changement. Elle, qu'on croyait oubliée de tous, elle rencontre des terrains ensemencés, des mémoires où couvait son germe, où elle durait, insoupçonnée, à l'abri du chaud et de l'humide, attendant l'heure de refleurir. Elle ne s'attarde plus, se grise d'éphémère, tourbillonne avec la frénésie dolente des phtisiques. De l'obèse à portefeuille elle saute à une dame en tailleur qui annonce trente ans de dos et soixante de face, que les jeunes gens suivent et quittent quand ils l'ont dépassée, qui trouve les nouvelles générations grossières. Elle est du temps de la pudeur, de l'adultère, des salons, des cheveux et de la peau blanche. La redowa la frôle, éveille un souvenir de slave exquis et barbare, comme on en regorgeait à cette époque, proscrit et bon écuyer, capable de mourir sept fois par an, en duel, à la charge, en Sibérie, pour sa maîtresse et la liberté, incapable de vivre, raffiné, jaloux et sans linge. La dame qui ne paraît pas son âge chante à voix presque haute, presse le pas, plante plus nerveusement la pointe de son ombrelle, cambre la taille et gagne cinq ans, de dos. Un universitaire, qui relit Sophocle et annote les chœurs, frémit, laisse tomber le livre sur ses genoux, s'égare dans des interpolations visuelles, musicales d'un coupable romantisme, d'une morbi-

desse qui lui met le rouge au front, qui retire la lumière hellénique de ses yeux. La redowa rebondit prestement. L'avocat l'emmène au Palais où il plaide avec une furie cavalière, moulant ses périodes sur la mesure de la chanson ; il contamine le juge endormi, la femme du juge, que son époux nomme Mathilde à l'heure secrète, l'amant de la femme du juge qui s'agrège au cycle sous le masque de Ladislas, le tailleur de l'amant, qui manque avaler une épingle, trace sur la cheviote un trait de blanc d'Espagne en forme de patin, au coupeur, à la piqueuse, à la culottière, à Yette, la petite-main qui trotte déjà, dîne de trois bouchées, s'habille, se parfume, peigne ses cheveux de garçon, poudre ses bras de blanc, son visage d'ocre, allonge ses yeux, avive sa bouche, retrouve le souvenir de ce vieux monsieur qui lui offrait des bonbons acidulés et savait des chansons très anciennes, celle-là même, au son de laquelle il la faisait sauter sur ses genoux en hochant le menton, en roulant des yeux si affreux, si touchants. Yette court, évite les flaques, le tramway, les éclaboussures, brasse des imaginations étranges, hétéroclites, à la mesure de sa cervelle où tout s'entrechoque : les sports d'hiver, le vendeur des galeries Lafayette, rayon des fourrures, les boyards, le danseur polonais du Caucase, tout nu et

maquillé, la danseuse étoile couverte de diamants par les grands-ducs et par Lénine, fouettée dans la neige, jusqu'au sang, par les Chinois et les gardes rouges...

La redowa arrive au seuil du dancing populaire et ne le franchit pas. L'air est saturé de blues, de boston, de tango ; il n'y a pas de place pour elle ; ce sont des maîtres exclusifs qui règnent ; ils forment muraille, dédaignent, repoussent. Qui entre leur doit soumission totale, livre son corps, paie pour tribut son âme. Eux demeurent impénétrables comme un dogme jeune et sans fêlure, comme une religion fanatique qui excommunie le passé. La redowa reste au vestiaire avec le bibi de cuir, le manteau trois-quart écossais, se sépare de la jeune fille, de ses doux bras, de sa gorge, de ses cuisses impatientes, innervées à la seule approche du sanctuaire, de ses genoux touchés du dieu. Où ira-t-elle? A qui se suspendre? Le vestiaire ressemble à la tour de Barbe-Bleue ; les dépouilles de mille femmes y pendent. Les gardiennes n'ont pas d'âme ; près du contrôleur arythmique, l'agent de service siffle une scie de caserne, une gaudriole. Alors, il n'y a plus, après ces trois jours de résurrection qu'à s'éteindre, voleter un peu, s'abattre se diluer dans cet océan d'oubli que la planète entraîne avec elle, où le soleil puise peut-être

après l'orage, les couleurs tristes de son spectre, le violet, l'indigo, à rejoindre *Ernesta*, la *Perle du Nord*, *la Sensitive*... Parmi ces trombones, ces banjos, qui entendrait le petit souffle d'une chanson qui s'évanouit, broyée par le grand fracas?...

LA TOUR

Gnouf et son amie Lou se livraient à leur jeu favori du veau à la broche, Gnouf faisant le veau. Il se roulait sur la terre, les bras collés au corps, les yeux fermés, lentement, offrait toutes ses faces à un feu imaginé, se dorait par-devant, par derrière, tandis que Lou l'arrosait de sable et de fin gravier. A dix pas de là, le Rouget, fils insolent de mécano, les mains dans les poches, sifflait une samba, tête nue, et sa chevelure était un brasier d'épluchures de carottes. Le soir tombait, sans hâte, selon son habitude quotidienne, que des milliers de siècles n'ont pas encore troublée. La Tour de fer écrasait le jardin de ses quatre pieds carrés où les amoureux, la nuit, cherchent l'ombre, comme les puces entre les griffes d'un ours. Un enfant de sept mois vagissait, au berceau de sa voiture à caoutchoucs pleins, inventait la musique et le langage, tout seul, recommençait la naissance de l'homme. Un vieillard

allumait sa pipe à un briquet d'un perfectionnement capricieux.

« Hoh ! cria le Rouget, il est assez cuit ; on peut le manger. »

Il brandit ce coutelas qui n'existait pas, mais dont le poids fatiguait son poignet, et Lou dit :

« Nous garderons le râble pour demain. »

Puis elle se pencha tendrement sur son compagnon, le veau rôti :

« Es-tu cuit, Gnouf?

— Lui, Lou.

— Es-tu mort?

— Non.

— Il triche, interrompit le Rouget. On ne peut pas être cuit sans être mort. Il n'y a que les huîtres qu'on mange vivantes, mais crues. Et l'huître, ce n'est pas de la bidoche, c'est du crachat de poisson. »

Le vieillard tirait la première bouffée de sa pipe, un jeune vieillard pour enfants, âgé de quarante années à peine, un pied dans la tombe.

« M'sieu, demanda poliment Gnouf en s'époussetant, quelle heure est-il?

— Cinq heures, mon ami.

— Les veaux rôtis, dit le Rouget, ne demandent pas l'heure. Recouche-toi qu'on te désosse. »

Le jeu déjà n'intéressait plus personne. Le Rouget se remit à siffler et Lou regardait le ciel que rayaient les fils d'une antenne, accrochée au piton de la Tour. Elle interrogea, un doigt dans la bouche :

« A quoi servent tous ces fils?

— A la télégraphie sans fil, répliqua Gnouf.

— Pourquoi faut-il tant de fils pour la télégraphie sans fil? »

Nul ne répondit. Le vieillard s'assit sur un banc. Le mystère de la science colorait le crépuscule d'une nuance d'inquiétude ; le cri d'un train, contre le bas-port du fleuve, harcelait l'air de questions désespérées, sans solution. L'enfant au berceau venait d'inventer une voyelle et bavait de joie. Le monde apparaissait à Lou, fille d'Ève, comme une énigme lancinante, qu'il appartient au mâle de dénouer pour la récompense d'un sourire, d'une moue mignarde, d'une promesse qui ne sera pas tenue. Elle s'adressa au vieillard plein de sagesse, témoin d'événements antiques, rasé comme un prêtre, possesseur de montre et, en quelque sorte, régulateur des heures comme un monument, porteur de lunettes comme, au cirque, le plus savant des clowns, au cinéma, le Chinois qui mène perfidement le drame.

« Monsieur, dit-elle en montrant la Tour transpercée de lumière, qui semble, quand le

soleil la prend par le travers, en sucre filé, ornemental et comestible, monsieur, est-ce qu'elle va chanter? »

Les garçons éclatèrent de rire et de mépris. Ils savent, eux, comment on monte un cadre de réception ou un détecteur à galène et qu'un poste qui émet des ondes est immobile, austère, simple et puissant. Lou imagine mal une chanson ou le grand air de la *Tosca* sans étoffes de soie, épaules passées au lait d'amandes, crayon noir pour les yeux, fard de la bouche, parfum de Chypre. Elle retarde sur ces petits hommes mécaniciens, initiés déjà à un merveilleux abstrait, dépourvu d'émotion sensuelle. Que la Tour ne s'avance pas à la rampe, ne salue pas de beaux messieurs gantés et chauves, avec une révérence, en remontant une épaulette de brillants, voilà pour la fille une déception, un abîme où sombrent les éclatantes douceurs de l'avenir et tous les espoirs de triomphe. Pourtant elle insiste, ne s'avoue pas convaincue :

« Je l'ai entendue hier soir, je l'ai entendue quand papa buvait son café. Elle chantait comme ça... *l'âpre hiver a fui, le printemps commence*... Elle a même toussé, à un moment, elle avait un chat dans la gorge, un gros matou bien sûr... »

Les garçons dansent sauvagement et pié-

tinent les superstitions, les idoles mortes, bonnes encore pour le sexe esclave dont ils subiront la domination, dont ils se défendent par le ricanement et le dédain. Le vieillard songe à son enfance, aux pétarades, sur les routes, des moteurs ennemis, mangeurs de poules, aux hirondelles folles autour des premiers avions, quand le pacte du ciel fut violé et que les oiseaux ne reconnaissaient pas encore la loi nouvelle. Il dit, accablé d'âge et de souvenirs antérieurs aux origines :

« Il y avait une fois... »

Lou pointe le nez et tire un peu la langue, sur le coin des lèvres ; les garçons cessent leur danse du scalp et ouvrent la bouche pour bien entendre. Le passé est créé, ce passé qui nous précède, nous rattrape, nous refoule. Le brelan de mioches comprend soudain que le temps a commencé avant eux, que la gloire du monde ne date pas de cette minute ; une sombre poésie envahit le crépuscule. Le quadragénaire qui ressuscite les époques avec cinq mots, assure ses lunettes :

« Il y avait une fois un homme savant. Le métal était son ami et son sujet ; il en savait la force et les faiblesses, comment il se maintient et fléchit. Quand cet homme voyait une rivière qui séparait les contrées, il appelait le peuple de fer et bâtissait un pont aux larges

enjambées, à l'échine mince sur lequel il dépliait un ruban de route blanche ou deux paires de rails bleus, et désormais les rives étaient jointes pour l'âne et la locomotive, le cheval et le piéton. Cet homme lança ainsi des tabliers reflétés par des eaux vertes, jaunes, rouges, azurées, qui passaient sans revenir, tandis que le pont demeurait en place, et sa renommée était portée par les eaux jusqu'à l'Océan. Un jour il fut las de bâtir des ponts couchés et il résolut de dresser verticalement le fer à la rencontre des nuages, afin que son nom fût aussi célébré par les diverses zones du vent. Le fer avait peur du vertige et travaillait sourdement à ne pas obéir. Mais l'homme, par la douceur, la ruse et la colère, par le rivet, le boulon et le marteau, sut maîtriser sa couardise et l'ordonner selon son plan ; il éleva une tour plus haute que toutes les autres, bien assise sur quatre pattes épaisses, avec une petite tête, qui embrassait plus d'horizon que sept clochers montés en pyramide ecclésiastique, et un drapeau planté sur le crâne. Alors les hommes de la ville insultèrent le père de la Tour : « A quoi sert-elle? Elle a coûté beaucoup d'argent. Elle est laide. Elle n'a pas d'utilité et ne rapporte rien ». Mais ils n'osaient pas la détruire, malgré leur envie, à cause de sa hauteur et parce que son cadavre eût été le plus grand

cadavre de la terre. Le père de la Tour était triste et il acquit de la vieillesse en vivant. Or, peu à peu, les gens simples trouvèrent de la beauté à cette tour et les gens intelligents suivirent l'opinion commune avec beaucoup de gestes et d'exclamations, pour se donner l'air de la précéder ; et la Tour, en effet, devint belle, car la lumière apprenait chaque jour davantage à la chérir et pénétrait mieux son cœur. Une fois, on tendit des fils d'antenne de sa pointe au sol et elle devint utile, recueillant les ondes, les sautes de la brise, de la température et de la Bourse. Elle-même parla à l'Europe et plus loin encore. Elle chanta pour le marin perdu en mer... Alors...

— Alors, interrompit Lou, qu'arriva-t-il, monsieur ?

— Alors le bâtisseur qui avait dressé cette chose haute ne fut plus triste et il mourut.

— Oh ! s'écria l'auditoire, il est mort. »

Le conteur s'était levé et s'éloignait d'un pas rapide. Il héla un taxi, au bout de l'allée, et disparut. Les enfants restèrent silencieux une minute, le temps d'oublier cette histoire et de l'emmagasiner pour les détresses de l'âge mur. Lou fredonna : « ... *l'âpre hiver a fui...* » Le Rouget hurla :

« Veau rôti, veau rôti, on va te manger avec des pickles et de la moutarde violette de Sumatra... »

BERNARD OU LE MORT DISCOURTOIS

Je vous assure, monsieur l'officier de la police judiciaire, que si je n'ai pas assassiné plus tôt mon cousin germain par alliance, Bernard, je ne le dois qu'à mon éducation bourgeoise et à mon enfance pieuse ; il en reste toujours quelque principe qui vous retient au bord du gouffre. Mes mains sont pures, le sang ne les a pas souillées ; seule ma volonté a perpétré le meurtre. Paradoxale justice des hommes ! Si j'avais étranglé un passant, sous le coup de la boisson ou pour m'aider à payer mon terme, sans mauvaise intention, avec pitié presque et une misérable tendresse, à la façon dont le matador estoque le taureau, son gagne-pain, dont le général envoie à l'assaut sa troupe d'élite, son gagne-galons, dont Dieu peut-être procure le martyre à ses Saints, dont l'enfant suce un sucre d'orge en pleurant de le voir fondre, eh bien ! je serais poursuivi par la société dont ma chétive action aurait mis l'ap-

pareil de vindicte en branle. Au contraire, je tue profondément, tout mon être tendu au crime, et nul ne s'en aperçoit ni ne m'inquiète. Je vais et je viens ; on ne me raie pas des listes électorales ; on ne m'enlève pas la vice-présidence des Carabiniers du Gros-Caillou ; on laisse le couperet de la guillotine dans son étui. Bien plus, je demande protection contre ma victime, et j'y suis fondé. En fait, le lésé de l'affaire, c'est moi. Bernard repose tranquillement à Bagneux ; il a une concession trentenaire, des couronnes, une croix. Que peut-il désirer de mieux? Mais à moi, le pauvre meurtrier, le pitoyable assassin, le déficitaire de cette opération dont tout le bénéfice comble mon compère, voici qu'on me réclame le prix d'une rotule de vieille dame ! Cela passe les bornes. Je sollicite, monsieur l'officier, votre protection, et vous trace les événements en deux mots. Pesez et jugez. Voici mon rapport véridique.

*
* *

Bernard était, sauf le respect qu'on a coutume de feindre pour les défunts, un mufle, un vrai. Long et toujours vêtu de sombre, la tête petite, les bras collés au corps, penché, il avait l'air d'un fuseau, d'un parapluie roulé, ou mieux, d'un cyprès de cimetière battu d'un

vent constant. Je l'ai vu, pour la première fois, sur le quai de la gare de l'Est, à son débarqué, debout près d'une mallette. Sa ressemblance avec l'arbre funèbre m'a frappé ; ils formaient, la mallette horizontale, légèrement bombée, et lui, le vertical qui oscille, un groupe impressionnant ; machinalement on portait la main à son chapeau et on amorçait le *Pater Noster* devant ce sépulcre ombragé. Et les agitations des vivants, les sifflets des locomotives, le cri de la loueuse d'oreillers, comme tout paraissait vain en comparaison du grand voyage !

Bernard me considérait d'un air sournois. Je venais d'épouser Louisa, sa cousine, qu'il aimait depuis son enfance et qui l'avait refusé ; elle préfère les rougeauds, les potirons, les rigolos de mon genre. Il s'était jeté dans la Moselle, de désespoir ; par malheur, un éclusier l'avait repêché. Il gardait, de sa noyade, quelque chose de dégoulinant dans les cheveux, les moustaches, les doigts, les pans de la jaquette. Un cyprès au repos et, quand il courait, un saule pleureur. Une fois collé à nous, plus moyen de le renvoyer à sa province, à sa Moselle où on peut tout de même disparaître, si l'on y met un peu d'opiniâtreté. Non, venu à Paris pour peu de jours, sa méchanceté et l'envie de me nuire l'y établissent. Il loue une chambre, juste en face de notre appartement ; de sa

fenêtre, il nous surveille et s'invite à dîner trois fois par semaine ; il trouve un emploi de représentant. La jalousie le mine. Je le ménage ; un homme qui souffre à cause de vous, c'est flatteur. Il en profite, prend pied et, au bout de six semaines, la débâcle commence. Il excite ma femme à se méfier de moi. Que je cours le cotillon, que les dactylos de la maison où je travaille ne sont pas farouches, qu'on ne sait pas exactement où passe l'argent que je dépense, que les femmes les plus belles, les plus honnêtes sont celles que leurs maris bernent le plus effrontément, car leur pureté les aveugle, que d'autres maris dissiperaient moins en apéritifs, tabac, cravates, et consacreraient à la parure de celles qu'ils aiment... et patati et patata. Ça mord. Si je montre moins d'empressement, mes maîtresses ont pris leur compte. Si je ne me sens guilleret, entreprenant, les autres femmes m'allument, ces traînées, et je passe ma bestialité sur l'ange du logis. Des soupirs, des larmes cachées, des yeux rouges, puis des crises de nerfs, des agonies de détresse, des injures, des assiettes à la tête, et enfin le silence, glacial, écrasant, semblable à la tombe, semblable au caveau qui sent le salpêtre et le serpent froid. J'essaie de flanquer Bernard à la porte. Rien à faire. Quoi ! J'enlèverais à Louisa le confident de ses peines,

le tutélaire, le consolateur. Ils sont là tous deux, muets, effrayants ; elle, accablée, hoquetante de sanglots qui avortent ; lui, balancé sur ses pieds joints, secoué d'un orage de commisération et de mépris et, entre eux, moi-même, idiot, violent, immobile. Voilà mon existence, monsieur l'officier.

***

Elle a duré trois ans, sans répit. Un homme élevé à la laïque n'eût pas tenu deux semestres ; mon éducation chrétienne m'a mené à six. Mais le premier jour de la troisième année je me ressaisis, je prends une résolution ferme et je commence MON attaque. Ce cousin, qui infeste mes heures, je l'aurai ; il faut seulement discerner son faible, le point où il flanche et offre de la prise. Amoureux, il ne l'est plus ; il s'en est guéri par la haine qu'il me voue, la constance qu'il apporte à corrompre mon filet de bonheur. J'occupe, dans sa pensée, l'ancienne place, chaude encore, de Louisa ; il y a eu relève, lente et infiltrée, de l'amour par la haine. Posséder une femme, perdre un homme, joies égales, désirs dignes du même acharnement, et qui s'excluent...

J'ai trouvé. Bernard a peur des maladies, de toutes, une à une et à la fois. Il évite, quand

il se promène, les boutiques des pharmaciens ; il tremble devant un médecin et lit sa condamnation écrite sur son visage. Mieux vaut une douzaine de femmes jalouses, chacune flanquée d'un cyprès corrupteur, que la phobie d'un seul mal. Bernard les craint tous. Je le tiens. D'abord les brochures d'hygiène qui traînent sur ma table, les prospectus qu'il reçoit, les allusions à sa mauvaise mine, le sourire contraint, s'il tousse, les ménagements qui inquiètent. Puis le grand jeu. Je l'emmène à une conférence de propagande antituberculeuse, antivénérienne; j'invite à dîner un étudiant en médecine un peu faraud ; je le fais briller ; il conte une opération, s'étend sur l'incertitude des diagnostics, la précarité des topiques, le pullulement des bacilles. J'achète un dictionnaire de médecine illustré de foies cirrheux, de poumons caverneux, d'ulcères, et je le prête à Bernard pour charmer ses loisirs. Béni soit le Seigneur ! Je respire. Ma femme se déride, sa jalousie se décongestionne, je me remplume tandis que mon ennemi consulte, urine et expectore pour l'analyse, m'oublie. Rusé, infatigable, je le harcèle ; il n'a plus de cesse, jaunit, maigrit, s'étiole ; de cyprès il devient plumeau. Je ne le lâche pas ; je suis son vice indispensable, le poison qui l'entretient de hantise, de scrupules. Louisa, rit, engraisse, m'embrasse dans

les coins, provoque pudiquement mes faveurs nocturnes. Je jouis de mon triomphe clandestin. Bernard se ronge. Si l'on ouvre la fenêtre, pneumonie ; si on la ferme, tuberculose ; s'il boit du vin, goutte, de l'eau, typhoïde, de l'alcool, *delirium tremens* ; s'il fume, endocardite ; chez le barbier, c'est le psoriaris qu'il risque ; au restaurant, les contaminations buccales sans nombre ; dans le métro, la grippe ; au soleil, la fièvre ; à l'ombre, le goitre. Rien n'est aseptique, rien n'est permis. Et les femmes ! La continence conduit à la perversion et à al folie. Le contact, même préservé, entraîne les pires déchéances, la pourriture, la paralysie... Comment s'y reconnaître ? Un remède, un seul, radical, préventif, qui résout les tortures du doute. Un remède... Une nuit, monsieur l'officier, je fais boire Bernard qui s'étourdit. Je le conduis je ne vous dirai pas où. Il se laisse faire. Il n'a plus de volonté ; il se rue à l'alcool et au reste avec l'égarement de l'annihilation. Pendant une semaine il se palpe, s'examine, se révolte, s'abandonne... Le septième jour, il ouvre le robinet du réchaud.

*
* *

Je me dis : « Maintenant on va passer du bon temps. » Ah ! ouiche. Moi, je ne lui en

veux plus à Bernard, j'offre une couronne. J'ai gagné la deuxième manche, nous sommes quittes. Louisa pleure un peu, d'une mine mélancoliquement satisfaite ; elle se le figure mort d'amour pour elle, ce qui la chatouille d'une coquetterie innocente. Tout marche à souhait ; mais Bernard ne désarme pas, et il me le montre bien, le bougre, le matin de l'enterrement. Une sorte de gêne m'avait retenu d'y assister, une attention délicate. Il aurait pu se choquer, n'est-ce pas, penser, dans sa bière : « Faut-il que je sois mort, réduit à rien, pour que mon cousin suive mon convoi ! » J'ai voulu lui épargner cette humiliation. Donc, je prétexte une affaire importante, dont dépend mon avancement, ma situation. Pour me rendre à mon bureau, je prends, à l'École Militaire, le tramway qui va à Montrouge. Par malheur le train funèbre de Bernard longe l'avenue du Maine, comme le tramway ; l'avenue du Maine, vous le savez, est un boulevard de cadavres. Il y a des aiguillages, des travaux, des embarras de voitures. Bref, nous dépassons le convoi sous le pont du chemin de fer, il nous rattrape à la Gaîté et nous le repassons à la rue de Vanves. Trois rencontres. A la première, je détourne la tête d'un air distrait. Ma haine remonte, je ne saluerai pas Bernard-cadavre, quand Bernard-homme m'a tramé trois années

d'enfer. Mettre mon crâne à la fraîcheur pour lui ; ça jamais. Une vieille dame en noir et une arpète font le signe de la croix ; un ouvrier électricien soulève sa casquette. Le tramway me désapprouve ; je m'en moque ; je ne bronche pas et sifflote. La vieille dame me regarde d'un œil qui mesure ma goujaterie. A Paris, on bouscule les vivants, mais on est très poli avec les morts. Enfin, ça se passe à peu près. A la deuxième rencontre, je me bute dans ma résolution. La dame en noir me pousse du coude et me montre le corbillard où ma couronne fait bien. On murmure autour de moi. L'arpète ricane : « Il n'a donc jamais eu de décès dans sa famille. » L'électricien me toise, méprisant ; le receveur me demande mon billet et le vérifie avec méfiance. Je tiens dur comme un rocher. Mais à la troisième fois, comme je me piète et plante mes mains dans mes poches, arrogamment, le tramway éclate ; les insultes ricochent autour de moi, les conseils injurieux, les épithètes ordurières. La vieille dame passe les frontières de la civilité, je la prends par le bras, non pour la maltraiter, mais pour arrêter sa furie et éloigner son haleine de mon visage. L'arpète pousse un cri de lapin et me conjure de lâcher cette personne âgée. « Agée, hurle la vieille, âgée vous-même ! » L'électricien s'interpose et heurte sa boîte à outils contre

ma cuisse. Bagarre, tumulte, mêlée, toutes bouches ouvertes d'une unanime réprobation. L'arroi funèbre nous a devancés et gagne du terrain ; un agent tire son carnet, un chien aboie, un chauffeur corne. La vieille dame recule, fait un faux-pas, manque le marchepied, roule sur le pavé, glapit qu'on l'assassine et se démet la rotule. Tout le tramway, témoin de ma brutalité, m'accable. L'agent verbalise. Me voici poursuivi pour coups et blessures et sommé de payer le prix d'une rotule de dame âgée.

Est-ce équitable, monsieur l'officier ! Est-ce juste? Suis-je responsable? Je demande asile, aide et protection. Si Bernard n'était pas venu à Paris, s'il n'avait pas empoisonné mon existence, aurais-je dû le convaincre de la nécessité de mourir? S'il n'était pas mort, aurait-il été enterré? S'il n'avait pas été enterré, aurais-je négligé de saluer son cercueil? L'opinion publique m'aurait-elle écrasé de son ressentiment? La vieille dame aurait-elle manqué le marchepied? Sa précieuse rotule ne fonctionnerait-elle pas à merveille? Et c'est moi, pour comble, qui devrais expier, payer, entendre ma condamnation par le magistrat? Non, monsieur, vous défendrez ma cause. La mémoire de Bernard ira en prison ; l'héritage de Bernard rétablira la rotule. Sinon craignez le désespoir d'un honnête vivant, poussé à bout.

DEUX CONTES POUR NOEL

I. Fortuné le Riche et Agricola le Pauvre.

Dieu sortit de sa maison d'éternité, dont l'enroulement est septuple, comme l'escargot de sa coquille, et montra ses cornes. Il en résulta maints cataclysmes terrestres et célestes, éruptions volcaniques, raz de marée, secousses diverses, épidémies, collisions de météores, aberrations d'astres qui perdirent le nord, soleils qui se prirent soudain à faire de la température et à délirer. Qu'un autre décrive ce tohu-bohu ! Conteur modeste, chichement payé, n'attendez pas de moi des récits de désorbitations de planètes ; contentez-vous de fables familières, d'anecdotes qui ne font pas éclater la tête de leur narrateur, de menues calembredaines.

Après tant de tragédies, Dieu résolut de se divertir d'une petite farce. Et voici ce qu'il advint.

*
* *

Fortuné le Riche habitait un fort bel hôtel aux faubourgs de la ville. La veille de Noël,

un peu après dix heures, il entendit une voix qui disait :

« Fortuné le Riche, mets ton soulier dans la cheminée. »

Il regarda de tous côtés, car la voix venait de tous côtés, et ne vit personne. La voix était invisible, comme les autres voix, ses pareilles. On le sait d'avance ; mais cela surprend toujours. La voix reprit :

« Mets ton soulier dans la cheminée.

— Seigneur, répondit Fortuné, si l'enfant place son soulier parmi les cendres, c'est qu'il souhaite un don. Que demanderais-je? Je possède hôtel à la ville, château à la plaine, villa sur la côte, des domestiques innombrables, des dollars, vingt-trois automobiles, des titres en hausse, plusieurs maîtresses qui ne m'aimeraient pas moins si je ne les entretenais magnifiquement ; et votre bienveillance m'a accordé, en outre, l'intelligence et la beauté. Que pourrait-il tomber dans ma chaussure qui n'y soit déjà ? »

La voix répéta avec un grondement terrible :

« Mets ton soulier dans la cheminée.

— Comment ferais-je, Seigneur? répondit Fortuné. L'architecte qui a établi ma demeure a prévu la réfrigération centrale pour l'été, le chauffage central pour l'hiver ; il a fait courir les frimas baltiques et les calories méditerra-

néennes le long des plinthes ; il a créé un climat artificiel à mon usage. Mais il a oublié, cet homme, les cheminées, le soulier, Noël et la voix de Dieu. »

La voix tonna si fort qu'un bibelot perdit pied et qu'une tulipe de lampe électrique s'effeuilla :

« Mets ton soulier dans la cheminée. »

Fortuné n'hésita plus. Des ouvriers maçons et fumistes mandés en toute hâte, séduits à prix d'or, abreuvés de vins antiques, ouvrirent la paroi de la chambre, creusèrent les murs, percèrent le toit. A minuit, une cheminée, informe à la vérité, mais cheminée en définitive, recevait le soulier, œuvre du plus célèbre bottier de l'endroit. Et, le lendemain, Fortuné le Riche y trouvait une cordelette de chanvre fort propre à ficeler une caisse ou à balancer, à la poutre d'une grange, le corps d'un amant éconduit.

Longtemps il fit glisser le mince serpent végétal entre ses doigts, réfléchissant à l'énigme qui lui était proposée ; et peu à peu, au contact de ce chanvre perfide, le dégoût de sa richesse, de son bonheur, de lui-même s'empara de son âme et le néant de toute chose lui apparut clairement. Il arracha une feuille de son bloc-notes et écrivit :

« Ceci est mon testament. Qui trouvera ce

papier, je le déclare héritier de mes biens, meubles et immeubles. »

Puis il data, signa, ouvrit la fenêtre, confia son testament plié en seize à la brise, et se pendit.

Je n'ai pas fini. Écoutez la suite ; vous en aurez de l'agrément.

* * *

Agricola le Pauvre vivait d'abstinence, couchait à même la terre, était vêtu de trous et ne pratiquait l'amour que quand il en trouvait l'occasion à crédit, fort rarement. Il n'avait pour fortune que la première mesure d'une unique chanson, qu'il fredonnait depuis sa jeunesse ; il commençait à prendre de l'âge, et la mélodie s'usait. Un an moins un jour après la pendaison de Fortuné, donc la veille de Noël, ce misérable, trop pauvre pour les boulevards, se promenait par les ruelles, lorsqu'il entendit une voix, invisible comme celle qui avait frappé jadis le millionnaire défunt.

« Agricola le Pauvre, mets ton soulier dans la cheminée.

— Seigneur, répondit Agricola, un soulier dans la cheminée, cela prouve qu'on réclame un don de la Providence. Que demanderais-je? Je n'ai rien, il me faut donc tout, hôtel à la ville,

château à la plaine, villa sur la côte, domestiques, automobiles, liasses de titres, plusieurs maîtresses, la beauté du corps dont vous m'avez mal pourvu, l'intelligence que vous m'avez déniée. Quel soulier pourrait contenir tant de présents, s'il n'offre le tonnage de Notre-Dame? Vous vous fatigueriez vite à combler un manque d'un tel calibre. »

La voix répéta avec un grondement terrible :

« Mets ton soulier dans la cheminée.

— Comment ferais-je, Seigneur? répliqua le pauvre Agricola. D'abord je ne possède pas de maison, et cette absence de maison n'a pas été percée du moindre fantôme de cheminée. Enfin peut-on qualifier de chaussures ces espadrilles éculées par où le fleuve de votre mansuétude s'écoulerait comme à travers une écumoire. »

La voix tonna si fort qu'un bec de gaz en fut gondolé et trembla cinq minutes, pareil à la liane qui entend le tigre rugir, et qu'un autobus monta sur un trottoir afin de laisser la chaussée libre à ce tonnerre.

« Mets ton soulier dans la cheminée. »

Agricola n'hésita plus. La première vitrine de cordonnier, illuminée des feux de Noël, au coin de la ruelle, sur le boulevard, il la défonça, s'empara d'un brodequin fauve et s'enfuit à la faveur des cris du boutiquier et du

barrage des badauds. Très loin, il reprit souffle dans l'embrasure d'une porte cochère, le brodequin serré contre son cœur. « Il est bien à moi, songeait-il, puisque je l'ai volé ; il m'appartient par titre légitime d'effraction, de bris de glace, d'obéissance à la voix de Dieu. » La porte était entre-bâillée, le concierge occupé à chambrer son vin et ouvrir ses huîtres ; Agricola gagna le vestibule, l'escalier, le deuxième étage, se cacha sous le banc du palier comme le locataire sortait pour le réveillon suivi de son épouse et de sa demoiselle : « Cré nom, Élise, disait-il, on mange bien chez belle-maman, mais quel caractère ! Elle se fâchera si je refuse *son* boudin de *son* cochon engraissé par *son* fermier, cuit par *sa* cuisinière et qui restera sur *mon* estomac, à moi. Cré nom, cré nom ! » Et la Providence voulut que ce gendre manquât la poche de son pardessus et laissât choir sa clé sur le paillasson, qui en étouffa le cliquetis. Agricola n'eut donc pas de peine à occuper l'appartement vacant pour quelques heures ; il cassa la croûte à la cuisine, but un grand coup de vin, mit le brodequin dans la cheminée du salon et s'endormit au creux d'un fauteuil anglais, les pieds devant le radiateur.

Cependant le testament de feu Fortuné, ci-devant riche, avait fait le tour du monde au gré des bourrasques, des alisés, de la mousson,

et revenait à la ville d'où il était parti un an plus tôt. Baguenaudant par les toits, il trouva la mitre d'une cheminée, s'y engouffra sans songer à rien, dévala du haut en bas d'un noir conduit jusqu'à un brodequin de cuir fauve et ne bougea plus, fatigué de tant de pérégrinations.

C'est ainsi qu'Agricola le Pauvre devint héritier d'hôtels, de maisons, de domaines, de dépôts en banque, qu'arrêté pour cambriolage, il fut bientôt relâché, son état de millionnaire connu, comme irresponsable, ayant agi sous l'influence de la passion. Élise, veuve du locataire mort d'une indigestion de boudin, intercéda en personne auprès du magistrat et n'épargna ni les larmes, ni les sourires, ni les réticences qui convainquent. Agricola ne put faire moins, en retour du procédé, que d'épouser la belle veuve, si conciliante, compromise par lui, et pourvue de charmes qui n'eussent certes pas tenu dans un brodequin.

La puissance de Dieu est immensurable ; il n'y a pour elle ni grand ni petit, ni possible ni impossible, et ses décrets régissent le monde, qui marche si mal.

*
* *

Or, quand, pour la troisième fois, les fêtes

de Noël approchèrent, Dieu manda l'archange qui remplissait le rôle de la Voix.

« Va, dit-il, et ordonne à Agricola le Riche de mettre son soulier...

— Seigneur, interrompit l'autre en battant de l'aile, Votre Mémoire a-t-elle oublié que voici deux ans... que l'année passée même...

— Prétends-tu, moucheron blanc, me faire la leçon? Apprends qu'une plaisanterie n'est bonne que quand elle se répète et qu'il n'existe pas de contentement qui n'exige la satiété. Regarde la création, ma meilleure farce. Présente-t-elle quelque chose de nouveau depuis dix milliards de siècles? Et cependant, on s'en contente. »

L'archange prit son vol et le Seigneur, très réjoui, rentra dans la septième spire de sa maison d'éternité.

II. Le Pauvre.

Vous m'avez rencontré souvent et vous ne me reconnaissez jamais, peut-être parce que je ne possède rien de remarquable. Mes bottines éculées, mon chétif chapeau de paille que je porte encore en décembre, faute d'une casquette, ma figure en biseau, ma démarche de chat qui a reçu un coup sur le nez et perdu le jugement de son équilibre, tout cela ne suffit pas à me distinguer de la foule ; il court tant de va-nu-pieds, de trompe-la-faim par les rues des villes. Pourtant Ahasvérus, le juif errant, quoique moins ancien que moi, ne manque pas de réputation. Cinq sous qui peuvent se renouveler à chaque seconde, voilà qui impressionne les gens et flatte leur imagination financière. Moi, je suis le Pauvre, on ne hante pas volontiers mes chemins.

J'habitais Bethléem, en Palestine, à l'origine de votre ère et, déjà, j'avais le même âge qu'aujourd'hui, entre maturité et vieillesse, et ce pli de résignation à travers le visage. Je vivotais ; à certaines heures un homme jette aussi volon-

tiers un os à un mendiant qu'à son chien ; je guettais ces heures, c'était tout mon ouvrage. Le reste du jour, j'attendais patiemment le Messie qui me donnerait la gloire et la propreté, rédimerait mes péchés et me débarrasserait de mes poux. Au vrai, je ne me sentais pas pressé ; je lui accordais, au fils de David, deux ou trois siècles de répit ; je n'assignais pas d'échéance et je pensais à lui sans réfléchir. Cependant, il vint, malgré mon peu de foi, dans le temps préfix.

Ce fut un beau grabuge. Trois rois arrivèrent d'Orient, dont un nègre, et, sur la place du marché, il y avait tant de chameaux accroupis, serrant les unes contre les autres leurs bosses pelées, qu'on eût dit la montagne du Liban vue de la lune. L'Étoile s'arrêta juste au-dessus d'une cahute et s'éteignit. Alors j'allai rendre visite, moi aussi, à ce Messie dont on parlait tant. L'enfançon était couché dans le paillis, l'âne à gauche, le bœuf à droite ; les bergers apportaient des fromages de chèvre, les boulangers des fougaces à l'huile, les foulons du drap, les rois d'Orient de l'encens, de la myrrhe et des pierreries. Je regardais la crèche lorsqu'un vieillard maigre, qui avait le teint basané et l'œil perçant et immobile de ceux qui vivent au désert, parmi l'étendue sèche, me prit par le bras :

« Voilà le Messie, dit-il, annoncé par les Prophètes, la fleur de l'Arbre de Jessé. Quel don apportes-tu ?

— Rien, répondis-je, je suis le Pauvre du village.

— Les pauvres ont été comblés, reprit-il avec violence, et l'indigent se trouve chargé de biens. Si tu ne possèdes ni pain, ni figues, ni miel, dépouille-toi de ton manteau.

— Comment me garantirais-je donc de la bise? Il est ma maison, mon champ, mon lit et mon foyer.

— Répands alors le trop-plein de ton amour, la surabondance de ta charité. »

Je gardai le silence ; je n'ai pas l'habitude de ces sentiments superbes et de ce langage obscur. Il aurait fallu me laisser un peu de relâche et le loisir de m'habituer. Le vieillard me secoua et cria plus fort :

« Ladre accroupi sur ton trésor, avaricieux, donne au moins ta pauvreté.

— Eh ! répliquai-je, je ne possède pas d'autre héritage ni d'autre état. Que restera-t-il de moi-même si tu me retranches ma pauvreté ? »

L'énergumène se fâcha tout rouge et ameuta la populace à mes trousses ; je ne dus la vie qu'à la vitesse de mes jambes. A la fin, le souffle s'étrangla dans ma gorge et je me laissai choir

terre, au fond d'un fossé qui me déroba à mon acharné poursuivant. Je le vis, le vieillard tenace, interroger l'horizon, debout sur un puits à coupole blanche ; n'ayant ni aperçu mon ombre, ni reniflé mon odeur, il traça de son pouce un signe de kabbale devant la nuit et proféra la conjuration qui enchaînait mon destin :

« Maudit sois-tu, Pauvre, dans les siècles des siècles. Puisses-tu vivre dépourvu et humilié jusqu'au jour où un riche te baisera bouche contre bouche en te nommant son frère et, renonçant lui-même, t'investira de son patrimoine. J'ai dit. »

Alors je parcourus la terre, cherchant ce Riche que je n'ai pas encore rencontré. Je comptai dix siècles sur mes doigts et, un soir de Nativité, à la clairière d'une forêt, un serviteur m'appela et me conduisit à la chapelle d'un château où le seigneur me lava les pieds avec de l'eau tiède. Le chapelain l'exhortait à s'abaisser afin de racheter ses crimes. Puis nous entendîmes la messe et on me servit des saucisses, du héron et de larges coupes de vin. Le maître du lieu paraissait inquiet et bourrelé de remords ; il suait l'ambition, l'assassinat, la peur du diable. A la fin du repas, il me dit :

« Que veux-tu de plus, Pauvre ?

— Nommez-moi votre frère. »

Et il me nomma son frère.

« Que veux-tu de plus, Pauvre?

— Baisez-moi sur la bouche. »

Et il me baisa sur la bouche.

« Que veux-tu de plus, Pauvre?

— Donnez-moi votre vaisselle, votre donjon, vos armes et votre femme. »

Il se leva, la face sanglante de colère, me fit jeter dehors par ses valets, outré de mon insolence. Et j'affrontai encore le froid de deux cents hivers.

Le deux cent et unième hiver je me trouvais dans une ville, au bord d'un fleuve ; on bâtissait une cathédrale. Moi je ne travaillais pas ; je contemplais les échafauds, les chèvres, les treuils, le mouvement des binards et du charroi. Le maître d'œuvre passait, l'équerre et le compas d'appareilleur à la main, et tous soulevaient le bonnet sur sa route. Parfois un bloc de pierre cassait la corde, tombait et écrasait un ouvrier ; il faut toujours sceller un peu de sang sous les édifices, ils en tirent leur vertu. Il y avait, parmi les journaliers, un octogénaire débile, à bout de mèche, qui partageait avec moi sa maigre pitance. Il mourut la nuit de Noël quand mille cierges ornaient les chariots et que les hymnes se mêlaient au bruit du fleuve et au silence de la neige. Il me conta sa vie, avant d'expirer ; j'appris qu'il était

baron et que, dégoûté du siècle, des richesses, de la guerre horrible, de l'iniquité de toute domination, il avait fui sa terre, à la dérobée, pour prendre de l'ouvrage comme manœuvre.

« Cependant, ajouta-t-il, nous élevons des pierres pesantes et nous ne bâtissons pas la maison de Dieu. Penche-toi sur moi, mon frère, que je baise ta bouche. Si l'arc d'ogive est fait de deux poussées, peut-être deux souffrances qui se contre-butent s'élanceront-elles plus haut encore que la flèche de couronnement. Je te donne mon patrimoine temporel qui n'est que d'un bâton, un bliaut de laine et trois esterlins. »

Alors une voix, que je reconnus pour celle de l'homme du désert qui m'avait maudit, murmura à l'oreille du moribond :

« Et ton héritage céleste, l'abandonnes-tu à ton frère ? »

L'agonisant hésita ; ses yeux blancs roulèrent, désespérés, puis il poussa un sifflement faible, ses mains s'agitèrent et il se renversa de côté sans répondre. Et la voix cria :

« Pauvre, tu n'as pas été racheté. »

Depuis ce jour j'ai vu les événements du monde. La terre qui était plate est devenue ronde, et le soleil qui tournait autour ne bouge plus ; bien des choses établies se sont renversées ; moi je demeure toujours le Pauvre.

Et ce soir de Noël, ainsi qu'à la clairière de forêt, ainsi qu'au pied de la cathédrale, parmi les fondrières de ce faubourg usinier où le sol compact emprisonne ma marche dans une bouillie de charbon, entre ces maisons de brique et de mâchefer, je cherche le Riche. Je n'ai pas perdu l'espérance ; il viendra vers moi et il se dépouillera de ses biens terrestres et de son domaine spirituel ; moi aussi, je l'appellerai mon frère et, plus libéral que jadis, je me déferai de ma pauvreté pour l'en revêtir et je me délivrerai de ma seule possession en lui disant : « Voici le mystère de la troisième Alliance. » L'univers de douleur et d'inimitié disparaîtra comme un noir mirage chassé, et il n'y aura plus rien qu'un chant de lumière, et nous nous abîmerons, fondus et indistincts, la Cité de Dieu étant bâtie.

SUPPLÉMENT AUX VOYAGES DE MARCO POLO

Le mois ensuivant, à la pleine lune, après avoir cheminé vingt-sept jours à travers le désert, nous entrâmes, par la porte de Minuit, dans une cité. Elle n'était pas moins solitaire que les sables ; aucune lampe n'y brûlait ; les décombres des murs entravaient notre marche ; les puits étaient taris ou comblés faute d'entretien. Nous cherchions plus le rafraîchissement des eaux que la compagnie des hommes, car seules les mares saumâtres nous abreuvaient depuis quatre semaines. Une source, et la ville eût été peuplée pour nous. Parfois, par les brèches, nous apercevions une cour carrée à arcades, avec, au centre, le bassin rond et, en l'air, la place vide de la courbe du jet d'eau. Tout s'anéantissait alors, maisons, arcades, lune, silence, et notre soif même, autour de cet élancement liquide et imaginaire, autour de cette musique monotone, abolie, qui désaltérait encore et mouillait les langues râpeuses. Puis nous repartions sans parler, à la file indienne, par le dédale des ruelles, la bouche remplie de sable et la peau sèche.

Au bout d'une heure environ de ce manège,

Gassien, le fourrier, fit un signe impérieux qui nous arrêta ; il prêtait l'oreille, qu'il a aussi fine qu'un sanglier. Nous autres, nous n'entendions que notre halètement et le travail de notre cœur. Soudain, il fonça tout droit par-dessus les figuiers d'Inde aux raquettes armées, et nous enlevâmes nos montures pour le suivre. Le galop de notre troupe ébranlait les ruines ; des pans de muraille croulaient et des tuiles, qui se brisaient avec un rire effrayant de terre morte. J'avais pour escorte treize Chinois, mon serviteur tatare, Gassien, mon fourrier, natif de France, trois hommes du pays de Pamir où le ciel est noir, et ce savetier chrétien, à l'œil crevé, dont la renommée s'étend sur toute l'Asie. Après avoir passé maintes clôtures et maints porches, nous atteignîmes un vaste jardin, clos et fleuri, au centre de la ville en ruines, comme le souvenir d'un an d'amour dans la mémoire d'un vieillard. Des platanes l'ombrageaient du clair de lune et un ruisseau tirait de son propre dallage, tout en galets de rivière roses et bleus, un chant pareil à ces cloches de Pâques que le voyageur écoute du haut de la montagne, rassemblées par l'éloignement, au temps que ressuscitent les vergers et le fils de Dieu.

Gassien, couché à plate terre, buvait déjà. Mes gens se précipitèrent vers l'eau ; je sus

me contenir, afin de ne pas donner le spectacle d'un chef esclave de son corps, quoiqu'une salive âcre et granuleuse montât à mes dents. Je sautai de cheval et lançai ma gourde à mon serviteur tatare qui la remplit et me la rapporta, beau fruit glacé ; à mon tour je pus me rafraîchir, longuement, goulûment, à la régalade, réglant du pouce le débit et pénétré jusqu'au ventre par un fil de gel. Puis, les chevaux entravés, nous nous couchâmes parmi les racines des platanes, pour nous reposer, après le long chemin du désert, au bruit du ruisseau.

Les Chinois dormaient déjà et les gens de Pamir. Je veillais malgré ma fatigue, songeant à des choses de ma jeunesse, à toutes ces routes vaines que j'avais parcourues, où mon pas ne laissait pas de trace, à ces langages barbares que j'avais appris et qui recouvraient mon parler vénitien autant que les années faisaient balle autour de mon enfance et m'en séparaient. Cette ville détruite, où il ne demeurait de vivant qu'un jardin, j'aurais voulu y mourir de langueur et de mal du pays, en prononçant quelques mots de mon dialecte natal, en touchant du doigt quelque souvenir puéril, gravé au noyau de ma vie. Les nuits chaudes sont perfides et fondent notre volonté en miel, en mélancolies complaisantes. Malheur à l'homme seul ! Et

quel homme n'est pas seul? Malheur à tous les hommes !

Comme j'avais étanché ma soif et pris l'habitude du bruit de l'eau, je n'entendais plus rien, pas même la voix liquide. Gassien s'allongea jusqu'à moi et dit :

« Veillez-vous, maître?

— Oui, Gassien.

— Alors, écoutez... »

Je tendis l'oreille ; tout était mort, à mon sens du moins. Mais le fourrier me montra un bosquet, dans la direction du Sud :

« Là-bas, Marc Pol, là-bas... il y a un son de cordes et peut-être... une voix humaine... »

J'avais beau prêter l'ouïe, la main en cornet, je ne discernais pas la moindre fêlure, le plus mince crépitement du silence. Faisant confiance à mon fourrier, je me levai. Le savetier, qu'un cliquetis de mon épée avait dressé en sursaut, se joignit à nous, ainsi que mon serviteur tatare, chien fidèle réglé à ma marche, à mon sommeil, à mes insomnies.

***

Au fond du jardin un homme était accroupi dans une niche en fer à cheval qui rompait seule un mur aride. Maigre et nu, les yeux embusqués à la clairière d'une barbe qui man-

geait son visage, une touaille bigarrée cachait ses génitoires. J'ai vu, parmi les forêts, de tels personnages qui se soulèvent du sol, transforment les bâtons en serpents et vivent sans prendre de nourriture, par diabolique artifice. Celui-ci s'accompagnait d'une guitare de Bagdad à soixante-douze cordes et fredonnait une chanson mélancolique et rauque. Je remarquai qu'il ne grattait qu'une seule corde de son instrument et ne prononçait qu'une syllabe, toujours la même. Quelques pieds seulement nous séparaient de lui et il ne nous apercevait pas, continuant toujours son singulier métier de musicien du désert. Au bout d'un moment, Gassien cria :

« Hé ! si ta guitare a soixante-douze cordes, fainéant, pourquoi n'en pinces-tu qu'une ? »

L'interpellé leva les yeux, deux inflexibles saphirs perdus à la limite de la broussaille, deux pierres maléfiques dont il faut éviter le regard si l'on ne veut tomber en servitude et en sommeil. Ses côtes se gonflèrent et il répondit :

« Si mille silences réjouissent l'âme, pourquoi les brises-tu tous à la fois ? »

Puis il reprit sa mélopée insupportable, torture où il prenait son plaisir. Nous nous taisions. Le savetier murmura à mon oreille :

« Ce guitariste est une vision. Si je faisais

le signe de la croix, peut-être qu'il s'effacerait soudain avec son chant, le jardin, la cité...

— Et le ruisseau aussi, sans doute, interrompit mon serviteur tatare qui, quoique converti en apparence, se méfie toujours de la religion d'occident. Il vaut mieux laisser subsister ce qui existe ; l'eau est précieuse. »

Gassien, garçon expéditif, a toujours le cœur en danse ; il dégaina.

« Si je le tue, dit-il, cette musique de Satan cessera et le ruisseau ne sera pas tari.

— Arrête, m'écriai-je, il n'y a pas matière de mort en lui ; il est trop décharné ; il faut un peu de graisse et de jovialité pour le trépas.

— Cette chanson est une luxure d'enfer, murmura rageusement le savetier, une jouissance terrible, éternelle, un supplice plein de délices suspectes. Tais-toi, guitariste impudique ! »

Il cracha avec mépris ; Gassien, qui est habile à ce jeu, lança son épée, sans oser approcher, visant le foie du mécréant ; le Tatare fit tournoyer son bras comme une fronde, un caillou rond dans la main. Le musicien squelette ne bronchait pas. L'épée, le crachat, le caillou demeurèrent suspendus à une coudée de leur cible, vacillèrent un peu ; puis l'épée se transforma en lézard qui disparut dans une fente du mur, le caillou en papillon qui s'envola,

le crachat en rose qui tomba sur le sol en s'effeuillant.

« Magie noire ! » hurla le savetier et il expédia deux ou trois *Pater* avec force coulpes et génuflexions, tandis que Gassien bredouillait des *Amen*.

Alors, tant l'efficacité des prières véridiques est grande, l'homme cessa de chanter, les soixante-douze cordes de la guitare cassèrent l'une après l'autre, en commençant par la plus basse, ainsi que sous l'ongle de Dieu, et l'instrument se résolut en poussière d'or sur le ventre et les cuisses du démoniaque immobile, semblable à une idole de la Chine.

« Anathème, proclama le savetier, la nudité de ce païen offense le ciel et son attitude est lubrique.

— Savetier, dis-je, la continence empoisonne ta rate ; tu es possédé par un mauvais ange, malade de chasteté. La carne sèche, le cuir tanné ne sont jamais nus.

— Maître, bougonna le tire-alène, fort chatouilleux sur ce point, vous m'offensez sans indulgence et je pourrais répliquer de telle sorte... »

Il n'acheva pas ; l'homme de la niche l'interrompit d'une voix de colère :

« Que me voulez-vous, infidèles ? Comment

êtes-vous entrés dans cette ville dont la Providence a embrouillé les chemins d'accès? Pourquoi troubler ma méditation? Quel vacarme de néant faites-vous ici?

*
* *

— Je me nomme Marco Polo, dis-je ; ceux-ci sont mes gens. Toute l'Asie connaît mon nom, des îles du Sud, torrides, aux plateaux du centre où le sang jaillit des oreilles du voyageur, aux plaines de glace du Nord. Je parcours la terre, tel est mon emploi, chargé d'ambassades par les rois, chargé d'enquêtes par ma curiosité que les sept planètes ne rassasieraient pas. Voici la clef de ma maison, à Venise, où je ne suis pas revenu depuis tant d'années. Si l'on mettait bout à bout les lieues, les parasanges et les li que j'ai marchés ou chevauchés, on déroulerait un beau ruban et de couleur merveilleuse. Ami de tous, puisque chacun peut m'apprendre un événement ou m'enseigner une route, je n'ai de mépris pour personne, ni de haine, puisque mon amitié ne dure pas plus d'une étape, d'une halte, et n'a pas le temps de tourner à l'aigre. Apprends-moi le nom de cette ville et son histoire, je te tiendrai quitte. Je n'importune jamais. Je m'enrichis et je passe avec un beau salut ; mon

étoile est impatiente comme l'oie sauvage.

— Fou, fou ! répliqua l'homme. Cette cité n'a pas de nom ; elle est morte. Cette cité n'a pas d'histoire ; elle est morte. Pourquoi te fatigues-tu par les chemins, quand tu peux acquérir la vraie science, assis dans ta chambre, le regard plongé à l'intérieur où réside le Dieu permanent et non éparpillé sur les apparences, l'ouïe murée à l'écho de l'événement, ouverte à la connaissance. Déguerpis. Il n'y a rien de commun entre nous. Je demeure ; tu passes. Tu mens à ton destin, cette nuit. Que n'as-tu déjà passé?

— Écoute, répliquai-je, j'ai pour loi de savoir. Quand je tiens mon gibier, il faut qu'il rende gorge. Je paie de ma compagnie celui qui aime ma compagnie, de mon départ celui qui préfère la solitude. Mon obstination n'a pas de limite. Moi, le mobile, je resterais un siècle devant un caillou roulé, si ce caillou pouvait s'entr'ouvrir un jour et m'apprendre ses aventures, les mœurs de sa race, me montrer le visage du Dieu des cailloux. Pour te libérer de ma présence, la parole est ta seule arme. Le conte fini, je m'en vais.

— Fou ! Fou ! Fou ! » reprit l'homme, en chassant, à pichenettes de moquerie, la poussière d'or de ses cuisses.

Puis il me fixa si sauvagement que je dus

baisser les yeux, en invoquant saint Marc l'Évangéliste, mon patron, pour ne point tomber en léthargie.

« Enfin, dit-il, je parlerai, si je n'ai que ce moyen de te chasser de ce lieu. »

Je dus imposer silence à Gassien et au savetier qui murmuraient. Ils se couchèrent à l'écart, feignant de se boucher les oreilles, mais ils ne perdaient pas une syllabe, comme on le verra par la suite ; et l'homme nu tira un mauvais profit de son histoire et de ses farouches auditeurs. Voici le conte, tel qu'il me fut conté par le musicien de la niche.

*
* *

A cette place s'élevait jadis une ville très puissante, point de jonction des routes du désert et de l'océan, racine commune du double éventail des caravanes et des nefs. Une race âpre au gain et libérale de sa peine avait creusé les rigoles où coule la richesse, et la richesse, comme une eau docile, ruisselait d'elle-même, par habitude, et se déversait dans la cité. En sorte qu'au bout de quelques générations, cette race perdit l'habitude du travail et jouit oisivement d'une abondance dont les sources paraissaient ne devoir jamais tarir. Alors on oublia les chansons du premier âge, utiles

à l'effort, et les poètes fiévreux, subtils et fades attaquèrent les cœurs, les philosophes affinèrent la foi jusqu'à la mystique et l'irréligion. Puis des étrangers descendirent des hauts plateaux et la magie, qu'ils enseignaient en échange de l'or, régna.

J'habitais une vaste demeure au bord de la mer, avec un jardin carrelé de faïence, où les fleurs étaient belles comme des artifices, avec des chambres plus fraîches que les grottes sous-marines, jonchées de tapis aussi mystérieux que des pelages vivants, que des toisons de déesses ; le pied, en s'y posant, éprouvait une douceur de meurtre et de sacrilège, comme si le sang allait jaillir, comme si la foudre allait tonner. Le soleil n'entrait pas chez moi ; je dormais le jour et je buvais longuement la douceur des nuits. Je n'avais que trois femmes, dont j'usais peu ; la musique et la peur de la mort étaient mes principaux divertissements. Dieu n'a rien donné à l'homme de plus poignant et de plus terrible, je le croyais du moins à cette époque. Celui qui n'applique pas sa force à gagner son pain de chaque jour, quel rideau lui voilera le vide? Le chant n'est-il pas l'élancement suprême vers le silence définitif? Tant y a que j'ai vécu des années nocturnes, fondu dans le plein de l'angoisse. Je bâtissais des mondes, plus fugitifs encore

que le réel, sur les soixante-douze cordes de ma guitare, et Dieu lui-même vacillait à la cime de ces créations sonores dont j'étais le témoin, l'architecte et le destructeur. Tout s'assourdissait à l'aurore, quand j'abordais la terre ferme du sommeil. De nouveaux univers naissaient du crépuscule. Parfois une de mes femmes mourait d'ennui et je laissais à mon majordome le soin de la remplacer à sa guise.

Une nuit, un visiteur se trouva soudain assis devant moi, les jambes en ciseaux, les genoux jaunes et polis comme des billes de buis. C'était un de ces étrangers à haut bonnet qui descendent des plateaux et enseignent la magie contre de l'or. Personne de mes serviteurs ne l'avait vu entrer quoiqu'il fût grand et large ; son poids ne ployait pas le poil du tapis et il y avait un jour d'un pouce entre son séant et le sol. Je savais qu'il se tenait là, et cependant, à proprement dire, je ne le voyais pas, car il appartenait au cycle de la terre, pendant que je vivais dans celui des sons. Il baissait les yeux sur sa barbe taillée en trémie, noire et annelée ; l'échine de son nez iranien était exactement verticale. Je ne me souciais guère de cet auditeur ; je grattais mes cordes et j'entretenais un univers de vibrations. Lui ne bougeait pas, semblable à un bouc méditatif. Puis mes mains abandonnèrent la guitare dont

le son se prolongea longtemps ; et ce prolongement lui-même, quand l'oreille ne l'entendait plus, ne voulait pas mourir en moi. Enfin le dernier souffle de cette agonie muette s'exhala quelque part, très loin ; j'eus un tressaillement ; le visiteur toucha soudain le tapis, comme si l'on eût enlevé une cale invisible de dessous son séant, et leva le doigt à hauteur de la tempe.

« Les femmes, » dit-il.

Un mot, rien qu'un mot. Il laissa retomber la main sur sa cuisse et sourit. Un air plus dense entrait dans la chambre, des vapeurs, un brouillard d'où se dégageaient peu à peu des formes, rondeur fuyante d'une hanche, globuleuse d'un sein, allongement d'une jambe, ligne en col de vase d'une nuque, triangle à pointe sourde, et parfois, ainsi qu'une rose jetée, une bouche, ainsi qu'un diamant perdu, un regard. Une odeur suave se répandit, par bouffées, par vaguelettes, parfum de fleurs lavées de pluie, à l'automne, mélancolique et excitant, qui soulevait des ondes de force vive, creusait des dépressions de langueur. La laine du tapis se couchait, semblable au poil d'une bête qu'on caresse. J'oubliai, d'un éclair, la musique et la peur de la mort, mes raisons de vivre. Il me sembla que je venais de renaître à neuf, sans souvenir aucun d'une existence antérieure. Je repoussai du pied la

guitare qui gémit ; je refusai d'entendre ce gémissement.

« Les femmes », murmura l'homme, sans bouger même le doigt à cette reprise. Les vapeurs se dissipèrent ; une courbe de sein s'effaça, s'étira ; une bouche s'effeuilla, tourna en poudre, en fumée ; un regard disparut sous l'arcade de l'œil comme la lampe de la servante qui ferme la porte, le soir ; et l'arcade même n'interrompit plus la nuit, noyée dans la grande bâtisse des ténèbres. L'odeur ne fut bientôt que souvenir, rêverie, oubli. Cette épaule, qui arrachait encore un peu de nacre à la pénombre, une chevelure invisible l'avait aveuglée. Je chassai d'un geste mes trois épouses superflues. le majordome châtré, les autres serviteurs. La respiration de la mer, au bas des terrasses, contenait sept battements de mon cœur. Sept contre un, tel était le rythme qui me distinguait, le rapport de moi-même au monde, le nombre qui me protégeait contre la fusion totale, la mort arithmétique. J'interrogeai faiblement le magicien.

« Que veux-tu de moi?

— La moitié de tes richesses.

— En échange de quoi? »

Il ricana :

« Eh ! Eh ! la moitié de tes richesses, ce n'est pas trop.

— En échange de quoi? Parle. »

Son doigt dessina une ligne chimérique, allongée, renflée, ponctuée aux points sensibles, aux pôles d'une chair de songe, une ligne qui résumait toutes les formes que j'avais vues en vapeurs. Une haleine de parfum flotta ainsi que le souffle d'un coffre entr'ouvert, où dorment des étoffes chères, portées un jour de bonheur. Puis le bras du magicien s'abaissa ; le couvercle du coffre étouffa l'odeur exhalée.

« Les femmes... » dit encore mon visiteur.

J'étais dans un état d'agitation fébrile ; le froid et le chaud glaçaient et brûlaient alternativement, simultanément, mon corps. Mon cœur frappa huit, neuf, dix coups pendant que la mer respirait, et s'arrêta soudain, devint imperceptible. J'appliquai mon front aux carreaux de faïence du mur dont la fraîcheur traversa mes os. Le mage iranien reprit :

« Musique, peur de la mort, est-ce vivre quand il y a...

— Quand il y a quoi?... Allons, plus de réticences... explique-toi. »

Il ôta son bonnet persan qu'il posa devant lui, et découvrit son crâne rasé :

« Quand il y a... tout le reste. Comprends-moi bien. Ce n'est pas l'avidité qui m'a introduit chez toi, cette nuit. Qu'importe l'or, puisque je sais transmuer le fer en or? Jamais

tu ne pourrais m'offrir assez de ce que je peux créer par la magie de deux paroles. Si je réclame un salaire, c'est parce que tu ne tirerais guère de satisfaction d'un don gratuit. L'homme doit payer ; une oblation est de règle à l'entrée d'un paradis. Dieu a établi cette loi.

— Je ne désire rien, étranger. Pourquoi interrompre mon chant?

— N'a-t-il pas duré autant qu'il convient? Ta guitare a l'air d'un cadavre ; elle a donné tout son suc ; il ne reste d'elle qu'un zeste jaune et séché. Demeureras-tu, seul des gens de la ville, sourd à la magie? Nous sommes descendus des montagnes, nous les ascètes vierges, buveurs de neige, mangeurs de racines, pour vous enseigner la volupté. La richesse vous encombre, l'oisiveté vous appauvrit. As-tu jamais songé combien il y a de femmes, des colonnes d'Hercule aux îles de la mer de Chine? As-tu tenté de les dénombrer?

— Jamais, en vérité. Mes trois épouses me suffisent, et au delà.

— Trois épouses. Ah ! ah !... Je te parle, moi, de toutes les femmes du monde. Le jour elles se baignent, s'épilent, pétrissent la farine de maïs, décortiquent le riz, distillent la tubéreuse, fardent leur visage, nourrissent leurs enfants, médisent du prochain, occupations

ordinaires de leur sexe. Mais la nuit ! As-tu compté combien de jeunes filles ne dorment pas dans leur lit solitaire, combien d'épouses pourvues sont plus solitaires encore dans une couche où leur cœur et leur chair n'ont pour compagnie qu'un repos gavé, qu'un ronflement ennemi? Leur sommeil est un masque posé sur leur face. Si leur mari les secouait, il ne trouverait rien sous ce masque. Leur corps est un palais déménagé clandestinement, aux parois intactes. Où vont ces femmes absentes de leur couche, évadées de leur peau, désertrices de leur sommeil? Le sais-tu?

— Ma foi, que m'importe !

— Que t'importe... Ah ! ah ! Elles errent, les vagabondes, elles cherchent, appellent, se glissent, s'offrent. Elles appartiennent à qui sait les prendre. Il y en a de douces, de tristes, de rieuses, de hautes avec des jambes de course et des têtes de genettes, de petites aux seins gonflés, divergents, de molles et sucrées comme des figues, que fait choir la moindre brise, qu'ouvre le moindre attouchement, de dures et verrouillées comme la coloquinte. C'est pourquoi la nuit a une odeur de femme et de fièvre, sauf quand souffle le vent de la montagne, salubre aux héros, mortel aux délices. C'est pourquoi les étoiles tremblent à cause de tant de trouble et d'inquiétude entre elles et

nous, et l'Océan se soulève et s'abîme ainsi qu'un flanc d'homme trop minutieusement caressé. Allons, la moitié de tes richesses, et je te livre le secret de voir, de choisir, d'asservir.

— La musique, dis-je...

— Toute musique cède à l'amour. »

Je repris d'une voix altérée :

« La peur de la mort... »

L'étranger me coupa hautainement :

« L'amour ne la surpasse-t-il pas en angoisse, en épuisement ? »

Je me sentais vaincu ; je n'osais répliquer. S'il y avait eu, dans mon jardin, une rose, un cyprès et un rossignol, peut-être aurais-je résisté, un vers de poète aurait-il monté à ma gorge et étouffé mon désir. La poésie est un poison innocent qui prémunit, donne un avant-goût de toute chose, tue l'action et l'accomplissement. Mais cyprès, rose, rossignol, ces accessoires manquaient ; je n'avais pas de défense. Je posai mon pied nu sur la guitare dont les cordes marquèrent la peau de ma plante de sillons parallèles.

« La moitié de mes richesses, dis-je, c'est peu. Prends tout.

— La moitié suffit.

— Dois-je appeler mes serviteurs?

— Inutile, je possède, moi aussi, des esclaves. »

Il dénoua de sa taille un sac de chanvre long et étroit.

« Et d'abord, fit-il, les métaux nobles, l'or et l'argent.

— Une sachée n'en tiendra pas le quart.

— Tu verras bien. »

Il claqua de la langue d'une certaine façon peu commune ; l'or et l'argent, pépites, lingots bruts, saumons, pièces frappées au coin de la ville, entrèrent dans le sac, par files et s'arrimèrent si habilement au fond, comprimés, qu'ils ne remplissaient pas la dixième partie de leur réceptacle. Les gemmes suivirent le même chemin, silencieusement, m'inondant de feux roses et verts au passage, et les perles, émigration aérienne de pleines lunes, les rondes, astres parfaits, les baroques qui semblaient vues par un mangeur de haschisch, et mes biens-fonds, jardins, champs de blé, roseraies, pâtis, mes troupeaux, nuages laineux et bêlants, mes dromadaires, pareils à des insectes bossus aux longues pattes, mes bergers, mes esclaves.

« As-tu vérifié le chargement, dit le mage, est-ce bien l'exacte moitié? T'ai-je fait tort d'un agneau ? »

Je haussai les épaules. Il poursuivit :

« Tu as trois femmes, un nombre indivisible.

— Garde-les ; je n'aurai plus besoin d'elles si tu me fournis si abondamment.

— C'est juste. Mais je te rendrai trois eunuques en compensation.

— A ton gré, marchand de maléfices. »

Mes femmes vinrent donc grossir le butin de l'étranger et la moitié même de ma demeure s'engouffra dans le sac, qui était presque comble. Il restait juste assez de mou à la toile pour qu'on pût ficeler toutes ces richesses en boudin avec un lacet de cuir. Quand il l'eut fait, le mage me regarda fixement.

« Ami, je vais t'enseigner le secret. Cependant j'ai oublié une condition. L'accepteras-tu? A chaque femme que tu abandonneras, l'ayant possédée, tu perdras un grain de ta substance, un pois chiche de ta chair. Peu de chose, en vérité ; et il ne tient qu'à toi d'être constant. Réponds-tu oui? Sinon, le pacte se dissout ; les richesses s'échappent de leur prison et reprennent leur place. »

Il ne quittait pas mes yeux ; je voulais tourner la tête ; son regard me rejoignait quand même, par une courbe ; je fermai les paupières ; mes paupières étaient un parchemin huilé, pénétable, laissaient passer la flèche de domination. J'enfouis mon visage dans un épais coussin ; cet étouffement ne me délivrait pas ; des formes vagues, féminines, s'enchevêtraient, se dénouaient au cœur de cette ombre soyeuse dont les reliefs de broderie marquaient mon

front ; une bouche, un diamant, un arc de croupe, un ongle d'orteil accusaient l'absence des corps et les imposaient violemment. A mes narines arrivait une odeur d'automne et de fleur, à mon ouïe un murmure infatigable et décevant. Un pois chiche ! Qu'est-ce qu'un pois chiche auprès de tout ce que j'ai déjà payé? Je jetai le coussin qui s'écrasa dans l'encoignure. La nuit m'éblouit de sa lumière duvetée, verdâtre, une lumière de peau de pêche, du côté à l'abri de l'ensoleillement. Le mage avait chargé le sac sur ses épaules et attendait, les mains aux hanches ; mon demi-patrimoine l'incommodait autant qu'un fardeau de plumes.

« Homme, dis-je, révèle-moi le secret.

— Alors, le pois chiche?...

— Oui, le pois chiche de ma chair.

— A chaque abandon...

— C'est convenu. »

Il remonta sa pacotille d'un coup de reins et frappa du pied. La charge trembla avec un cliquetis confondu de rires, de bêlements, de heurts métalliques. Je ne regrettais pas mes richesses, je ne regrettais que la musique et la peur de la mort qui avaient, jusqu'alors, soutenu ma vie, qui m'abandonnaient à la maturité de mon âge.

« Ami, dit le magicien, tu es venu tard,

tu es venu le dernier, mais tu es venu. Tu saurais, si d'autres plaisirs ne t'avaient fermé à toute connaissance, à toute curiosité, que les gens de la ville appellent, la nuit, les femmes de l'univers, accueillent les errantes, fixent les vagabondes. L'air est obscurci de formes, éclairé de regards, enchanté de soupirs, parfumé de l'odeur des races diverses, des effluves de tous les climats. Mais tu te complaisais à des songes inexpiables ; cette volupté répandue glissait sur toi comme l'eau sur le corps enduit de graisse du nageur. Maintenant tu vas vivre, vivre réellement... Oh ! oh ! vivre... »

Cet homme de race pure, descendu des hauteurs glaciales, dont les traits possédaient l'assurance et la gravité des montagnes, ricanait, convulsait sa face ainsi qu'un singe métis de la plaine. Ce ne fut qu'un instant, où je vis pourtant ma perte, où je me sentis le jouet d'un mauvais esprit. Son visage recouvra bientôt son aplomb.

« J'éprouve presque du remords, reprit-il. L'espoir de la pourriture et le chant, ne sont-ce pas des occupations honorables, les seules honorables et définitives? Enfin je détiens la moitié des richesses de la cité et dix-sept sacs déjà de pois chiches...

— Quels pois chiches?

— Mais ces pois chiches de substance hu-

maine que me valent les caprices, les satiétés, les abandons.

— Qu'en fais-tu?

— Des richesses, rien. Je les enfouis dans ma cave.

— Non, des pois chiches?

— Rien, non plus, pour le moment. Quelque jour, peut-être, j'emploierai cette matière à une grande œuvre.

— Quelle œuvre?

— Tu m'en demandes trop... A créer, peut-être, une génération d'êtres plus grands que l'homme, soumis à ma loi, qui m'aideront à la conquête des régions supérieures, où nous n'avons pas accès, à forcer le chemin qui mène...

— Quel chemin? Parle. Et où mène-t-il?

— Tu n'as pas besoin de savoir. Ne possèdes-tu pas, déjà, le peuple des rêves errants? Adieu. Voici le secret. Chaque soir, à nuit close, couche-toi sur le dos, ferme les yeux et compte de un à mille, sans omission ni répétition, à la cadence de ton cœur. Le reste viendra de soi-même. Jusqu'à l'aube, tu seras roi du domaine que je t'ai vendu. »

Il entra dans le mur comme dans la fente d'un rideau et la paroi se ressouda derrière son passage. J'avais hâte de vérifier si le magicien ne m'avait pas menti, et ne m'avait pas frustré de mon bien sans me laisser en échange qu'une

formule de duperie. Je m'étendis sur le divan, je fermai les yeux, je comptai jusqu'à mille et dus m'y reprendre à plusieurs coups, ma hâte sautant des nombres, mon scrupule en répétant. Enfin je réussis. Une sorte de torpeur voisine du sommeil, mais distincte, consciente, dédoublée, s'empara de ma raison ; les derniers nombres s'étaient échappés de ma bouche comme des flocons légers, des fleurs de neige, des syllabes nées à cent lieues, poussées à travers moi-même par un souffle d'outre-terre. Et la longue suite des nuits commença.

Combien d'années, combien de lunes rondes, échancrées ou nulles? Je n'en sais rien ; je n'en ai pas tenu registre. Des jours alourdis, abrutis, traînants, assoupis en siestes sur les carrelages frais ; des repos fiévreux, remués d'un coin à l'autre, de la galerie à la chambre, par l'hébètement et l'inquiétude ; des fruits mordus et rejetés ; des mains sèches collées à l'alcarazas qui ressue ; des après-midi de chat malade, acoquiné à une maison hostile ; des saisons qui ne se joignent pas et dont les franges se brouillent ; des affres lentes et prolongées, une sorte de vertige au bord de l'agonie et l'impossibilité d'en finir ; la sauvagerie domestique des voluptueux qui rôdent désespérément dans la cage dont ils ont eux-mêmes scellé les barreaux. Nulle évasion ; des membres

rompus par le souvenir et l'attente. Et le soleil cruellement cloué au zénith n'en veut pas bouger, refuse de descendre son quart de cercle... Mais au crépuscule, au bout d'un siècle de rage endormie, quel soudain rafraîchissement ! L'horizon capture, d'un revers de colline, le disque de l'astre maudit ; l'ombre investit le sable et l'eau. Je guette l'obscurité totale, j'erre à travers le jardin, la moitié de jardin qui me reste, devenue bleue et violette, mûrie à la chaleur, gonflée de suc et de sucre roux, et qui s'épanouit, se fendille, est ouverte par des couteaux d'or. Il n'y a pas de lampe ; tout veille nocturnement, s'épuise, s'impatiente, s'alanguit. Les nuits passées s'accumulent, évaporent leur poison ; chaque instant est la distillation de cent heures, de mille étreintes, de fatigues lourdes, d'ardeurs recrues. Je lave mon corps ; je parfume mes mains, mes aisselles ; je me couche ; je compte, les paupières contractées.

Je ne m'étais jamais douté, avant mon pacte avec la magicien, de la densité, du surpeuplement de ces nuits qui me paraissaient jadis vides, où mon chant et ma guitare à soixante-douze cordes élevaient des architectures aux assises tremblantes, des mondes dans l'immatériel. Maintenant, tant de vagabondages, d'exils, de fuites, de troupeaux inextricables les rem-

plissent que mon regard ne distingue plus les étoiles, que ma respiration est oppressée de ces nuées, que mon bras ne peut s'élever sans rencontrer une résistance molle, impénétrable. Cette foule plafonnante m'emprisonne. Qui choisir? Les formes les plus belles ont leur monotonie, les plus laides leur accent de singularité. N'est-il pas des âmes vulgaires, médiocres, pour lesquelles on peut nourrir un goût atroce, qui peuvent dispenser les délectations de l'enlisement, de l'ennui. On trouve là toute la féminité de l'univers : la chinoise bistre, sournoise, savante, ambiguë, la franque rousse et blanche, qui ne s'épile pas, qui a des paquets de toison et ces bizarres scrupules, ces élancements impudiques, ces réserves entretenues par une religion de volupté clandestine, la négresse huileuse, l'indoue qui vibre sous l'ongle, la triste, la menteuse, la confiante, l'éplorée, la perfide, l'impubère, celle du déclin, riche et fripée, celle qui résiste, celle qui défie, celle qui pleure derrière sa main. Les mâles ont leurs compagnes à côté d'eux ; ils dorment, ils croient leur honneur en sécurité, et c'est le moment le plus trouble, le plus louche, le plus pénétré d'adultère. Pendant ce temps, les insatisfaites, c'est-à-dire toutes ou presque, courent, s'accouplent, se reprennent. Notre ville est leur bien, le sommeil leur navire.

Et quels voyages plus merveilleux encore n'accomplissent-elles pas quand je crois les enfermer entre mes paumes, mes genoux, mon haleine, mes balbutiements, ma jalousie, et qu'elles se servent de ces enchevêtrements de chaînes pour mieux s'enfuir.

Ainsi passait le temps, parmi les conjonctions diverses, coupé par les grands trous d'inertie des jours. Je n'étais plus que matière à donner le plaisir et à le recevoir ; toute autre fonction se dérobait. Fidèle d'abord et constant, dans la mesure du moins où le permettait l'abondance des tentations offertes, je garde le souvenir de corps et de visages qui m'attachaient, où se limitait mon désir. Mais bientôt je devins aveugle à leur passage, sourd à leur insistance. Bientôt toute femme connue, toute forme approchée me devint intolérable. Les caresses me liaient et me déliaient, ensemble ; la possession me saturait et me séparait. Au comble de la joie, la pensée de résoudre cette éternité promise, amorcée, de tuer une union parfaite à l'instant même où elle se concluait, falsifiait mon plaisir, le décuplait aussi. De tant d'abandonnées, dont les ombres roulaient et gémissaient dans la chambre, mes caresses délirantes, mes exaltations à la fois furieuses et hypocrites recevaient une efficacité démoniaque. Nuits, grandes nuits de négation et

d'accouplement, la réalité du monde était détruite par ces femmes qui mentaient à l'apparence de leur vie, à la confiance endormie de leurs amants ; je mentais à leur mensonges, à moi-même ; rien ne se maintenait simple et pur dans l'inextricable des duperies ; je touchais le fond malsain de la création. Aurais-je pu, si Dieu avait établi une logique, me réveiller, ne pas me diluer en brume de cauchemar, respirer encore à la lumière du soleil ? Mais il y a, sans doute, une sorte d'incorruptibilité, de santé au fond de l'extrême pourriture. Je ne m'anéantissais pas, et cela recommençait au crépuscule suivant.

Un jour, en me penchant sur l'eau, je me vis si maigre, si évidé, qu'il me sembla que la mort m'avait déjà saisi ; sa main me marquait aux tempes. Combien d'abandons ? Combien de pois chiches de ma chair payés au magicien des montagnes ? Une peau collée à ma carcasse, des viscères secs contre les vertèbres, tel que vous me voyez aujourd'hui, enfoui sous un pelage blanchissant et l'œil mortel comme une pointe de poignard. Le soir, cependant, je me couchai ainsi qu'à l'ordinaire et j'eus la force de compter jusqu'à mille. Personne ne vint ; l'ombre demeura déserte. Je recomptai ; une forme se glissa près de moi ; je n'ouvris pas les yeux ; je ne voulais pas voir. Son souffle

parcourut ma face ; ses doigts se posèrent près de mon cœur, cinq places fraîches, cinq oasis de grandeur inégale, parmi les dunes brûlantes.

« Me reconnais-tu? dit-elle.

— Non pas.

— Je suis la Franque que tu as aimée, jadis, que tu n'as plus appelée.

— Je ne me souviens pas. Tout a passé.

— Louise, Louise, du pays des vignes. Je t'ai conté mon histoire.

— Je l'ai oubliée.

— Mon mari est parti pour les pays barbaresques ; il ne revient pas ; je n'en ai pas de nouvelles ; je l'attends ; je veux, je crois l'attendre fidèlement. Je suis là-bas, dans ma maison à flanc de coteau, au-dessus des celliers, et cependant je suis ici. Je l'aime et cependant je souffre de me sentir abandonnée de toi. Je flotte par ces domaines de la nuit où le péché se mêle aux pensées saintes, où rien n'est avoué, ni consenti, ni refusé. Je l'aime ; je suis triste. Caresse-moi, console-moi, toi qui es mon sommeil et mon crime...

— Je ne te connais pas, fis-je. Va-t'en. Où sont les autres?

— Les autres ne sont nulle part. Je suis ici et là-bas... »

Elle pleurait, elle riait doucement aussi, son

corps allongé le long du mien comme la barque contre le môle ; une houle la soulevait, l'animait ; je ne bougeais pas, je ne pensais à rien. Au matin, elle s'évapora. Une larme, d'elle, coulait le long de ma joue ; j'avais les yeux secs. Alors, pour la première fois depuis des années, je montai sur la terrasse qui domine les alentours et je m'aperçus que la cité était détruite et qu'il n'y demeurait que moi de vivant...

*
* *

Le narrateur se tut. Je lui criai :

« Poursuis. Marco Polo, celui qui écoute et n'oublie pas, te l'ordonne. Ton histoire n'a pas de dénouement et tourne en bouillie. Pourquoi la ville était-elle détruite? A la suite de quelle malédiction? Je voyage afin de m'instruire. J'ai pour amis tous les chroniqueurs de la terre, pour ennemi qui me laisse le bec dans l'eau. Parle. Achève. »

Il se pencha hors de son alvéole et répondit fiévreusement :

« Laisse-moi tranquille. Hors de ma vue ! Je ne sais rien d'autre. Que m'importe le reste? De qui l'aurais-je appris, puisque la cité était vide. Sache seulement que je repris ma vieille guitare, me nichai au trou de ce mur ; j'y passe mon loisir à chanter une seule note. Les univers

ne s'élèvent plus avec ma musique qui n'est qu'amertume, souvenir, déchirement... »

Soudain une corde se déroula du haut du mur et un nœud coulant prit mon interlocuteur à la gorge. Gassien, perché au faîte, tirait de toute sa force et le captif râlait, se défendait, sa cramponnait de la griffe et de l'orteil. En vain. Il céda bientôt et se trouva pendu à quelques pieds du sol. Gassien, dont les cuisses embrassaient une sorte de créneau, balançait sa marionnette, qui ne pesait guère, au bout du fil de chanvre, en l'injuriant. La corde n'était pas suiffée et glissait mal ; le patient ne s'étranglait pas à fond ; cette dégoûtante comédie pouvait durer encore un bout de temps. Le savetier borgne ne l'entendait pas ainsi ; il bondit, s'accrocha aux jarrets du luxurieux musicien. Le fourrier faillit être désarçonné, mais il se roidit à craquer et tint bon ; le garrot se bloqua et il advint au supplicié ce que la pendaison procure d'ordinaire à ceux qui font le grand saut par ce moyen et que la décence m'empêche de plus clairement énoncer. Digne fin d'un pécheur endurci dans le plus immonde et le plus excusable des crimes ! Le savetier lâcha les jambes du mort et Gassien la corde ; le cadavre s'écroula sur le sol ; le bourreau descendit du mur par une brèche où il trouvait prise.

« Pourquoi, dis-je, avez-vous branché ce mécréant? Quel mal vous a-t-il fait?

— Maître, répliqua le savetier avec une sombre ardeur, une femme vint un jour dans mon échoppe pour que je prenne mesure de son pied et que je la chausse exactement. Ce pied était délicat, j'enviai l'herbe qu'il foule, la fourmi qu'il écrase ; mon œil ne pouvait s'empêcher de remonter au-dessus de la cheville, où la forme insidieuse du mollet prend naissance et conduit la pensée, par une sollicitation satanique, aux chemins interdits. Horreur ! Horreur ! Je saisis mon alène et crevai cet œil qui offensait Dieu. Je n'en garde qu'un et qui suffit, hélas, au péché. Borgne, aveugle, sourd, noué, l'homme est encore une bête de stupre. Je n'ai pu supporter les discours de ce païen et les images qu'il présentait même à mon œil mort... »

Il frappa la charogne du talon ; je me détournai avec répugnance de ce fanatique que j'avais amené de la Petite Asie, pays où la débauche effrénée dispute les âmes à la plus barbare continence ; son éborgnement l'y avait rendu célèbre. Je ne suis pas théologien ; il me paraît cependant que ce pudique rapetasseur raisonnait mal. Si nous mutilons de notre corps ce qui peut devenir sujet de tentation, que nous restera-t-il à bref délai?

« Mais toi, Gassien, tu es de bonne race. En toi, la rigueur de la foi s'accommode aisément des compromis de la nature et de la religion. Pourquoi as-tu meurtri cet honnête paillard ? »

Il hésita un moment, puis il répondit d'une vois faible :

« Je suis né d'un pays de vignes ; j'ai une maison à flanc de coteau, bâtie sur cellier. Une femme m'attend, là-bas, depuis des ans.

— Eh quoi ! garçon, te crois-tu le seul fils de tailleur de vigne qui coure le monde?

— Elle se nomme Louise, monsieur. »

Il y avait tant de douleur dans ces simples paroles que je n'osai répliquer, pas plus qu'on n'a le front de contredire un agonisant. Je fis un signe et nous regagnâmes notre campement où dormait la troupe, bercée par la rumeur de l'eau.

. . . . . .

Plusieurs années s'écoulèrent. Gassien avait péri en me sauvant d'une embuscade ; le savetier borgne m'avait quitté pour regagner la Petite Asie, où sa continence rencontrait plus d'admirateurs que parmi les Chinois. Je me trouvais à la suite du Grand Khan en compagnie d'un prêtre nestorien, pourvu de savoir et fort loquace, et d'un nécromancien du Ma-

zandéran, assez bonhomme malgré le répugnant de son état, dont le prince, curieux des arts diaboliques, ne se séparait guère. Nous devisions souvent, tous trois, à la halte ou pendant les marches. J'eus l'occasion de leur narrer mon aventure avec le musicien ; le prêtre me rapporta une chronique arabe, fort authentique, relative à une ville dont les habitants s'adonnaient à la magie et s'en servaient pour amener dans leurs lits les plus belles femmes de l'univers. Dieu, irrité, les ensevelit à la fin sous les ruines de leurs palais. Le prêtre avait oublié le nom de cette ville ; mais il s'agissait à coup sûr, de celle où j'avais eu l'heureuse fortune de camper une nuit et de me régaler d'une belle histoire et d'une pendaison impromptue.

« Quant aux pois chiches, dit le nécromant mazandéranien, j'ai connu jadis un initié de Perse, instruit des hautes sciences, qui en possédait mille sacs. C'étaient des pois chiches de matière humaine, vivante et imputrescible, et il se flattait d'en pétrir une race dont il serait le Dieu. J'ignore ce qu'il est devenu. Il n'a pas dû réussir. S'il y avait un Dieu nouveau et une race pour le reconnaître, cela se saurait. »

PARAVENT A TROIS FEUILLES

I. Confidences d'une Ombre.

Écoute-moi, je suis ton ombre. Je te connais depuis ton origine ; tu venais à peine de pousser ton premier cri, je naissais. Je fus jadis une ombre enfantine, ronde et accroupie, qui avançait à quatre pattes ; j'ai acquis de la longueur, de l'étoffe, de la gravité ; la nourriture que tu prenais me profitait aussi, sauf en épaisseur ; car je ne possède que deux dimensions, hélas ! au lieu de trois comme mon maître ; et c'est pourquoi je dépens de lui, de toi.

Es-tu mon ennemi ou mon ami, mon père ou mon frère? Qui le sait et qu'importe ! Un Dieu m'attacha à tes pieds, à ton talon quand la lune te regarde en face, à tes orteils quand le soleil chauffe ton dos. Tu peux changer le point de mon entrave, mais non m'affranchir. Assieds-toi, je me colle à ton derrière ; fais l'arbre fourchu, je sors de ton crâne ; marche

sur les mains, je fuis de tes doigts. Et si tu bondis, un abîme se creuse entre nous, ô mon maître, je deviens libre un instant comme un frisson mouvant de l'herbe, comme une couleur errante de la terre. Durée d'un éclair, car tu pèses et tu retombes. L'ombre de la colombe est heureuse.

Tu ne me plais guère, mon maître ; ton caractère ne varie pas et ta monotonie insulte à la diversité du monde. Moi je change, je m'allonge, m'étire, me casse, me courbe, me contracte, j'épouse les formes que je rencontre ; me voici, légère, mobile et perpétuellement nuptiale. A midi je me fonds en toi et, si tu te levais avec l'aube, tu saurais que je peux devenir plus vaste que la plaine et que mon chef atteint les îles de la mer. Mais tu dors, tu t'acagnardes, tu me prends du ventre ; et je n'ai jamais cueilli les roses extrêmes de l'ouest qu'à une occasion ou deux et par hasard, quand tu allais manquer un train ou qu'un mal de dents te travaillait.

Tu m'ennuies, tu m'obsèdes. Quelle manie de me voler toujours mon soleil ! N'existe-t-il pas d'autre emploi dans l'univers que de bâtir un mur entre la lumière et moi ? Es-tu jaloux ? Il y a de bons jours cependant, jours de touffeur d'été, de nuages bas, de clarté diffuse où je me dissous au cœur des choses et je t'échappe,

ô tyran opaque. Pourquoi poursuivre toujours ton chemin sur les routes, le macadam goudronné qui pue, puisque j'aime les gazons? Pourquoi me meurtrir aux pavés quand je préfère, tu le sais, les boulingrins?

Une fois, mon maître, tu faisais la planche, dans une rade océane ; tu houlais et tu tanguais comme un vaisseau sans mât, sans quille et sans étrave, une pirogue informe de sauvage, tronc d'arbre peint grossièrement, vert et noir, aux couleurs de ton maillot. Je t'ai abandonné ; cent coudées d'eau, de sel et d'iode nous séparaient ; je me promenais sur le sable des fonds, moelleux, grenu, semblable à la chair des femmes brunes ; des parcelles d'or et de nacre s'incrustaient en moi, des plantes lisses me brossaient, des poissons passaient entre nous, furtifs, écailleux. Les rêves voguent sans doute ainsi, instantanés, étincelants, et jouent entre l'homme endormi et son double. Puis il a fallu te rejoindre sur la grève ; quand tu as pris pied, j'ai mordu ta cheville ; tu as cru à un crabe et tu as rué, riant.

Méfie-toi ; un homme vendit son ombre et le marché lui porta malheur ; je ne suis pas une marchandise. Ménage-moi, bourreau ; ne me lance pas à l'inconsidérée sur les genévriers épineux, les feuilles cruelles des houx, les flaques immondes, les rochers, les culs de bou-

teilles ; tu me déchires, tu m'écartèles, tu cours sans pitié et tu me casses le nez aux arbres, aux coins de pierre des maisons. Crois-tu, quand tu descends l'escalier, qu'il me soit agréable de me briser à chaque marche et de former six angles droits dans ma longueur? Si tu prends une voiture, ne me laisse pas m'époumonner sur le pavé pour me maintenir à ta hauteur, pendant que tu te prélasses ; garde-moi une place contre le fond capitonné, il ne t'en coûtera pas plus cher.

Ingrat, je me suis vengée. Te souviens-tu d'un soir de mai? Ta jeunesse fleurissait encore et je mêlais une chevelure aux touffes de graminées au lieu de cet œuf sans plumes dont tu m'affliges. Les grillons chantaient dans mes replis, les muguets parfumaient mes aisselles, la lune brillait derrière toi ; tu t'avançais tendant les bras vers le coin de la haie où t'attendait une jeune fille. Je t'ai précédé, mon maître, j'ai grimpé le long de sa robe, j'ai moulé ses hanches, j'ai gagné la pointe de ses seins, j'ai connu sa bouche avant toi. Eh ! Eh !... Et le grand lit, la lampe haute... Le corps charmant, je l'ai couvert d'abord. Il y a de beaux moments et des revanches dans le métier d'ombre. En vain tu m'as serrée contre cette femme, à m'étouffer, je ne suis pas morte et je suis repartie, au matin, avec toi, allègre,

bleuâtre, déchiquetée, fumée ténue du bonheur.

Quand tu trépasseras, mon maître, prends bien garde qu'on me cloue avec toi, dans le cercueil, et qu'on m'enterre. Il ne faut rien laisser ici-bas, pas même le poids d'une ombre ; ce serait trop.

II. Veillée avec un Buste.

A Clément de Swiecinski.

Comment vous appellerai-je, monsieur, qui êtes moi-même, en moins vasculeux, plus compact? Ne dois-je pas vous tutoyer, ainsi que les protestants font de Dieu? Voici un étrange tête-à-tête pour une veillée de Noël. Tête-à-tête qui me plaît. Bien malin qui pourrait se flatter d'avoir un corps à corps avec vous ; on vous a coupé à la naissance des épaules ; un bureau Empire à colonnes vous sert de torse et d'arrière-train ; quant à vos pieds, n'en parlons pas.

Je suis rentré, ce soir, une demi-heure avant minuit, las de la rue et d'une foule hâtée vers les messes et les réveillons ; je célébrerai une messe tout seul, plongé dans ce fauteuil, au coin de la salamandre ; je réveillonnerai d'une orange et d'une crotte de chocolat. Nous ne sommes plus d'âge à courir l'aventure, monsieur, et je préfère votre conversation muette, dont vous fournissez la matière, et moi le bruit de

paroles, à la table la plus fleurie, à la bûche la mieux fondante, au sapin le plus givré.

Vous avez bouleversé mon existence. J'étais si tranquille avant vous, si un, si indivisible, si fier de former un bloc impartageable et d'être assuré de vivre entier, de mourir d'un coup. Parfois, sans doute, le reflet d'une glace, la fuite de mon ombre, le regard d'une femme, le frémissement d'un ennemi, je ne sais quoi de sympathique ou d'antagonique surpris dans un homme, un animal, un arbre, un mouvement du ciel me révélaient ma dispersion secrète à laquelle j'affectais de ne pas croire. Vétilles ! J'abordais l'univers comme un caillou pourfend l'eau, sans ricocher, et il y avait, entre lui et moi, mon épiderme, plus dur, plus continu que la muraille de Chine. Quand je disais *moi*, je ne pensais pas que ce mot pût contenir de l'ambiguïté, de l'incertitude. Mais maintenant...

Je ne connaissais que deux nombres, Monsieur, *un* et *trois*. *Un*, moi-même ; *trois*, l'accident. Je possède trois dents fausses, j'ai aimé trois maîtresses, j'ai fait la guerre trois ans, je gagne trois francs de l'heure, en moyenne, de mon métier de romancier, quand la corporation ne chôme pas. *Un* et *trois* ; voilà mes nombres ; ma mathématique ne sortait pas de là. Vous m'avez appris qu'il y a *deux*, monsieur,

et sournoisement, au bout de plusieurs mois de patience, de présence, d'obstination. Lutte de la tête de chair contre la tête de bronze, je serai vaincu.

Vous êtes arrivé tout à la douce, sans trompette ; un ouvrier vous portait dans ses bras, enveloppé de deux journaux, l'*Action Française* et *l'Humanité* ; je ne tiens pas de certitude politique et j'oscille d'un pôle à l'autre ; une proclamation de Lénine bourrait mon crâne, un article de Daudet bouchait mon œil. O confusion du siècle ! L'ensemble, l'ouvrier et vous, puait le vin. J'ai pensé que c'était l'ouvrier qui avait bu, car, Dieu merci, je suis sobre. Dans ce temps-là vous étiez en plâtre et tout blanc, tout neuf, vierge peut-être ; votre grand nez avait l'air d'une falaise de craie au-dessus de l'Océan et votre oreille d'une grotte de nougat ; vous laissiez aux doigts une poussière liliale, si d'aventure, on caressait vos cheveux impénétrables au peigne, invulnérables au ciseau, et dont il eût fallu casser une mèche, au marteau, pour la prendre, risque de vous fendre de la fontanelle à ce socle cubique qui vous est à la fois poitrine, épine dorsale, ventre, sexe, orteil, tout enfin. Une symphonie en blanc, moi-même enfariné, clownesque par la couleur, impérial par la dureté de la matière, l'architecture, plus romaine que nature, de mon

visage, et rasé de frais à toute heure du jour ou de la nuit. Il y avait cependant de l'espoir encore ; vous étiez cassable. La femme de ménage rêve au pompier du cinéma ; une distraction arrive vite ; et voilà que mon unité m'est rendue. Mais maintenant plus rien à faire ; on vous a coulé en bronze, vous êtes éternel, plus durable que moi qui ne serai qu'immortel et encore, si j'ai de la chance, si j'atteins cet âge, entre la maturité et la décrépitude, qui excite les douairières. Vous devenez plus moi que moi-même ; j'ai bien compris qu'il faudrait me résigner à tenir la seconde partie dans ce duo que nous formons. On disait jadis : « Il vous ressemble quoique l'œil... ou le nez... ou la pommette droite... » Aujourd'hui, autre rengaine : « Vous lui ressemblez, c'est frappant. » Voilà ma torture.

Oh ! il a fallu du temps. Tout d'abord vous êtes resté à votre place. Vous affectiez même de différer un peu de moi ; vous paraissiez plus jeune, ou plus vieux, plus insolent ou moins hardi ; vous refusiez même de porter des lunettes, quoique je sois astigmate, par coquetterie sans doute, et l'effort de vos yeux plissait votre peau d'un beau grain, sous les tempes ; votre nez cherchait un peu plus l'oblique qu'il ne convient ; parfois vous remontiez les générations et vous vous amusiez à imiter le visage

de mon grand-père, s'il eût été poète et en bronze, deux ridicules que ce digne homme avait pris soin, pourtant, de ne pas se donner. Puis, petit à petit, vous m'avez dominé, subjugué, envahi ; s'il pleuvait longtemps sur moi, peut-être l'eau deviendrait-elle verte, à la fin, et je sens, au soleil, que je me patine. On vous a modelé à ma ressemblance et vous m'obligez à la vôtre. Que j'y gagne, c'est possible, en beauté, en solidité, en majesté, en toutes choses en *té*, abstraites et incontrôlables. Que j'y perde, voilà le certain, et j'y perds mon moi indivis, mon seul bien sans conteste, la seule maladie dont j'eusse pu me croire totalement incurable. Et qu'êtes-vous venu vous fourrer dans ma race? Ce sculpteur qui vous engendra, avait-il patente à cet effet? Avait-il pouvoir légitime de faire un enfant à ma famille sans passer par ma mère, ni par mon père? Ah ! double bâtard, que ne puis-je...

Vous riez, monsieur, vous vous moquez ; vous me narguez de votre œil sans lunettes. J'accepte la provocation, j'ôte les miennes ; je vous vois toujours, hélas, dans le brouillard et la fumée. Assez, taisez-vous. Un rictus de plus et je vous crache au visage. Essayez, vous de cracher en bronze. Assez, monsieur. Une violence encore et je vous frappe. Cette gifle je vous défie bien de me la rendre.

Vous prétendez... quoi !... je ne vous écouterai plus. Voici minuit, l'heure, pour les chrétiens, de mettre leurs souliers dans la cheminée. J'y placerai donc les miens, qui sont les vôtres, par procuration. Vous faites le faraud, parce que vous n'avez rien, en dehors de cette tête, et que vous trônez sur le socle, capital, désencombré, tout poids inutile relégué aux limbes. Eh bien, je souhaite que le Ciel vous envoie, avant l'aube, par le tuyau de la cheminée, un corps entier, avec des bras, un râble, des ongles, un ventre, et le reste aussi. Je vous donne rendez-vous l'an prochain, en ce même lieu, et vous me direz si c'est drôle...

III. Dissociation.

Charte se trouve entre *charrue* et *chartil*. C'est, qui s'élève soudain, une idée de contrat et de prison, de libertés accordées et convenues, de cachot sous un entassement de pierres. On voit la charrue, le soc et les mancherons, le sillon ouvert comme un sillage linéaire qui ne se propage pas, qui ne s'efface pas non plus, les mains de l'homme, le pied du bœuf, la pente du champ, la grande étendue du ciel. En même temps souffle un air pourri d'oubliettes. *Chartil* ne dit rien ; il n'appartient qu'au dictionnaire ; ce terme, de nul usage, n'a pour lui que l'agrément de finir en *il*.

Il faisait sombre ; j'étais triste, ayant eu une grande joie le matin, que j'avais dissipée tout le jour, que j'expiais maintenant. Ce crépuscule maussade semblait aussi une pénitence ; la lumière était chiche et les choses inertes, qui en vivent, se morfondaient. Cette joie née à l'aube, sans raison, avait dégénéré depuis le bond de midi, où les émotions même atteignent

un zénith, et m'abandonnait à cette heure, sans raison, seul dans la chambre, déprécié, tout grouillant de rancœurs anciennes, de ces larves du passé qu'on tue sans cesse et qui ne meurent qu'après nous, quand elles nous ont tué, et pour de bon, à leur tour. Je lisais le *Petit Larousse*, le régime des mélancoliques, où tant de mots se suivent, sans autre discipline que leur bruit vain, sans ordre que celui de leurs lettres, sans hiérarchie qu'alphabétique ; ils s'évadent de toute les contraintes de la syntaxe et du sens. Ce vaste assemblage, si artificiel, me piquait, à fleur de peau, de mille curiosités, me détournait, me divisait, m'anesthésiait. Je n'étais qu'un vocable, un nom propre aussi ignoré, aussi impersonnel que n'importe lequel du lexique des illustres, placé en queue, où le hasard ouvrait maintenant le livre : *Polus*, *Polydamas*, *Polyen*, *Polyperchon*... Qui connaît ces gens? Et moi, qui me connaît, moi qui échappe à ma propre mémoire? Fantôme philologique parmi des fantômes, je n'avais plus la substance de souffrir ; je n'étais que l'armature, en filigrane, d'une nuée de rêves fragiles, d'allusions.

L'ombre tombait. De mon fauteuil j'apercevais, par les carreaux de la fenêtre, la place miroitante où erraient quelques parapluies, dômes noirs d'une ville dispersée, monuments

en déroute, inclinés contre les hachures de l'eau. Les contrevents se rabattirent d'eux-mêmes ; je tournai le commutateur et une lampe s'alluma sur la cheminée. Deux personnages nouveaux surgirent, mon image dans la glace, mon ombre contre le mur. Mon poids me retenait assis ; je n'aurais pas déplacé mon séant ni allongé ma main pour cueillir un empire. Le dictionnaire dévala de mes genoux, comme un rocher de la montagne, et se fendit à la page en couleur des champignons, page innocente et diabolique, comestible et vénéneuse, où une nuance à peine sépare la vertu du crime, la girolle fausse de la vraie. Du pied je fermai le volume ; crime et vertu furent engloutis. Mon ombre et mon image me gardaient, l'une devant, l'autre derrière ; ma masse me clouait au fauteuil. L'électricité s'éteignit je ne sais pour quelle cause, panne de secteur ou fantaisie de la colonne montante. Mon ombre et mon image sortirent de la chambre. J'aurais été parfaitement seul et tranquille si ce boulet de ma masse, que je traîne depuis si longtemps, m'avait laissé un peu de relâche, si ma forme avait renoncé, une fois, une petite fois sans conséquence, à occuper cet espace bizarrement découpé qui me signale aux hommes, à faire du volume, à déplacer l'air, à recevoir la pression de l'atmosphère. *Charte, contrat, prison...*,

ces syllabes s'envolèrent du dictionnaire. Se libérer, ne serait-ce que quelques secondes, des vieux pactes, être soi, soi purement, rejeter les accidents, vivre à l'état essentiel, quel repos ! Si vous me l'accordiez, Seigneur-Dieu, je vous quitterais bien de tous autres dons, du bonheur, du sommeil, et de la mort même...

*
* *

Suis-je exaucé? Une sorte de brouillard sec et doucement lumineux, une poussière de perles flotte, tombe du plafond, monte du tapis, revêt le dictionnaire gisant, noie les pieds griffus des chaises, sort des parois où un portrait recule, s'argente et se patine d'un siècle, où une marine enfonce dans la brume sa voile triangulaire, sa coque qui n'évitera pas l'écueil ; la glace ne reflète plus des objets contemporains, mais des songes d'il y a vingt ans. Une étrange simultanéité mêle mon passé à ce présent trouble, déploie mes souvenirs, mes pensées, mes pressentiments sur la même page de la durée, comme la colonne du lexique rassemble les personnages illustres et oubliés de cinquante siècles, les affronte dans le temps que le regard parcourt un demi-feuillet. Le piano surnage de ce déluge vague, arche qui

ne sauvera que des notes, des gammes, d'où ne pourra naître qu'un peuple de mélodies. Moi-même, où suis-je? Délié de toute obligation gravifique, vaguant, voguant, je ne tiens pas de place et je remplis la chambre. Mon poids s'est écoulé ainsi que la liqueur lourde, le vif-argent d'un filtre aux mailles serrées. Les capitons du fauteuil s'écrasent encore où j'étais, où il ne demeure que mon poids, invisible. Ma forme hésite entre deux eaux, droite, promenée par d'insensibles courants, pareille à l'hippocampe d'un aquarium, quand on a respiré contre la vitre. Puis elle gagne la surface, le plafond veux-je dire, s'y engage, s'y incorpore, le traverse, fuse sans doute au dehors, par dessus les étages, les combles, les ardoises du toit, que sais-je encore? Les souliers balancent un instant ; le contour des semelles reste marqué en bleuâtre, se confond, disparaît ; il ne reste que les deux arcs cloutés des talons, deux accents délébiles que boit le plâtre... et plus rien.

Jamais, Seigneur, vous ne m'aviez accordé de telles vacances. Bien souvent, sur un quai de gare, au coup de sifflet, quand le départ se répand mystérieusement, par contractions, prises de souffle, étirements de vertèbres, le long du train et qu'une puissance, encore intérieure, inappliquée, une vitesse encore immo-

bile enlèvent déjà le voyageur qui change son chapeau contre une casquette, son âme de tous les jours contre une âme sans entraves, bien souvent j'ai laissé, derrière ma fuite, sous les verrières fumées, mes amis, mon ambition, ma blessure, mon visage de convenance, mon compte en banque, ma gastralgie, mes passions secrètes et de parade, ma fiancée, ma femme et leurs dérivés imaginaires. Mais aujourd'hui, j'abandonne ma forme même et ma masse, la robe de chair qui me défigure, le poids qui me rappelle sans cesse ma servitude à la terre, à l'accélération. JE... JE désincarné, absolu, libre, et la grande cure d'affirmation continue, de solitude, de royauté vide, de rayonnement que rien ne nie, ne dévie, ne dégrade, la torpeur du dieu qui se crée s'il se nomme, qui n'a pas de nom, qui n'en cherche pas, qui n'en a pas besoin, puisque rien de différent ne peut être, qui le limite et le distingue... JE...

*
* *

Soudain la lampe électrique se rallume et chasse le brouillard ; un pas lourd décrit une hélice, coup par coup, marche par marche, dans la cage de l'escalier, s'arrête. Des naseaux soufflent à ma porte ; on sonne avec une vio-

lence intolérable ; le carillon conteste la solitude du dieu, attaque sa torpeur. La glace ne reçoit plus que des images actuelles ; le portrait devient neuf ; le piano aborde au coin de droite. Ma forme descend des espaces où elle errait, m'habille et me borne ; la liqueur de ma masse s'y infiltre, la cale ; la pesanteur m'attache ; la terre me tient bien : je suis arrimé au noyau central. Et voici mon reflet, d'un côté, mon ombre, de l'autre, mes deux gardiens, les sbires voués à ma surveillance, à ma filature. On sonne à nouveau. Je ramasse le dictionnaire, je me souviens de mon nom ; je rattrape au vol mes vices, mes vertus, mes haines, mes idoles, mes inclinations, les accessoires de ma comédie. Les naseaux du visiteur soufflent une haleine moins précipitée. J'ouvre.

« Ah ! c'est vous, cher...

— Je vous dérange?

— Non pas ; j'étais seul, je bricolais. Vous tombez à pic. Votre pardessus... votre parapluie... »

La vie recommence, et ses mascarades, ses combinaisons. Je barbote dans un moi étanche, frelaté. Reprise du faux, du réel ; rentrée de vacances. Sur le quai m'attend une multitude qui se précipite quand je débarque, empoigne mon bagage, hèle le taxi. Les parasites, sans nourriture depuis mon départ, dévorent, me

dévorent : amis, passions, argent, sens. Un dieu rongé des teignes, étouffe d'asphyxie. Ma bouche parle, mon visage exprime peut-être quelque chose, révèle quelqu'un, qu'on prend pour moi. On se trompe. Je suis caché ; je suis loin. Où suis-je ?

LE FAUTEUIL

L'Inventeur, un homme maigre et dévoré, les yeux bordés de rouge saignant, le teint nocturne, blémi par les veilles, d'un bleu rèche sous le rasoir, l'artère temporale saillante et flexueuse, flottant dans une redingote trop vaste où il avait décru, d'année en année, de déboires en spoliations, se tenait debout, près de son chef-d'œuvre, quand le Roi entra. Le premier Ministre suivait à cinq pas, de cet air excédé et imbécile que donnent le pouvoir et le souci de maintenir une réputation de finesse. L'Inventeur courba son échine à trois reprises, comme un jouet remonté, et demeura plié, au point mort. « Bonjour, monsieur », dit le Roi en déboutonnant son gant gauche ; le Ministre se contenta de saluer de la main. Le Roi se planta devant l'invention et reprit :

« Ah ! Ah ! voici la chose...

— La chose elle-même, la chose en personne », répondit l'Inventeur.

Le premier Ministre lui fit signe de se taire et de reprendre la station verticale, naturelle à l'espèce. Le chef-d'œuvre était un fauteuil à oreilles, articulé, dont le bois noir alternait

avec des parties d'ébonite et des raccords de verre épais, couvert de cuir couleur de nèfle, pourvu de bras d'argent ou de nickel, sans rien d'insolite en somme, assez semblable à un fauteuil de dentiste, mais moins barbare, n'évoquant aucune idée de davier, d'évulsion, de fraise crispante et taraudante, d'abcès craché. Non, ce siège ample et mobile, de lignes simples, sans ornements superflus, d'un art intermédiaire entre celui de la clinique, du tableau de distribution et du salon de province, avait une âme à la fois moderne et traditionnelle, austère et confortable, comme la monarchie elle-même à laquelle, à peine sorti du cerveau de son génial créateur, il offrait humblement ses services. Le Roi décrivait autour de lui une lente circonférence de cercle, le premier Ministre évoluant à l'extérieur d'un pas plus pressé ; l'Inventeur pivotait sur lui-même afin de ne jamais montrer son revers à ces augustes personnages ; le fauteuil ne bougeait pas. Le souverain, quand il fut revenu à son point de départ, daigna interroger.

« Et comment fonctionne votre appareil, monsieur ?

— Sire, répliqua le sujet avec une volubilité et une certitude d'accent que relevait, par contraste, sa mine usée et déconfite, Sire, il suffit de planter cette griffe dans le dos du fauteuil,

ainsi que j'ai l'honneur de le faire. Le fil amène un courant électrique d'une énergie convenable, pris soit à l'usine, soit à un générateur autonome dont les plans sont établis. Un transformateur dissimulé au sein du rembourrage donne à ce courant la tension réclamée par l'office qu'il doit remplir. Je ne veux pas fatiguer Votre Majesté de détails techniques et de chiffres, mais je réponds sur ma tête, dût-elle être tranchée par cet outil dérisoire, cet instrument mûr pour le bric-à-brac et la boutique d'antiquaire, la guillotine, je réponds sur ma tête et sur celle de ma fille unique, qui a dix-sept ans et joue de la harpe, de l'exactitude absolue de mes calculs, de leur infaillibilité. Donc plus d'hésitation humaine, de faiblesse, de sensibilité défaillante, de maladresse, d'absence à craindre. L'exécution des hautes-œuvres et des décrets de la justice est confiée non à un mortel de chair et de sang, tremblant et imprécis, imaginatif, étourdi peut-être ou, quoique magistrat, farceur, mais à une machinerie excellente, dont tous les organes obéissent à des lois mathématiques, physiques, électriques, dont tous les réflexes peuvent être mis en équation. Le patient, Sire, réconforté par un prêtre et assuré d'un trépas sans incertitude, après le protocole prévu pour ces sortes de cérémonies, s'assied dans le fauteuil, place sa tête entre les oreilles, saisit les poignées de

nickel où, pour parer aux à-coups, cet étau, doucement réglable par une vis de pression, maintient sa prise. Le fonctionnaire chargé du soin, de l'expédition des affaires capitales, dégage le cran de sûreté, appuie sur ce bouton-ci qui n'a rien de tragique, rien de macabre, qui ne semble pas plus méchant qu'un bouton de sonnerie. Ni cri, ni sang, ni spasme ; tout le caractère répugnant des bois de justice effacé d'un coup ; la loi implacable, mais pure, rayonnant sur l'assistance qu'aucune scène de violence, d'égorgerie, aucun jet de carotide n'a éclaboussée ; la majesté de la sentence amplifiée, en quelque sorte, par l'ordre, la célérité, la discrétion de son accomplissement final ; voilà le résultat de mes travaux. Ce fauteuil, Sire, j'ose le prétendre, est à l'antique guillotine ce qu'est le vacuum-cleaner au balai poussiéreux et microbien des ménagères d'autrefois, ce qu'est la lampe à filament à la lampe d'argile, à la mèche huileuse des catacombes l'élévation mystique du philosophe au sacrifice humain, à la danse de meurtre des âges de pierre. »

Il fixa le Roi de son œil bordé de rouge habitué à mesurer l'ingratitude et l'inintelligence, de son œil de persécuté sournois, et ajouta :

« Je ne demande d'autre récompense qu

l'honneur d'avoir contenté Votre Majesté. »

Tout en gardant sa main, les doigts entr'ouverts, à hauteur du sein gauche et à dix centimètres de sa redingote décolorée, dans la position de désintéressement et de refus des honneurs, il supputait déjà quelle rente lui servirait la cassette particulière, s'il ne vaudrait pas mieux une somme ronde, versée d'un coup, s'il achèterait une maison à la ville ou aux champs, s'il doterait sa fille harpiste ou si, fatigué d'une femme légitime à squelette visible et à salières jaunes il prendrait une maîtresse dodue dont les petits os de poulet ne seraient qu'une armature impalpable, préservée de tout contact, enfouie dans une chair friande, dans un blanc-manger à fossettes. Il savourait, par avance, des vins de vieille cuvée, des liqueurs distillées par des moines qui y renferment, pour les vendre au siècle, toutes les voluptés qu'ils ont renoncées. L'Inventeur avait une imagination de pauvre, extravagante, et il prêtait au papier-monnaie une valeur d'échange, une toute-puissance talismanique qu'il ne possède pas, à beaucoup près ; sans quoi les riches ne résisteraient pas trois jours à l'intensité de la vie. Le premier Ministre doucha ce délire d'un ton coupant :

« Sire, dit-il, que Votre Majesté me permette d'observer que l'état des finances du royaume,

stable, mais fragile, équilibré, mais sur une pointe d'aiguille, ne laisse guère envisager une dépense, peu considérable, je le concède, dont l'opportunité cependant n'apparaît pas pressante. A qui profiterait cette coûteuse amélioration ? Aux criminels qui seuls en apprécieraient l'avantage. Qui pairait le surcroît d'impôts ? Les honnêtes gens. L'opposition ne manquerait pas d'exploiter un si favorable argument. La guillotine vient d'être remise à neuf ; le couperet n'a pas encore servi. Dépense rendue inutile par ce fauteuil, gaspillage des deniers publics. Comment se défaire des bois, de la lunette et du couteau ? Ce sont des articles difficiles à placer ; nous n'avons pas de colonies pour nos rebuts. Enfin la guillotine a été établie par mesure libérale, à la suite de la Révolution, voici un siècle et demi. Le peuple y tient ; il a payé de son sang le droit de périr par décapitation, privilège jadis réservé aux nobles. Quel tremplin pour ceux qui nous accusent de réaction ! Le vieux bourreau, d'âge rassis et d'initiative ébréchée, apprendra-t-il sans difficulté le maniement de cette mécanique ingénieuse, déroutante aussi, qui blessera sa tradition, sa routine. Chaque métier a son honneur. Croira-t-il pas déchoir, lui, en électrocutant ? S'il demande à faire valoir ses droits à la retraite, nous serons bien obligés de liquider sa pension,

de lui nommer un remplaçant. D'où nouvelles charges pour le Trésor. Je me garderais, Sire, de vouloir forcer la décision de Votre Majesté ; je lui présente seulement, sans ordre, à l'improviste, quelques considérations qu'il vaut peut-être la peine de méditer. »

L'Inventeur serrait les dents de male rage ; sa pomme d'Adam montait et descendait par saccades. Avoir passé tant de nuits, dépensé son dernier sou pour construire un chef-d'œuvre et entendre de si futiles, de si plates objections ! L'esprit du Roi, que l'on disait docile à toutes les influences, les retiendrait-il? Et ne pouvoir répliquer, être contenu dans le protocole de la cour, étouffer sans soupape, devant ce diplomate captieux, dont toutes les idées étaient retranchées derrière la tête, dont le visage n'exprimait rien, devant ce souverain qui reboutonnait son gant gauche après l'avoir déboutonné, image de l'indécision, du scrupule, du fléchissement. Maison, maîtresse, dot, cave, tout tombait à l'eau, et voici de nouvelles années de travail obscur, de sauces rances, de piquette rallongée, de plaisir anatomique. L'Inventeur allait éclater quand le Roi, qui valait mieux décidément que les calomnies des folliculaires, lui redonna de l'âme.

« Bah ! Bah ! disait-il, vous trouverez bien le moyen de faire réclamer par l'opposition

elle-même l'adoption de cet appareil. Vous présenterez la chose du point de vue humanitaire. Vous démontrerez l'économie qui en résultera pour le Trésor. Le bourreau prendra sa retraite ; nous le nommerons bourreau honoraire, son fils lui succèdera. Place aux jeunes, que diable ! Tout réfléchi, monsieur, le pour et le contre pesés, il faut que cette mécanique fonctionne sans délai, que l'opportunité, les avantages financiers, moraux, politiques, de la réforme soient démontrés clairement à l'opinion publique et que la guillotine passe au musée de la Tour Renaude, en compagnie des chevalets, brodequins et tenailles de l'ancien temps. Mais, au fait, tenez-vous, dans les prisons, quelque malandrin dûment condamné?

— Personne, Sire. Les jurés boudent la peine capitale et les procureurs eux-mêmes sont contaminés par l'air du temps. J'attribue aussi au progrès du végétarisme une répugnance pour les viandes mortes, même non comestibles, qui raréfie les supplices. Nos bagnes, par contre prospèrent ; l'abondance des invités rend illusoire le régime cellulaire. On les isole par trois ou quatre ; ils se battent, jouent à la mourre, forniquent sans penser à rien, sans s'amender de leurs crimes, comme les honnêtes gens.

— Diable, diable, diable ! » fit le Roi, en baissant chaque fois son intonation d'un degré,

comme s'il sonnait le glas d'une espérance tuée dans l'œuf. Il haïssait son ministre, à cette heure. Ce sujet élevé par son choix, tiré d'un emploi subalterne, maintenu par la confiance des assemblées, si profondément engagé à la cour, au pouvoir, aux partis, aux puissances étrangères et par tant de ramifications, de manœuvres, d'intrigues, de secrets, qu'il eût fallu, pour l'extirper, de la chirurgie, ce ministre humble et dévorant, fin jusqu'à la fourberie, grossier jusqu'à la platitude, orgueilleux jusqu'à l'effacement, il l'eût volontiers assis, de gré ou de force entre les bras du fauteuil, à titre d'expérience, pour voir s'il garderait à jamais, l'électrocution incluse, ce masque de politique collé au visage, si, à l'article final, n'apparaîtrait pas une figure d'homme vrai, décomposée ou résolue, mais vivante, criante, pétrie de naissance et de mort. Enfin le Roi renonça à l'agréable image du Ministre devenu humain, purement humain, et servant de lieu à la décharge des courants.

« Il me faut mon condamné, monsieur, reprit-il, et sans trop attendre. Parbleu ! Vous répandez l'instruction parmi le peuple ; le tiers-état se corrompt à la lecture des livres importés. Il y a un grand trouble dans les consciences ; personne ne commet plus nettement un crime ; on s'arrange pour l'abâtardir par des passions

désintéressées, des circonstances touchantes, des accidents généreux. Nulle brute qui assassine tout bonnement, elle y mêle de la revendication et une sorte d'idéologie absurde ; nul honnête homme qui ne déprécie sa propre vertu et ne tente presque de l'excuser. Les jurés ont perdu toute règle ; ils s'inspirent de la pitié, de l'esprit, d'une mansuétude dont ils sont fiers ; ils se prennent un peu pour Dieu, ma parole. Les procureurs émoussés craignent la défaveur populaire et composent, en secret, des vers sensibles. Le résultat, le voici : Quand on veut un condamné à mort, on n'en trouve plus ; il faut le chercher à la lanterne, implorer pour l'obtenir. Le Roi attend ; l'Inventeur se morfond. Allez, monsieur, dussè-je révoquer un à un tous mes policiers et mes magistrats, dussé-je me résoudre à me priver de vos services et vous accorder cette retraite dont vous me menacez depuis si longtemps, j'exige un condamné à mort, dûment, justement, légalement condamné, et à qui on ne puisse faire grief ni de la pression officielle ni des machinations de la sûreté. Prenez vos mesures. »

Le Ministre s'inclina. L'Inventeur, dont toute la rancœur d'intellectuel pauvre et cette étrange manie de la persécution, qui afflige les persécutés, fondaient à chaque parole du souverain, agita son chapeau haut de

forme, à bout de bras, et cria frénétiquement :

« Vive le Roi ! »

Le Ministre fronça le sourcil. Le Roi s'arrêta devant l'Inventeur cramoisi, qui n'osait pas abaisser son couvre-chef, semblable à un signal paralysé qui va arrêter le trafic pendant des heures, et dit fort spirituellement :

« Est-ce un cri séditieux? »

Le Ministre sourit, d'un air de comprendre la profondeur d'une ironie, obscure il est vrai, et impénétrable à un plébéien. L'Inventeur bredouilla :

« Sire... l'émotion... l'enthousiasme.

— Allons, reprit le Souverain d'un ton affable, ne perdez pas courage ; on trouvera quelque maraud pour votre instrument. »

Et il ajouta, soucieux de n'engager inconsidérément ni le trésor public, ni sa cassette particulière :

« Nous aviserons plus tard, selon le résultat, à vous récompenser dignement. »

*
* *

Les jours qui suivirent furent fort calmes ; la politique intérieure et extérieure du royaume stagnait. Des alliances routinières, conjugales, des inimitiés relâchées, un ministère assuré d'une majorité paterne, d'une opposition som-

meillante. C'était un mois de juin en retard, qui traînait encore des souvenirs de giboulées après soi, dont le soleil n'entrait qu'à la dérobée et par l'escalier de service dans sa maison d'été. Les coquelicots duraient encore parmi les seigles arriérés et le marchand d'ombrelles écoulait, avant de renouveler son étalage, un solde de parapluies. Les morts étaient peu nombreuses, les mariages hésitants ; les citoyens naissaient au compte-goutte ; les suicides faisaient une grève perlée, et encore des suicides de vieillards, des avances à court terme ; la passion chômait ; les héros et les assassins se dérobaient à la gloire ; la Bourse accusait une lourdeur générale ; on dansait par devoir, par habitude. Époque dormante, sans enthousiasme, les statistiques de démographie végétaient toutes, loin des records. Seuls deux êtres, dans le royaume, vivaient avec quelque intensité. D'abord le Roi. Il ne cessait de harceler son préfet de police, son chef de la sûreté, son garde des sceaux. Rapport au lever, à midi, à la clôture des théâtres, sur le mouvement homicide de la nuit, du matin, de la journée, rapport toujours décevant : escroqueries, insultes aux agents du fisc, fraudes, rixes d'ivrognes. Il y eut bien une fausse joie le viol suivi de strangulation d'une petite fille Par malheur le coupable se trouvait être ur

militaire ; sous peine de voir se soulever toute sa caste, fort chatouilleuse sur les privilèges, il fallut bien le fusiller. Sa Majesté ne décolérait guère ; son domestique, sa femme, ses filles ne respiraient plus ; il gifla la danseuse Natacha Eriskaïa et lui pocha l'œil, l'ayant surprise au cou du timbalier ; et le malheureux, congédié de l'orchestre, ne tenta même pas un régicide. L'autre agité du royaume, c'était l'Inventeur. Il se précipitait, dès l'aurore, sur les faits-divers, attendait la sortie des journaux du soir à la porte des imprimeries, où le bruit des rotatives broyait son âme, laminait son impatience. Rien, jamais rien qui pût justifier la moindre peine de mort, même avec un procureur éloquent, implacable, un jury trié sur le volet et cuisiné en coulisse, un président partial, une campagne de presse habilement conduite, l'émeute vertueuse des petits rentiers, l'indignation populaire, tout ce qui peut enfin amener, par certains concours, un homme obscur à trépasser avant son heure, non sans éclat. Le pauvre diable d'ingénieur, excédé des reproches de sa femme, contristé de l'étiolement de sa fille, ayant perdu l'appétit, le sommeil, et dilapidé ses dernières économies, en était réduit, pour subsister, au rôle d'aboyeur à la porte d'un cinéma. L'écran y déroulait des cascades de meurtres dont le moindre eût

suffi, s'il n'eût été virtuel, à combler l'espérance du Souverain, de l'Inventeur et du fauteuil à supplice. Par bonheur, la Providence veillait.

*
* *

A Saint-Guillory des Ondes, petit bourg de la côte ouest, trois personnes dominent le peuple des pêcheurs, des vachères, des marchands, représentent la vie supérieure de la tribu : le curé, le poète, le passeur. Grâce à cette trinité, le village passe la mort, le temps et la rivière. Elle règne ininterrompue, depuis des siècles ; jamais les emplois n'ont été vacants et les dignitaires ont toujours rempli honnêtement leur fonction, à force de saintes huiles, de salive ou de rames, fidèles à leur poste, reliant le bourg à l'éternité, aux vieilles histoires qui dorment dans la terre et dans le sable, aux nouvelles qui courent le monde, à l'autre rive où le tortillard siffle, crache, fait tête à queue, et au chef-lieu du canton.

Or, à l'époque où le fauteuil d'électrocution fut présenté au souverain par l'Inventeur, il y avait à Saint-Guillory des Ondes un curé très avancé en âge qui avait expédié déjà tant de paroissiens et entendu le récit de tant de péchés que son zèle s'était usé jusqu'à la corde, qu'il eût absous le crime le plus affreux

aussi légèrement qu'un manque véniel et administré toute la commune, y compris le contrebandier centenaire et le fils du meunier, encore à naître, comme on boit, au crépuscule du dimanche, fatigué des offices, un verre de vin frais. Le poète était un grand diable grisonnant qui habitait une bicoque abritée de la route et de la vue par un bouquet de sureaux ; son regard perçant riait dans une face tannée, au poil de chiendent, et il marchait un peu de travers, ainsi qu'un crabe, avec un air de considérer les choses sous un angle qui n'est pas habituel à l'ordinaire des hommes. Il n'écrivait pas de vers, qu'on sache, ni ne composait de chansons ; mais il possédait une mine assez patibulaire pour n'en être pas incapable, et il ne travaillait jamais de ses dix doigts, que pour pincer les filles ou rouler sa cigarette. Au cabaret, l'hiver sous la lampe à pétrole, l'été sous la tonnelle, devant un verre que ses auditeurs payaient par tradition, il parlait d'abondance, contant mille balivernes des temps antiques, que personne n'avait connus, et des continents d'outre-mer, des îles des tropiques, des terres australes ; quoiqu'il n'eût jamais voyagé, il découvrait le monde aux vieux marins. Ses histoires, toutefois, semblables à certaines femmes fardées, paraissaient plus vraies à l'éclairage de la lampe qu'à la lumière

du soleil et il réservait les plus merveilleuses pour l'hiver. Il devisait aussi volontiers du gouvernement, des impôts, des orgies que menaient les riches, des prostituées baignées, et tous les jours ou presque, par les ministres prévaricateurs, dans des baignoires de cristal de roche remplies de lait, des intrigues et des adultères de la cour, des guerres fomentées par les banquiers et les congrégations, des temps futurs et de l'aube de la justice. Il prenait par principe le contre-pied des prêches du desservant, mais il y mettait plus de feu, d'éloquence retorse ; les strophes de son discours étaient prolongées de silences magiques où son œil chantait, soulevait son auditoire au delà des solives du plafond, ouvrait les abîmes et les paradis. L'archevêque aurait dû nommer, pour le contrebattre, quelque jeune prêtre vif, au teint clair, de belle prestance, plaisant aux femmes, sachant manier l'enfer et l'absolution, bénir les troupeaux et les barques, attirer la sardine, exorciser les vaches, chasser les marsouins, rendre les vérités de l'Église aussi expressives que les chimères du cabaret. Le bourg oscillait entre les deux fois les mêlait et les opposait selon l'heure et l'humeur, le baromètre, l'abondance du poisson, le prix des pommes de terre, l'orage et le raz de marée qui poussent au refuge catholique

lié de ciment romain, le soleil de printemps, anarchique, fleuri, si fortuitement diapré.

Trigois, le passeur, tenait le milieu du courant, à égale distance de la balise rouge et de la noire, du poète et du curé. Il parlait peu et ne laissait pas deviner aisément ses opinions. Pour la part de Dieu, il allait à la messe, le dimanche, une fois sur deux, et faisait ses Pâques ; pour la part du diable, qui est également respectable, il écoutait, au débit, le poète, et frappait du poing, gaillardement, quand l'aventure était belle, et surtout quand il y avait des torgnoles, des manœuvres hardies et des femmes aux fiers tétons. Il se réservait pour la politique, fronçait le front et fermait le regard. A marée basse, quand la grève découvre et qu'on passe à pied sec, il cherchait la boette dans les vasières ou relevait les casiers à homards, au large de la baie. L'hiver, il fabriquait patiemment de petits navires d'acajou, avec des vergues et des cordages en os d'albatros et il leur peignait des fonds de mer écumeuse, de rocs et de phares éclaboussés de frimas. Sa chienne Argô ne le quittait guère, qu'il passât les gens, soulageât ses casiers ou regardât la mer du haut d'une dune herbeuse, en fin de journée. Elle l'attendait à la porte de l'église, se couchait sous le banc à l'auberge, jappait aux taupes souterraines, devant le soleil pen-

chant. D'Argô la chienne vint tout le mal et d'une lubie de cette écervelée bâtarde, mi-chasse, mi-garde, pêcheuse d'équilles, fouisseuse de sable, capricieuse comme la mer, butée comme l'homme.

Le lendemain du lundi de Pentecôte, l'océan s'étant retiré à la limite des grèves, où il formait un liseré vert, un peu bouffant, agrafé à des écueils noirs, l'estuaire guéable, le passeur se promenait, de loisir, en compagnie d'Argô qui happait les mouches, quêtait le gibier, coursait les corbeaux, aboyait à l'ombre des ramiers sur les avoines. Au milieu de la digue du moulin, la chienne tomba en arrêt devant une carapace de homard, relief d'un pique-nique de la veille, pareil à une dépouille de samouraï tué à cette place en combat singulier. La matinée était claire, les tamaris blutaient le soleil ; l'air, à cause du moulin proche et de l'étang endormi derrière le barrage, sentait le grain moulu, le son frais, le marécage cuit au bain-marie. De l'autre côté du homard grognaient quatre griffons écossais, blancs et courts sur pattes, quatre figures de philosophes négateurs exactement répétées, bien en ligne, méchantes, dédaigneuses, et derrière, leur maître, monsieur de Nègrepont, l'homme riche, coiffé d'une casquette marine, vêtu d'un blazer capucine, ceint d'un kodak qui lui servait à

s'approprier, au moins en image, ce qu'il ne possédait pas, à tirer des lettres de change sur les paysages. Là-haut, couronnant la falaise, on apercevait sa villa mauresque, close d'un mur gothique, précédée d'un porche normand à tuiles vernissées, flanquée d'une loge de concierge à mâchicoulis. C'était un portrait en pied composé par le hasard, un portrait à fond psychologique. Argô mit la patte sur la carcasse et regarda fixement les griffons qui aboyèrent, l'un après l'autre, comme pour affirmer des droits acquis sur tous les os du bourg et toutes les charognes des chemins. Argô grogna et dit fort clairement :

« Ceci m'appartient. Le droit canin est formel. Le premier occupant ronge la carcasse. Du reste vous êtes trop nourris déjà et bons pour la purge d'herbe. Écartez-vous. »

Les griffons nièrent tour à tour ces arguments. Leurs voix étaient âpres et fausses, leur contradiction criarde et sans poids. Ils chicanaient pour le plaisir et par orgueil, n'ayant pas faim. Argô balança un instant. Avec toute la chiennerie et toute l'humanité du bourg, elle haïssait les griffons riches et insolents. Leur richesse ne venait ni de la mer, ni de la terre, qui se défendent ; leur opulence avait quelque chose de mal acquis, d'obtenu sans danger, d'infâme. Les chiens aristocrates,

croisés selon l'orthodoxie, possesseurs de pedigree, revendiquent injustement, devant leurs frères roturiers, le droit de prise sur les cadavres de homards rouges qui gardent encore un peu de chair aux jointures et qu'une suave odeur de vieille mayonnaise dénonce de loin aux narines, parmi le réseau compliqué, mouvant à la brise, fermenté, évaporé au soleil, des odeurs, des pistes, des fumets. En chasse libre sang-bleu ne prime sang-mêlé, et croc planté tient lieu de titre. Ainsi parlait le poète, à l'auberge, en langage déformé, syllabique, en langage humain pauvre de modulations. De la servante du curé, Argô tenait aussi, parmi des souvenirs succulents de perdrix aux choux, de fonds de lèchefrites, les soirs de confirmation et de visite du vicaire-général, le mépris des athées puissants, qui ne rachètent pas leur chance et leur manque aux offices par la reconstruction du clocher, la couverture du presbytère ou, du moins, l'envoi de quelques bouteilles les jours de fêtes carillonnées. Ainsi pensait en gros la chienne. Trigois, son maître ne pensait rien ; ce métier de transborder d'une rive à l'autre, de la droite à la gauche, de la gauche à la droite, sans que s'imposât jamais une raison sensible de tous ces mouvements, lui avait bardé l'âme d'indifférence. Argô aboya :

« Déguerpissez, faillis. Je veux ronger la carcasse en paix, dans la solitude, en compagnie de mon seul maître, qui n'est que le prolongement de moi-même et ne compte pas. Votre puanteur me dégoûte ; votre derrière sent le savon. »

Les griffons ricanèrent et avancèrent en demi-cercle. Argô s'affermit sur ses pattes et pissa. Côté poète et anarchie, côté curé et religion, tout en elle se liguait contre les esclaves à collier de M. de Nègrepont, le riche, qui passait la rivière en yole à moteur et n'avait jamais mis le pied sur la barque de Trigois. Le griffon de droite, le plus proche, se mit à débiter une harangue si décousue, si comminatoire, pleine de si exorbitantes prétentions, si outrageante pour les anciens pactes de prise qu'Argô perdit patience. Elle se jeta sur l'avocassier, le saisit à l'échine, le secoua, le roula dans la poussière et les galets ; le griffon hurlait comme un porc et ses frères se précipitèrent à son secours. M. de Nègrepont était cramoisi, couleur de cassis ; ses joues réverbéraient, en rouge, le soleil, et son triple menton bondissait adipeusement.

« Holà ! bonhomme, cria-t-il, votre chienne massacre mes écossais ; elle est enragée sûrement. Rappelez-la. J'exige qu'on l'abatte, qu'un vétérinaire l'examine, que... Holà ! Quelqu'un !

Holà ! Un témoin. Que le fait soit constaté ! Qu'il me soit payé des dommages !

— Pardon, dit poliment le passeur, ma chienne a droit au homard, elle l'a trouvé.

— Droit au homard ! Droit au homard ! Quel droit s'il vous plait? Parole, ces va-nu-pieds n'ont que leur droit à la bouche... »

Il tremblait de colère ; son ventre pantelait sous le blazer capucine ; son kodak battait sa fesse ainsi que la nacelle le flanc du sphérique à demi retourné, en perdition de cyclone. Les cinq quadrupèdes formaient une boule glapissante, écumante, une pelote de pattes et de queues, une sorte de feutre animal ; impossible d'y démêler ce qui revenait au passeur, ce qui appartenait au châtelain. Le moulin ajoutait le ronflement de sa basse à ce hourvari et une mouette miaulait. Le passeur riait au-dedans de soi ; cette bataille donnait satisfaction à son instinct de la justice, du respect dû aux vieux usages de terre et de mer, aux coutumes des corsaires et des pilleurs d'épaves. M. de Nègrepont héla ses gens, cria à l'aide, somma Trigois d'extirper, par la force ou la persuasion, sa chienne de ce fouillis. Nul ne lui répondit, ni du château, ni du moulin, ni de la digue. Alors il tira de sa poche un petit revolver qui ne le quittait jamais et qui défendait sa précieuse personne ; il ajusta tant bien

que mal la boule de chiens et fit feu. Un terrible glapissement retentit, la pelote se dénoua, éclata plutôt en cinq fragments qui rayonnèrent en étoile. Un des griffons se traîna, l'arrière-train paralysé, sous les tamaris, les autres se débandèrent. Argô eut un mouvement héroïque ; elle se planta, tous crocs dehors, devant l'homme à la casquette marine, à la villa mauresque, à la yole à moteur, prête à s'élancer, prête à saisir à la gorge. Le griffon blessé gémissait, les autres répondaient par des blasphèmes rauques, de loin. M. de Nègrepont prit peur.

« Rappelez votre chienne. Elle m'assassine. Au secours ! »

Trigois se précipita. Trop tard. Un nouveau coup de feu et la chienne se tordait à terre, dans les dernières convulsions.

« Salaud, salaud, salaud, hurlait Trigois, le poing sous le menton du meurtrier, une chienne bonne à la pêche, bonne à la garde, bonne à la chasse, qui apportait les commissions, à qui il ne manquait que la parole, qui n'était pas gourmande, qui ne disait rien à personne, qui... qui... »

M. de Nègrepont n'entendait pas. Les yeux hagards, les mains accrochées à son col mou, la respiration hoquetante, il râlait, vacillait, s'abattait ainsi qu'un pan de falaise miné par la mer. Quand le meunier arriva, il était mort,

au travers du chemin, comme le griffon, comme la chienne, comme le homard.

*
* *

« Eh ! Eh ! Monsieur, s'écria joyeusement le Roi, je crois que, cette fois, nous le tenons, notre condamné. »

L'éternel sourire de doute, de circonspection, de défense qui flottait sur le visage du premier Ministre, l'ironie, le manque de foi de ses mains, qui n'étaient jamais ni ouvertes, ni fermées, qui ne semblaient propres qu'à écarter avec mépris, incapables de prendre, sauf hors de vue et dans le secret, irritaient toujours le souverain. Aujourd'hui, doucement frottées l'une contre l'autre, chaudes et glissantes, elles l'offensaient. C'étaient des mains de lèse-majesté.

« Voici, reprit le Roi, après un silence où il avait tenté d'exterminer son ministre, d'aveugler son regard, de lui scier les poignets à distance, sans y réussir, voici le rapport de la police, fort clair et convaincant. Un certain Trigois, passeur de son métier, a assassiné M. de Nègrepont, homme riche et considérable, qui se défendait des attaques de sa chienne Argô. Ce Trigois est connu comme un personnage

équivoque, qui vit au cabaret, approuvant par son silence, car il est fort taciturne, les discours anarchistes d'un individu surnommé, à cause de son oisiveté, le Poète. Ce dernier, grand débiteur de bourdes et harangueur dangereux, a, du reste, pris la défense de son ami, ameuté la populace et tenté d'empêcher, par la violence, l'arrestation du criminel. Des insultes ont été proférées contre les agents de l'ordre public ; divers projectiles et surtout des bouteilles, vides naturellement, ont atteint les gendarmes dont l'un demeure éborgné. L'assassin ne montre pas le moindre repentir. A un premier interrogatoire, il a refusé de répondre et s'est répandu en pleurs sur la mort de sa chienne Argô, en injures à l'égard de sa victime. J'espère qu'aucun jury ne se trouvera pour l'acquitter ou lui accorder les circonstances atténuantes. Quant à mon droit de grâce, vous pouvez être certain, monsieur, que, malgré vos objurgations, que je prévois d'avance, je ne l'exercerai pas. Qu'il se contente, ce Trigois, d'inaugurer le fauteuil, de profiter des avantages d'une civilisation qui... Enfin, je m'entends. Ce pauvre inventeur sera bien heureux. »

Le Premier Ministre s'inclina sans répondre ; il ne tenait pas à jouer son crédit à propos de ce qu'il estimait une vétille, la vie de Trigois.

La malechance s'abattait de tous côtés sur le passeur. M. de Nègrepont s'était fait, en tombant, diverses ecchymoses que l'on pouvait prendre pour des coups. Aucun témoin n'avait assisté à la scène ; le médecin légiste, avide d'honneurs, et qui sentait que la faveur royale s'éloignerait de lui si son rapport ne renforçait l'accusation, avait conclu contre la défense, affirmant que les blessures, bénignes sans doute, n'en avaient pas moins provoqué, par ricochet, la mort. Les contradictions, le manque de mémoire, l'innocence de Trigois donnaient la part belle au juge chargé de l'instruction. C'était un ambitieux, pauvre et rongé de famille, qui s'acharnait à cette affaire riche de conséquences et d'avancement s'il préparait de bonnes armes au ministère public ; et le procureur fourbissait ses périodes les plus tranchantes et du nombre le plus meurtrier, dans la contention des nuits sans sommeil. Tant de forces liguées, que pouvait un pauvre avocat d'office, bègue par surcroît, à qui la pensée de perdre son premier, son seul client, enlevait ses minces moyens? Le jury était choisi : rien que des propriétaires, amateurs de chiens, apoplectiques, sujets à périr de peur, conservateurs, effrayés de naissance, n'ayant jamais navigué, terriens dans l'âme, touchés jusqu'à leurs œuvres vives par le meurtre de

M. de Nègrepont, qui ne semblait être qu'une répétition générale du leur propre. Mais ce qui perdit surtout Trigois, ce fut le Poète. Celui-ci, depuis l'affaire, s'agitait comme un diable, s'affirmait l'ami du détenu, qu'il méprisait jadis pour sa placidité, se proclamait champion des prolétaires, des mains calleuses, des ventres plats, des rameurs de galère, des pauvres marins, des pieds de pommier ; il accablait la victime de plaisanteries grossières, entonnait la louange du passeur, héros plébéien, martyr. A la faveur de ces diatribes il buvait sec et à bon compte, jouissait d'un délire continu d'éloquence, de popularité, de cette rumeur d'émeute, de cette atmosphère de poésie légendaire, alcoolique, où il s'épanouissait comme une fleur rouge arrosée de tord-boyau. Il racontait même qu'il allait composer une chanson, le croyait peut-être, et les gens du bourg la chantaient presque. La police se gardait bien d'inquiéter un auxiliaire si actif qui maintenait un état de trouble propre à impressionner le jury et grandissait un fait-divers de coups et blessures à l'assassinat politique, à l'explosion de haine populaire, prodrome de bouleversements terribles si un exemple n'était donné. Le bourg oubliait de retourner le foin, de traire les vaches, passait le jour et la nuit en ribotes incendiaires, en hurlements devant le presbytère où le vieux

curé était cadenassé, pris d'épouvante, et se nourrissait de pommes de terre bouillies, car on refusait le pain et le beurre à sa servante. Aussi, appelé par la défense, l'estomac mal-content, semoncé d'avance par l'archevêque, ne fut-il qu'un témoin à décharge fort terne, osa-t-il à peine soutenir que Trigois assistait parfois à la messe, faisait ses Pâques, ne crachait pas au passage du Saint-Sacrement, et ne pesa-t-il pas une plume devant le procureur à tête romaine dont la bouche déversait l'ordre et la paix publique avec une redoutable furie. L'affaire de Trigois était claire comme eau de roche. On lui accorda tout : la culpabilité, la responsabilité, la préméditation. Le curé retourna au village, le Poète dormit une semaine sans se lever que pour les besoins naturels, cuva sa boisson et sa frénésie. Les pièces à conviction furent incinérées ; la bourgeoisie respira le peuple oublia vite ; divers policiers ou juges reçurent des gratifications et des croix. Trigois jouait aux cartes dans sa prison, avec un gardien spécialiste de ces sortes de divertissement *in extremis*, et gagnait à chaque coup. Quant à l'inventeur du fauteuil de justice, ses rêves étaient couleur d'aurore et la gloire le visitait pendant son sommeil, marchait devant lui à la ville, lui ouvrait des chemins d'azur à travers le faubourg fuligineux.

*
* *

Ce soir-là, Trigois ne mettait aucun entrain à abattre le manillon ; la tierce majeure même n'amenait pas un sourire sur ses lèvres, une tape du plat de la main sur sa cuisse. Le gardien avait beau pêcher au fond de sa mémoire les calembours les plus choisis, les coq-à-l'âne éprouvés par trente ans de plaisanteries capitales ; peine perdue. Il y a des condamnés qui ne sont pas faciles à dérider. Qu'ils vous regardent parfois sans vous voir, avec un égarement de bête sous le couteau, cela se conçoit, mais entre temps, que diable, il faut se faire une raison, accepter son état, bien défini par le code et qui vaut quelques douceurs. L'homme de compagnie, le fonctionnaire consolateur versa un verre de vin et proclama d'une voix joviale, ainsi qu'un séminariste, feu son client, le lui avait enseigné jadis :

« *Bonum vinum lætificat...* »

Mais Trigois repoussa le breuvage et interrompit ce latin :

« Pourquoi le médecin est-il venu ? Pourquoi m'a-t-il couché sur le lit, sans chemise, m'a-t-il palpé l'estomac, le ventre, m'a-t-il ausculté, m'a-t-il pris le pouls et demandé comment je digère, si j'ai des vents et des renvois et si je

pisse la nuit? Pourquoi a-t-il appuyé son doigt près de mon nombril, jusqu'à ce que je crie? Pourquoi tout ça? Je ne réclame rien à personne. Qu'on me laisse tranquille ! Et après, cet autre, à figure de notaire, pourquoi m'a-t-il interrogé sur la lecture, l'écriture? Il voulait m'humilier peut-être, parce que je n'ai pas été à l'école et que je ne sais pas mes lettres. Mais je connais les chiffres romains du cadran. Enfin, pourquoi toutes ces questions? »

Le gardien but et exprima d'un clappement de la langue à la fois l'excellence du vin et son ignorance de vieux serviteur qui ne cherche pas à comprendre :

« Pas mauvais, le reginglard !...

— Répondez-moi, bon Dieu, répéta Trigois, répondez-moi.

— Bah ! ce sont des formalités d'administration. »

Trigois donna un coup de poing sur la table :

« Je ne veux pas qu'on m'embête ! J'en ai assez, j'en ai assez. Tout ça pour un homard, un cadavre de homard ! Et Argô, ma chienne, la pauvre Argô qui est morte... »

Il se leva hargneusement, avec ce visage de *l'autre côté de la vie* que le garde connaissait bien, et alla s'étendre sur la couchette ; tourné vers le mur, il serrait les dents, fermait les yeux, respirait brièvement et par hachures,

tentait de faire croire, de croire peut-être, à son sommeil, comme les autres, comme tous les autres. Le surveillant laissait passer la crise et achevait la bouteille en gobelotant.

Au même moment se déroulait, au palais, une scène assez divertissante. Le Roi avait soudain mandé, par l'officier de service, l'Inventeur qui n'était pas chez lui, qu'on avait dû relancer jusqu'à la porte du cinéma. Il y aboyait en conscience et vantait, d'une voix aiguë, le septième épisode de je ne sais quel roman-feuilleton *supervisualisé* dont le titre, *Sous la hache*, excitait grandement la verve du bonisseur. Vêtu de sa redingote flottante, chaque jour plus flottante, coiffé d'un haut de forme tromblon, un œillet blanc à la boutonnière, il embrassait, pétrissait, travaillait, rendait compacte et ductible la foule éparse du boulevard pour l'enfourner enfin dans l'étroit boyau du cinéma, au centre de la façade en arche où le buste de la caissière, gorge et bras mauves, satin noir, peigne de fausse écaille, se saturait de lumière électrique. L'officier n'eut qu'à lui glisser un mot à l'oreille et l'Inventeur, ayant pâli, rougi, se précipita, déserta son poste sans avertir personne. Le Roi l'attendait, près du fauteuil, et s'impatientait déjà. Le calme du Premier Ministre, sa platitude goguenarde et un peu affectée

qu'il tenait de sa basse extraction (celle des gens nés étant élégante et naturelle) l'énervaient visiblement, le poussaient hors de ses gonds. La portière s'écarta enfin et l'appelé fut introduit, son chapeau tromblon à la main, l'air ridicule sous ce costume de parade, soufflant de hâte et deux gouttes de sueur aux tempes. Le malheureux se vit, renvoyé, accusé par une glace, et arracha de sa boutonnière l'œillet qui lui prêtait un aspect forain et de goguette peu conforme à la majesté du lieu. Il se tenait debout, hagard, ne sachant où fourrer la fleur, qu'il dissimula enfin dans la poche battante de sa redingote, avec son tabac et son briquet :

« Vous voici, monsieur, dit le Roi, on ne vous trouve donc jamais quand on a besoin de vous. »

L'ingénieur bredouilla quelques excuses peu compréhensibles que son auguste interlocuteur coupa aussitôt.

« Il suffit ; gardez vos raisons. L'exécution, longtemps différée, aura lieu demain, à la prison. Vous surveillerez, cette nuit, le transport du fauteuil, son installation, les branchements des lignes de force électrique. Je vous donne carte blanche. Mais votre responsabilité est engagée ; vous répondez sur votre honneur, sur votre vie, de la bonne marche de cette affaire. Songez que la moindre anicroche

serait lourde de conséquences. N'allez pas nous offrir quelque spectacle dégoûtant, une scène de torture ou de boucherie. Ce serait extrêmement gênant pour moi, pour vous, sans parler du patient à qui vous devez des égards. De la promptitude, de la commodité de son supplice dépend votre fortune, ou votre malheur. Ne fournissez pas, surtout, à l'opposition de faciles arguments ; certains ne m'aiment guère et exploiteraient ma déconvenue. Je joue gros jeu ; ne décevez pas ma confiance. L'humanité, votre intérêt, le souci de votre gloire et de la mienne vous interdisent toute bévue. Il est temps encore de recourir au vieux bourreau qui se morfond... »

L'Inventeur faisait force plongeons pour exprimer sa reconnaissance, son obéissance, sa soumission aux volontés du Roi, affirmait, de son corps et de son visage, que tout marcherait à souhait, que l'approbation du peuple, des Chambres, de la presse serait unanime. Le Premier ne disait mot. Le souverain se tourna vers lui, assez nerveusement :

« Je vous entends, monsieur, vous vous contenez, vous désapprouvez. Allons, j'écoute. N'éclatez pas de silence ; laissez jaillir votre humeur négative ; ce sera moins intolérable que de vous voir ainsi sous pression, suffoquant d'arguties. J'attends de pied ferme vos objections.

— Je n'en ai pas.

— Mais encore?

— Je n'en ai pas de personnelles...

— Passez. Qu'importe qu'elles soient personnelles ou autres.

— La Loi seule...

— Quelle loi?

— La Loi du Royaume. Le condamné a droit à une exécution publique. Je doute que la prison puisse être considérée comme un lieu ouvert à tout venant.

— Balivernes. Je ne puis cependant installer ce fauteuil en plein marché. Cela aurait l'air d'une frairie, d'une parade d'arracheur de dents. Nous admettrons des délégués des journaux, de l'Université, des syndicats, des Chambres. Croyez-vous notre condamné si affamé de gloire? Le prenez-vous pour un ténor, ce simple, ce rustique assassin? Il se contentera bien du huis-clos et de quelques personnes choisies.

— Le peuple, Sire, n'ira pas sans murmurer.

— Le peuple réclame la suppression de la peine de mort.

— Théoriquement. Dans la pratique, il se montre gourmand de supplices. Ses goûts ne s'accordent pas à son idéologie, ainsi qu'il arrive.

— Futiles, monsieur, vos objections sont futiles et oiseuses. »

A ce moment il y eut un tintamarre assourdi dans l'antichambre, un bruit de consigne forcée, de chaîne d'huissier, de cris à voix basse. Les ministres de l'Hygiène et de l'Instruction publique déboulèrent, fort essoufflés, le premier poussant son ventre en cerceau devant soi, le col débordé, sa calvitie quadrillée d'or par les caissons du plafond, le second sec et d'aspect érémitique, chevelu, avec un regard de parpaillot, rentré, dévié par l'examen de conscience, et une voix de chanteur des psaumes d'exil. Ils haletaient et présentaient les deux formes de l'agitation, l'anguleuse à saccades, la sphérique continue. Ils s'arrachèrent la parole à plusieurs reprises ; mais le fausset de l'obèse prit le dessus.

« Sire, glapissait-il, que vient-on de nous apprendre? Trigois serait exécuté demain. J'oppose mon veto, mon inébranlable veto. L'expert médical qui a visité le condamné conclut à la nécessité d'opérer Trigois de l'appendicite. Une crise le menace, qui peut se déclarer soudainement et mettre en péril sa vie...

— Je me moque bien, interrompit le Roi, de votre expert médical.

— Quoi, Sire, le docteur Bardel des Yvelines, qu'environne et guinde une réputation médicale mondiale, que ses travaux sur le pouvoir antiscorbutique du chou...

— Je m'en moque. Qu'importe l'appendicite d'un malandrin qui sera guéri à bref délai, et radicalement, de toutes ces maladies dont vous dressez la statistique, jour par jour, heure par heure, avec une minutie éloquente et macabre. Mon peuple, monsieur, est las de votre hygiène, et ne demande pas tant de paperasse pour périr.

— Il ne s'agit pas, Sire, de ma modeste personne, mais d'un principe, d'une loi fondamentale, écrite dans le code, signée par le sang de la nation. La guillotine n'est ouverte qu'aux gens en bonne santé. La loi s'applique, de soi-même, au fauteuil que voici. Si le condamné est malade, il faut le guérir. Moi ministre, Trigois ne sera pas exécuté qu'une opération en due forme, par un prince de la science, ne l'ait délivré de cet appendice, siège d'une latente infection, et habilité à mourir par voie de justice.

— Parbleu, s'écria le Roi, vous vous conjurez tous contre moi. Je tiendrai bon, dussè-je renouveler le Conseil et perdre, dans cette affaire, le peu de popularité que m'ont laissé vos maladresses et vos exactions. »

Le ministre de l'Instruction publique toussa et dit d'une voix grave qui prenait source à ses talons et le faisait vibrer entier, comme une funèbre contrebasse :

« En ce cas, Sire, il ne me reste qu'à résigner ma charge. Le Très-Haut a soutenu ma puissance, le Très-Haut consolera mon affliction.

— Vous aussi, monsieur, vous démettre? Et que vient faire ici le Très-Haut? Vous me réservez sans doute quelque argument fallacieux, quelque subtilité puritaine.

— Que Votre Majesté me pardonne ; le criminel ne sait pas lire. Si l'appendicite fait surseoir à son supplice, que sera-ce de la privation des lumières de l'âme?

— S'il ne sait pas lire, il ne connaît pas les bons livres, mais il ignore aussi les mauvais. Il y a compensation. Il suffit, messieurs, vous pouvez vous retirer. »

Le Roi marchait de long en large, martelant le tapis du talon. Les ministres demeuraient immobiles, sur place, malgré le congé qu'ils avaient reçu, le Premier impénétrable, celui de l'Hygiène tremblotant, secoué comme un fromage de tête quand passe un camion, celui de l'Instruction publique pareil au prophète nourri par les corbeaux, qui va annoncer la peste noire, la pluie de grenouilles, l'éclipse de soleil et l'avortement des femmes fécondées. L'Inventeur lissait désespérément son chapeau tromblon ; il avait chaud, étant planté près d'un radiateur, et l'odeur de sa redingote s'avivait, aisselles aigrelettes, œillet froissé,

naphtaline. On n'entendait que la cadence des pas du Roi, fort régulière, interrompue d'un temps quand il pivotait sur la pointe, et la rumeur de la ville amortie par l'espace des jardins. La fille de l'Inventeur attendait son père à la porte du palais, le cœur serré d'espérance, et la caissière du cinéma, dont nul rabatteur n'alimentait plus le piège, poursuivait, sous l'insolation des lampes électriques, on ne sait quel rêve de femme lourde, à l'âme enfantine et frivole, quelle vision de fleurs, d'oiseaux pépiants et de baisers au ralenti qui gonflait sa vaste gorge d'une palpitation d'idylle.

Cependant le gardien de Trigois achevait la bouteille et remplissait le dernier rouge-bord. Quand il l'eut vidé, il se leva :

« Bonsoir, dit-il, dormez bien. »

Trigois ne répondit pas. Il songeait à la cale de son village, à la marée de l'estuaire, à la vasière, à ses casiers, à sa barque dont on n'avait peut-être pas remisé le grément, qu'on n'avait pas dressée sur ses béquilles, à la lande où volètent les linots, au poète, au curé, au vent, à des croisières anciennes à bord de long-courriers, à des eaux claires ou noires, à des fruits acides ou écœurants de douceur, à des nuages. Toutes ces pensées formaient des complications mouvantes, qui se composaient et se détruisaient sans règle, l'environnaient

d'un tissu impalpable, décevant, d'un foisonnement d'illusions. Les murs de la prison s'étaient évaporés. Argô, la chienne, bondissait, comme jadis, dans les avoines, levait des corbeaux de la grève, jappait aux taupes souterraines. La villa de M. de Nègrepont étincelait de faïences ; le moulin, à cheval sur la digue, rendait l'eau avec un bruit de cataracte. Puis s'embrouillait un écheveau de chiens d'Écosse ; des hommes jargonnaient sans fin à travers l'air épais d'une salle, d'une chaufferie bourdonnante. Trigois, serrant les poings répétait : « Je ne veux pas qu'on m'embête. J'en ai assez. » Et les images continuaient à s'engendrer follement, à briller, à tourbillonner, à se fondre comme les mouches d'été, au-dessus d'une agonie de bête, au détour d'une piste déserte.

Voilà pour la prison. Au palais, le Roi marchait de long en large et virevoltait depuis près de quarante minutes sans qu'aucun des assistants osât l'interrompre ou seulement éternuer. C'était un lion en cage, un lion constitutionnel. Il s'arrêta devant le Président du Conseil et dit de ce ton cisaillant, irrévocable, qu'il prenait quand il ne savait plus où donner de la tête :

« Que faire, monsieur? Que pensez-vous de tout ceci?

— Votre opinion, Sire, emporte la mienne.

— Je l'espère. Mais enfin, quelle est-elle?

— Mes collègues de l'Hygiène et de l'Instruction publique ont exposé des arguments qui, s'ils ne lient pas Votre Majesté, méritent du moins d'être pesés impartialement.

— Vous estimez, monsieur, que Trigois doit être opéré de l'appendicite?

— Cette opération est conforme au code.

— Qu'il faut lui apprendre à épeler B. A. BA. B. U. BU. Cela est bouffon.

— Bouffon, mais légal, Sire.

— Que si l'on passait outre, ce coup d'audace serait de nature à saper la confiance des Chambres...

— ... et à faire trembler le trône de Votre Majesté. Je le pense. Les institutions forment un édifice en équilibre instable. Un alinéa retiré de la bâtisse, émietté et réduit en poudre, l'article a du jeu, le paragraphe oscille, le chapitre branle, le monument juridique chancelle sur sa base ; un souffle l'abat.

— Bigre, monsieur, bigre de bigre. »

Le Roi se tourna vers le grand escogriffe, long et déplorable comme un saule babylonien :

« C'est vous que je comprends le moins, monsieur de l'Instruction publique. L'exécution de Trigois supprimerait un illettré, améliorerait votre moyenne des *sachant lire*, élèverait encore cette courbe qui doit à votre zèle une si heureuse ascension. »

Le ministre répliqua caverneusement :

« Que pèse la gloire d'une courbe, Sire, si une conscience s'abaisse et se ternit? »

Le souverain fit quelques pas irrésolus, puis se planta devant l'Inventeur :

« Admirez, monsieur, tous les ennuis dont vous m'accablez. Vous vivez fort tranquillement pendant que je me débats parmi les filets de la routine, que j'essaie d'ouvrir un chemin au progrès. Nous n'avons pas besoin de vos services cette nuit ; nous vous rappellerons dès que Trigois sera guéri de l'appendicite, capable de lire un journal comme vous et moi, propre enfin à s'asseoir, sans mener le royaume à sa perte, dans ce fauteuil fatal que vous avez machiné, semble-t-il, pour provoquer et occuper mes insomnies. Je ne vous retiens plus. »

*
* *

A la suite de cette scène, les événements suivirent leur cours normal et tournèrent au mieux, quand ils le devaient, au pire lorsque la morale, la logique et les convenances exigeaient une catastrophe. Tout fait commande un enchaînement et des répercussions qui satisfassent l'esprit et ce besoin d'imprévu concerté, d'arbitraire plausible qui est le propre de l'homme. Gloire au narrateur qui sait solli-

citer les péripéties d'un doigt léger, les guider sans oppression...

L'Inventeur déboucha, désespéré comme on le pense, du palais du Roi. « Tout est perdu », dit-il en passant devant sa fille qui l'attendait, et il marcha d'un pas ferme, quoique précipité, jusqu'à la rivière d'où il ne sortit que trois jours plus tard, happé par la gaffe à crochet d'un gardien d'écluse, et le ventre météorisé. On trouva parmi ses papiers nombre de plans qui ne demandaient que sa mort pour trouver des metteurs en œuvre et s'épanouir. Son nom devint notoire ; ses héritiers furent riches ; sa fille épousa un vicomte peu fortuné et ne joua plus de la harpe que pour son agrément ; sa veuve engraissa et prit comme amant un freluquet. Le Ministre de l'Hygiène sombra, sans laisser même un remous, à la suite d'une louche affaire de fourniture aux hôpitaux ; celui de l'Instruction publique fatigua le Roi, le peuple et la vertu même ; on lui confia une mission au Thibet d'où l'on espère qu'il ne reviendra pas. La disgrâce du Premier n'a précédé que de peu la mort du Roi, survenue dix ans après celle de l'Inventeur, et dans les bras d'une personne du sexe qui n'était pas, hélas, la Reine. Paix à son âme ! Qu'on ne reproche point un trépas de fantaisie à ce souverain qui avait eu une naissance de raison,

qui avait fait un mariage, un divorce, un remariage de raison et des enfants par raison d'État. Il s'est rattrapé sur le dernier article, le seul qui lui restât pour se divertir.

Trigois et le fauteuil électrique vivaient toujours, indestructibles, protégés l'un par la poussière du garde-meuble, l'oubli, l'autre par la prison, ce classeur indéréglable où il figurait sous la rubrique : *condamné à mort différé*. L'opération de chirurgie avait réussi de tous points, mais il ne savait pas encore lire et il n'aurait pu passer le grand saut qu'illégalement. Il était plus facile de lui ouvrir le ventre que la cervelle. Du reste il ne se pressait pas, son maître non plus, un agrégé de l'Université, désagrégé du docte corps pour quelque ancienne peccadille, à qui cet enseignement valait de la distraction, une liberté relative et le plaisir de la pédagogie. Tous les jours, après un exercice bref, il bavardait avec son élève, maintenu au régime des condamnés à la peine capitale, partageait son vin et son tabac. Trigois savait déjà ânonner le journal, pourvu qu'il n'y eût ni nom propre étranger, ni expression abstraite, ni imparfait du subjonctif. Le directeur, tous les trimestres, donnait la même note : *Intelligence bornée, assiduité louable*. Le professeur contait des gaudrioles salées, le marin narrait ses navigations ; mais

il ne se souvenait que du tonnage des navires où il avait trimé et de la direction du vent à chaque étape de sa vie ; sa mémoire était météorologique et d'une consternante monotonie. Cependant les mois, les ans passaient.

Quand le nouveau Prince monta sur le trône, diverses mesures de grâce solennisèrent cet événement ; Trigois et son maître bénéficièrent de l'amnistie. Le gouvernement vidait les prisons et s'y faisait de la place. A la même époque, le personnel du garde-meuble fut bouleversé et le concierge en profita pour s'emparer du fauteuil électrique, qu'il convoitait depuis longtemps et dont nul ne connaissait plus l'emploi. Il l'installa au fond de son arrière-loge, face au radiateur, afin d'y savourer à l'aise, chaque soir, des romans de cape et d'épée, des feuilles communistes. Sédentaire, poussif, orné de galons, ancien adjudant, fonctionnaire irréprochable, il s'évadait dans les bras du fauteuil de justice détourné de sa vocation, et qui supportait d'une âme égale les assoupissements chevaleresques de son possesseur et ses libertaires somnolences.

Trigois avait acquis, à de menus travaux un petit pécule. Il se sépara de son maître après le coup de l'étrier qu'il lui offrit, tou éberlué des lumières, du bruit, de ce battemen de portes mal fermées dont il avait perd

l'habitude, prit le train et gagna son village, un soir de novembre, à marée montante.

Le bourg n'était guère changé ; ses maisons avaient vieilli sur place, quelques-unes rajeunies d'une toiture, renforcées d'un étage ou d'une aile, fardées d'un crépi récent. La rue de la plage s'étirait vers les sables ; des villas neuves, désertes et closes en cette saison, mordaient de leur bâtisses mornes, de leurs jardins hâtifs, l'antique lande. Trigois huma l'odeur saline ; la rumeur redoublée du flot, ce repliement qui gagne sans cesse sur la terre, le remplissait d'une sorte de désespoir et il se mit à souffrir soudain de ces dix années de captivité dont le terme, pourtant, venait d'échoir. Il n'osait pas franchir la crête de la dune, descendre la pente qui conduit au golfe, qui reçoit la mer en pleine face ; il errait parallèlement au rivage comme si un mur infranchissable l'en eût isolé ; ainsi l'amant craintif longe la haie, revient sur ses pas, remet sans cesse la décision et le saut, tandis que sa maîtresse défait ses cheveux et les peigne d'un geste machinal, mille fois. Trigois remonta vers le bourg. Un chien grogna près des grilles de la boucherie et le suivit de loin, un chien de la descendance d'Argô ; ses yeux, son poil en témoignaient et sa manière de courir, l'arrière-train de travers. La lumière du cabaret

franchissait la rue et frappait la carotte du débit de tabac. Trigois épelait des noms aux vitres des boutiques ; mais comme il était parti ne sachant pas lire et ne conservait que des souvenirs oraux, sonores, les signes alphabétiques ne réveillaient pas sa mémoire et ne ressuscitaient personne à ses yeux. Trigois entra, s'assit dans un coin de l'auberge et se fit servir une bolée. Les tables étaient plus noires, plus profondément entaillées au couteau ; on avait mis l'électricité et repeint le plafond. La même patronne, triplée de volume, le visage recouvert de la graisse de dix années, reprisait des chaussettes, la pelote de laine sur le comptoir ; elle portait des lunettes et la barbe avait crû à son menton. La servante allait et venait, fraîche et ronde, presque enfant ; ses seins élastiques repoussaient la bouteille qu'elle serrait. La porte rabattue on entendait encore la mer, ainsi qu'un être qui respire dans les fondations, enveloppe les murailles, lance son souffle jusqu'au grenier, pénètre par tous les joints. Son odeur liait les émanations de l'auberge. sciure, fumée, sirop vieilli, cidre dur, vin tourné, chiffons aigres, de même qu'un fond de sauce commande le ragoût et ses épices Une lithographie qui représentait un bateau toutes voiles dehors, sur un océan de virgules pendait au mur et y tanguait un peu, quand or

la regardait fixement. La salle était vide de clients ; la servante sortit ; Trigois dit à la patronne :

« Vous ne me reconnaissez pas. »

Elle s'approcha, traînant sa masse, et considéra le buveur.

« Ma foi, répondit-elle, vous n'avez guère changé, sauf que votre teint est plus blanc. Je crois bien que vous êtes Trigois, le passeur, le condamné à mort. Vous voici revenu.

— Qu'est-ce qu'on pense de moi dans le pays?

— Oh ! c'est ancien, on n'en parle plus.

— Et votre homme?

— La paralysie l'a pris ; il ne descend plus de sa chambre ; il ne sert de rien et j'ai bien de l'ouvrage.

— Et le curé?

— Le vieux, celui de votre temps, est mort. Il y en a un nouveau, un bel homme de trente ans, qui prêche comme le tonnerre. Il a fondé un patronage ; les garçons ont un béret bleu et un drapeau brodé. Il porte les sacrements à motocyclette et sait jouer du clairon. C'est un prêtre tout ce qui se trouve de mieux, un prêtre extra.

— Et le Poète?

— Enterré depuis six mois. Il buvait trop. Il ne faut pas boire au-dessus de sa capacité ;

on est un bon client, mais qui ne dure guère. Il n'a pas de successeur. C'est dommage. Un poète, même s'il se rencontre mauvais payeur, ça excite à la consommation, ça fait marcher le commerce. Ah ! Trigois, à l'époque de votre procès, le débit ne désemplissait pas ; et on gagnait malgré la casse.

— Et ma barque, et mes casiers? »

La commère fit un geste d'ignorance. Trigois dit :

« Il ne manque pas de pirates dans le pays. »

La servante traversa la salle ; le libéré la suivait d'un œil tendre, usé par les songes :

« C'est la fille à Garouille, reprit la patronne. Et qu'est-ce que vous allez faire présentement? Plus besoin de passeur ici ; on a construit un pont sur la rivière. »

Elle regarda Trigois par-dessus ses lunettes et soupira :

« Je ne peux plus suffire à tout, seule avec mon homme paralysé. J'aurais besoin d'un garçon d'âge, honnête, solide, dans votre genre. On ne trouve plus de main-d'œuvre depuis le pont. Les gens traversent l'eau. Vous vous occuperiez de la cave et du bois, du gros travail, et de maintenir les ivrognes, le samedi soir. Ça passe ma force.

— Je vous remercie, répondit Trigois, mais je ne voudrais plus vivre si enfermé. »

Il paya son verre et sortit. Dehors la nuit, la brume de novembre régnaient, et un vent acide, capricieux. Trigois descendit la rue de la Plage et franchit, cette fois, la dune. On ne distinguait pas la mer ; elle n'avait pas d'existence réelle ; c'était un mouvement, un rythme qui soutenait la nuit, la brume, le ciel, qui portait peut-être la terre où les continents, avec leurs frontières, leurs haies, leurs villes, leurs cimetières, leurs prisons, flottaient ainsi que des paquebots à l'ancre qui ont des passagers bien parqués et de toutes classes. Avec l'argent qu'il possédait Trigois achèterait une barque, un carrelet, des rames, une voile. Il oublierait ces vingt-quatre lettres du diable, ces signes maudits, ces chaînes qui vous lient à la société, vous rendent captifs des journaux, des affiches, des lois. L'horizon tendrait sa courbe verte, sa frange mystérieuse accrochée aux récifs. La vie grouille aux profondeurs, aux grottes de l'océan, c'est une fécondation et un massacre qui ne finit pas. Tant qu'il y aura du poisson pour l'homme... On n'y voyait goutte ; cependant le regard s'enfonçait sans limites ; l'œil éprouvait une satisfaction complètement désintéressée ; il n'avait besoin de rien de visible pour être content ; il se rassasiait sur place et ne s'inquiétait pas des formes. Le flot montait : il mouilla les

semelles de Trigois qui songea soudain qu'il devrait être mort depuis dix ans et ne plus avoir de peau sous les os du pied. Il respira à plein soufflet. Le Roi, l'Inventeur, le Curé, le Poète, tous des gens défunts, de la marchandise de cimetière et lui, le condamné, il était là, vivant devant la mer vivante, bon encore pour pêcher la friture et la frire ensuite, et libre d'aller où il voudrait.

Trigois respira encore ; la mer lui venait à la cheville maintenant ; mais il ne pensait pas à reculer. Du revers de la main, il essuya sa moustache :

« Tout de même, dit-il, tout de même... »

TABLE

	Pages.
Sextuor	1
Cuisine d'âme	15
L'Écran	21
Louis et Louis	31
La Malédiction de l'ovale	39
Ismaël le Borgne	51
Le thermomètre	57
Histoire de Marie	73
Redowa	81
La Tour	97
Bernard ou le Mort discourtois	105
Deux contes pour Noel	115
I. Fortuné le Riche et Agricola le Pauvre	117
II. Le Pauvre	125
Supplément aux voyages de Marco Polo	133
Paravent à trois feuilles	169
I. Confidences d'une ombre	171
II. Veillée avec un buste	176
III. Dissociation	182
Le fauteuil	191

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 4 JUIN 1925
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (FRANCE)

3 9001 01586 3387

7608 9

BARCODE
INSIDE